Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Jean Henri Samuel Formey

Pensées Raisonnables Opposées Aux Pensées Philosophiques : Avec Un Essai De Critique Sur le Livre intitulé Les Moeurs

Berlin: Chez Chrét. Fréd. Voss, 1749

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN


Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0001
DFG

XII 260 p

2.5.

F.m.

F.m - 3796.

2010

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1856803155/phys_0002
DFG

PENSÉES RAISONNABLES

OPPOSÉES

AUX

PENSÉES PHILOSOPHIQUES:

AVEC UN

ESSAI DE CRITIQUE

Sur le LIVRE intitulé

LES MOEURS.

Relligio vincat, noſtræ ſit regula vitæ.

ANTI-LUCR. L. I. v. 764.

BERLIN,

CHEZ CHRÉT. FRÉD. VOSS.

MDCCXLIX.

Ex
Bibliotheca
Academiae
Rostochiensis

PENSÉES RAISONNABLES

OPPOSÉES AUX

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

IL *y auroit une espèce de contradiction dans le titre que nous donnons à ce petit Ouvrage, la raiſon ne pouvant*

vant jamais être en contraſte avec la Philoſophie, s'il n'étoit aiſé de ſe rappeller l'avertiſſement que S^t. Paul donnoit aux fidèles, dès la naiſſance du Chriſtianisme: Que nul ne vous ſéduiſe par une Philoſophie fauſſement ainſi nommée. *De tout tems l'on a fauſſement donné le nom de Philoſophie à mille doctrines, qui n'ont d'autre fondement que les travers d'esprit de leurs auteurs,*

Gens ratione furens, & mentem paſta chimæris.

C'EST

C'est donc pour détourner les effets dangereux de cette prétenduë Philoſophie, ſi à la mode de nos jours, que j'ai cru devoir faire l'analyſe des idées, qui règnent dans le petit Ouvrage intitulé Penſées Philoſophiques, *d'une manière qui convainquit tous ceux qui voudroient y apporter un degré ſuffiſant d'attention, qu'il n'y eut jamais rien de moins Philoſophique que cet Ecrit. Car enfin il ne ſuffit pas d'impoſer un nom aux choſes, pour leur faire revetir le carac-*

tère que ce nom exprime. Spinoſa *a bien qualifié ſon ſyſtême*, Demonſtration Géomètrique, *parce qu'il lui en avoit donné la forme & l'apparence, en ſe ſervant de la methode des Géomètres, dont il employoit à la vérité l'ordre & les termes, mais dont il ne laiſſoit pas de violer les Loix fondamentales. Il en eſt de même de ceux qui s'annoncent aujourd'hui ſous quelque titre impoſant; les en croire ſur leur parole, c'eſt faire la même bevuë que ſi l'on recevoit un*

Avan-

Avanturier, & qu'on ajoutât pleine créance à tous ſes discours, ſans aucune information préalable.

C'EST pourtant ce qui arrive malheureuſement par rapport à bien des Livres dont on inonde le Public, & plus malheureuſement encore par rapport à ceux qui ont pour objet les matières importantes de la Religion. On les recherche avec empreſſement, on les lit avec avidité; & pour peu qu'il y ait de ſtyle, & de ce brillant qu'on a decoré du nom d'Esprit, on en

parle auſſitôt comme d'Ouvrages rares & merveilleux, comme de Livres auxquels il n'y a rien à répliquer. Les choſes les plus uſées, & les plus rebattuës, n'ont beſoin que du vernis le plus lèger, pour réprendre le prix de la nouveauté: un peu de babil fait paſſer des abſurdités cent fois hazardées, & cent fois confonduës. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on ne prend pas à tâche de réfuter toutes les Productions des Incrédules; ce ſeroit couper les têtes d'une

ne Hydre toujours renaissante. Il convient d'en laisser mourir le plus grand nombre de sa belle mort, de mépriser une infinité de traits qui s'émoussent & tombent amortis aux piés des murs inébranlables de la Vérité. Mais, comme un trop long silence pourroit paroître une espèce de prescription contre la Vérité, & que les Libertins aiment beaucoup à triompher de la moindre ombre d'avantages, il convient aussi de leur faire voir de tems en tems, combien il en coute

peu à un homme, qui a quelques principes, de les convaincre de ces défauts qui règnent dans tous leurs Ecrits, de cette folle préſomtion avec laquelle ils ſoutiennent les choſes les plus inſoutenables, ils poſent des principes qui n'eurent jamais de réalité, ils tirent des conſéquences qui ne découlèrent jamais d'aucun principe, ils entaſſent en un mot toutes les espèces de Sophismes avec autant de confiance que ſi toutes les Règles de la Logique étoient pour jamais anéanties.

Ce sont là les motifs qui m'ont fait prendre la plume; je souhaite de m'être aquitté de la tâche que je me suis imposée d'une manière qui tourne à la gloire de Dieu & au maintien de la Vérité. Ce but est l'unique auquel j'aspire, & j'y trouverai, si je l'atteins, la plus précieuse de toutes les récompenses.

Il n'importe qui soit l'Auteur des Pensées Philosophiques; *je dirai seulement que ce n'est point celui qui a été désigné par l'Auteur des*

des Pensées Chrétiennes. Aucune raison personnelle n'a influé sur mon entreprise; mais aucune raison personnelle n'auroit pu m'en détourner. Ceux qui n'ont point d'égards pour Dieu & pour la Religion, n'en sauroient beaucoup exiger des autres.

PEN-

PENSÉES RAISONNABLES

OPPOSÉES

AUX

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES.

» *Quis leget hæc?* PERS. Sat. I.

» *J'écris de* DIEU: *Je compte sur*
» *peu de Lecteurs, & n'aspire*
» *qu'à quelques suffrages. Si*
» *ces* Pensées *ne plaisent à per-*

» *son-*

„ *ſonne, elles pourront n'être*
„ *que mauvaiſes: mais je les*
„ *tiens pour déteſtables, ſi elles*
„ *plaiſent à tout le monde* ".

PENSÉES RAISONNABLES.

Je prens la défenſe de mon Père & de mon Maître. Je n'ignore pas qu'il eſt au-deſſus de toutes les profanes atteintes de ceux qui oſent porter des jugemens téméraires ſur ſes deſſeins, & ſur ſes oeuvres. Je ſai encore qu'il peut anéantir d'un ſouffle tous les projets audacieux, formés contre une Religion Sainte, qu'il a ſcellée du ſang de ſon propre Fils. Mais j'ai auſſi appris qu'il nous permet d'être ouvriers avec lui *dans l'affermiſſement de cet-Doctrine celeſte, & qu'il nous or-*

ordonne méme de réſiſter au Demon, afin qu'il s'enfuye de nous. *Poſſeſſeurs d'un Treſor auſſi précieux que l'eſt l'Evangile, comment pourrions-nous ne pas nous maintenir avec ardeur dans cette poſſeſſion ; qui nous vaut infiniment mieux que celle de tous les biens du ſiècle? Un Chrétien ſeroit-il moins ſenſible qu'un Noble mondain, à ce qui intereſſe la pureté & la dignité de ſon exſtraction?*

I.

„ ON déclame ſans fin contre
„ les Paſſions ; on leur im-
„ pute toutes les peines de
„ l'Homme, & l'on oublie
„ qu'elles ſont auſſi la ſource de tous
„ ſes plaiſirs. C'eſt dans ſa conſtitu-
„ tion, un élément dont on ne peut
„ dire ni trop de bien ni trop de mal.
„ Mais ce qui me donne de l'humeur,

 „ c'eſt

„ c'eſt qu'on ne les regarde jamais que
„ du mauvais côté. On croiroit faire
„ injure à la Raiſon, ſi l'on diſoit un
„ mot en faveur de ſes rivales. Ce-
„ pendant il n'y a que les paſſions, &
„ les grandes paſſions, qui puiſſent é-
„ lever l'Ame aux grandes choſes. Sans
„ elles, plus de ſublime, ſoit dans les
„ moeurs, ſoit dans les Ouvrages: les
„ Beaux-Arts retournent en enfance,
„ & la Vertu devient minutieuſe.

LES Paſſions ſont l'Ouvrage de la Nature, la Nature eſt l'Ouvrage de Dieu. Pourroit-on douter après cela de leur innocence naturelle? Mais qu'entend-on par là? Cette innocence prétenduë n'eſt autre choſe qu'un état d'indifférence. Quand les Paſſions n'ont point encore agi, elles ne ſont, à proprement parler, ni bonnes, ni mauvaiſes. C'eſt leur action, l'objet auquel ſe rapporte cette action, & la proportion qu'il y a entre l'action & l'objet qui les qualifie. On peut les comparer

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0020
DFG

rer à de l'or & de l'argent emmorcelés, qui n'ont aucune bonté, ni malice intrinsèque, mais qui peuvent servir à la pratique des plus belles Vertus, & à l'assouvissement des plus infames Vices. Voilà à quoi se reduit cette Question tant de fois débattuë, & la matière de perpetuelles déclamations. On n'y répand assurément pas du jour en disant; *il n'y a que les passions, & les grandes passions qui puissent élever l'Ame aux grandes choses.* Des deux points qu'on affirme le premier est puerile, & le second tout-à-fait inexact. Dire qu'il n'y a que les passions qui fassent agir les hommes, c'est comme si l'on disoit qu'il n'y a que les pieds avec quoi l'on puisse marcher. Dire qu'il n'y a que les grandes passions qui élèvent aux grandes choses, c'est ne pas pousser plus loin la distinction des idées. Car enfin une grande passion n'est autre chose qu'un mouvement violent de l'Ame vers quelque objet. Mais, avant que d'avoir déterminé cet objet, & sa proportion avec la véhémence du mouvement qui porte l'Ame vers lui, peut-

on affirmer qu'il en réſultera quelque choſe de grand? Pour être en droit de prendre un ton ſententieux ſur des matières auſſi délicates, il faudroit, ce me ſemble, avoir du neuf & de l'intéreſſant à propoſer.

II.

„ Les Paſſions ſobres ſont les hommes communs. Si j'attens l'Ennemi, quand il s'agit du ſalut de ma Patrie, je ne ſuis qu'un Citoyen ordinaire. Mon amitié n'eſt que circonſpecte, ſi le péril d'un Ami me laiſſe les yeux ouverts ſur le mien. La vie m'eſt-elle plus chère que ma Maîtreſſe? Je ne ſuis qu'un Amant comme un autre ".

Les Paſſions, étant comme nous l'avons vu, indéterminées en elles-mêmes, ce qu'il y a de légitime ou d'illégitime en elles dépend de leur degré, & ce degré ne ſe meſure que par la nature de leur

leur objet. Ainsi je n'entens point ce que c'est que des *Passions sobres*, qualifiées ainsi en général. Une Passion souverainement forte peut être en même tems *sobre*, & elle l'est, si son objet est souverainement important. Pourquoi se servir de ces expressions louches? C'est qu'elles favorisent l'erreur. Les Passions sobres ne peuvent signifier que deux choses; ou les Passions règlées & renfermées dans leurs justes bornes, ou celles qui manquent du degré de force & de vivacité qu'exige leur objet. Encore ce second sens est-il extrêmement impropre; & je ne l'indique, que parce qu'il a plu à l'Auteur de l'adopter. Mais voyons la sublime doctrine qui est cachée sous une expression aussi entortillée. *Les Passions sobres font les hommes communs*: c'est-à-dire, car ce Texte a besoin d'une Paraphrase étenduë; „ Quand on „ ne détermine pas la force des Pas„ sions d'une manière proportionnée à „ l'importance de leurs objets, on ne „ fait rien que d'imparfait, de com„ mun, on ne remplit pas ses devoirs

 „ d'u-

„ d'une manière complette ". Cela eſt vrai ; mais les trois quarts des Lecteurs prendront ici le change ; & laiſſant à l'écart avec l'Auteur l'idée de l'objet qui excite la Paſſion, ils croiront qu'en général, les écarts, les accès, les convulſions ſont le principe du grand & du ſublime ; ils confondront les deux extrêmités oppoſées, l'ardeur pure & ſainte, qui enflamme un cœur vertueux, & la fureur emportée d'un pecheur qui ſe livre à ſervices.

III.

„ Les Paſſions amorties dégradent „ les hommes extraordinaires. La „ contrainte anéantit la grandeur & „ l'énergie de la Nature. Voyez cet „ Arbre : c'eſt au luxe de ſes branches „ que vous devez la fraîcheur & l'é- „ tenduë de ſes ombres : Vous en jouï- „ rez jusqu'à ce que l'hiver vienne le „ dépouiller de ſa chevelure. Plus „ d'excellence en Poëſie, en Peintu- „ re, en Muſique, lorsque la ſuperſti-

„ tion

„ tion aura fait sur le tempérament „ l'ouvrage de la Vieillesse ".

Nous voici encore dans les mêmes obscurités, faute de faire précéder le flambeau des idées distinctes. Qu'est-ce qu'une *Passion amortie* ? C'est une Passion, qui a perdu son degré de force. Est-il vrai après cela que les *Passions amorties dégradent*? Quoi! quand une Passion vicieuse, une ambition demesurée, un amour insensé se rallentissent, ceux qui avoient été livrés à la fougue de leurs accès, sont-ils moins grands, moins estimables, depuis l'amortissement de ces Passions ? N'est-ce pas précisément le contraire? N'est-ce pas du triomphe sur les Passions que naissent les actions les plus grandes ? Scipion se seroit-il *degradé*, en détournant les yeux de dessus l'aimable captive, entre les bras de laquelle sa jeunesse & sa victoire l'invitoient à se jetter; tandis qu'Alexandre égorgeant son Amis *Clitus* dans le transport de sa bouil-

lante colère, se sera élevé au plus haut degré d'Héroïsme. La Vieillesse elle-même dégrade-t-elle les hommes, en amortissant plusieurs de leurs Passions? Quoi! parce qu'ils n'ont plus alors de guide & de soutien que la Raison, ils ne seront plus capables de grandeur d'Ame, il ne faut plus attendre d'eux rien que de bas & de flêtri. Quelle étrange supposition! Mais ils ne seront plus alors excellent Poëtes, Peintres, Musiciens. Quelle prodigieuse confusion d'idées! Et quelle liaison ces talens, qui dépendent de la vivacité du sang, & du bon état des organes, ont-ils avec la véritable grandeur, avec la pratique des Vertus. Mais arrachons ce voile ténebreux dont l'Auteur s'envelope & qu'il lève ici lui-même en partie. C'est à la Religion, qu'il en veut; & voici l'orde de ses idées. Tout ce qui gêne les Passions, & tend à leur prescrire des limites, est contraire à la grandeur de l'homme, & le fait descendre du rang d'*homme extraordinaire*, auquel l'ardeur impétueuse de ces Passions l'avoient élevé. Or la superstition,

tion, c'eſt-à-dire, la Religion, eſt un principe de gêne & de contrainte par rapport aux Paſſions: donc elle eſt ennemie de la grandeur de l'homme. Voilà dans le vrai à quoi la marche tortueuſe de l'Auteur dans ces trois premiers Articles, a voulu nous mener. Chaque Lecteur eſt, ce me ſemble, préſentement en état de juger de la ſolidité de ſon Argument. Toutes les Propoſitions en ſont fauſſes. Il eſt faux que tout ce qui gêne les Paſſions, rabaiſſe l'homme; puiſqu'au contraire, comme nous l'avons déjà remarqué, c'eſt ce qu'il y a de plus grand dans l'homme que l'aſſujettiſſement des Paſſions. Il eſt faux que la Religion gêne & contraigne les Paſſions en général. Tandis qu'elle produit cet effet à l'égard de quelques-unes, parce qu'elles ſont derèglées, & diſproportionnées à leurs objets, elle en allume, elle en embraſe d'autres, qui étant les plus pures & les plus nobles de toutes, conduiſent l'homme au faite de la véritable Grandeur. Il eſt donc faux que la Religion dégrade l'homme. Il y a

plus;

plus; la Superſtition elle-même ne produit pas cet effet, du moins, ſuivant les principes mêmes de l'Auteur, puiſqu'elle mêt pluſieurs Paſſions dans un mouvement violent, & qu'elle anime aux entrepriſes les plus éclatantes? Y a-t-il eu un plus grand homme dans ſon Genre que Cromwel? Ainſi les Sophismes de l'Auteur prêtent le flanc de tous côtés. Les routes par lesquelles il pretend arriver à ſon but, tout artificieuſes qu'elles ſont, n'y mènent aſſurément point. Il batit en l'air, & à pure perte.

IV.

„ Ce ſeroit donc un bonheur, me
„ dira-t-on, d'avoir les Paſſions fortes.
„ Ouï, ſans doute, ſi toutes ſont à
„ l'uniſſon. Etabliſſez entre elles une
„ juſte harmonie, & n'en appréhendez
„ point de desordre. Si l'Espérance
„ eſt balancée par la Crainte, le Point-
„ d'honneur par l'amour de la Vie, le
„ penchant au Plaiſir par l'intérêt de la
„ ſanté: vous ne verrez ni Libertins,
„ ni Téméraires, ni Lâches.

L'heu-

L'heureux effort de génie, qu'il a falu pour inventer l'hypothèse qu'on nous propose ici, comme un principe de Vertu & une source de bonheur! Je ne crois pas qu'on s'en fut encore avisé, malgré ce que l'on affirme ordinairement, qu'il n'y a rien de si absurde qui ne soit monté dans le cerveau de quelque Philosophe. Venez donc, Mortels, écoutez & apprenez, d'où depend votre grandeur & votre félicité. C'est *d'avoir les Passions fortes, & toutes à l'unisson.* Mais peut-être n'entendez-vous pas trop ces sublimes expressions; il faut les expliquer. Representez-vous donc un homme qui se porte avec véhémence vers toutes sortes d'objets, & qui se porte également vers chacun d'eux. Comment cela se peut-il, direz-vous? Un mobile peut-il aquerir tout à la fois des déterminations vers tous les points qui l'environnent, & tendre vers chacun de ces points avec un degré égal de force & de viteſſe. C'est

ce

ce que je ne comprens point. Eh! bien, ni moi non plus, ni l'Auteur lui-même, tout Philosophe qu'il est. Un coup de baguette dissipera ces prestiges, & leur fera succeder la realité. On ne sauroit se porter avec véhémence à tout; cela répugne à la Nature de l'Ame, aussi bien qu'il répugne à celle du Corps de suivre dans son mouvement plusieurs directions à la fois. Mais comme il y a dans les Corps des mouvemens composés, où l'action de plusieurs forces influë, & produit une force totale & composée, de laquelle naît la ligne que le Corps décrit, ou sa direction; de même notre Ame étant exposée à l'action simultanée de plusieurs forces, qui la sollicitent à la fois, elle demeure dans l'ordre, lorsqu'elle n'obéït à chacune de ces forces qu'autant que le demande sa valeur réelle. Alors, toute la vie de l'homme peut être comparée à cette ligne de direction qui résulte de l'aggregat de plusieurs forces. Dans le Corps, où tout est méchanique, cette direction est invariablement proportionnée à l'action des forces Phy-

si-

fiques; mais il en eſt autrement dans l'Ame. En vertu de ſa liberté, elle prête & ote des degrés à certaines forces, elle ſe compoſe à elle-même ſa marche & ſa direction, & il n'arrive presque jamais, qu'elle attache à chaque choſe ſa juſte valeur. De là tous les écarts des Paſſions, toutes les irrégularités de la vie humaine. La vraye Sageſſe conſiſte à diminuer de plus en plus ces écarts, & ces irregularités, non *en ayant toutes les Paſſions fortes, & en les mettant à l'uniſſon*; chimère la plus étrange qu'on ait jamais debitée; mais en augmentant le degré de certaines Paſſions, & en diminuant celui des autres, jusqu'à ce qu'étant toutes exactement proportionnées à la nature & au prix des objets, nous cherchions avec ardeur ce qui nous eſt véritablement utile, nous fuyions avec ardeur ce qui nous eſt véritablement nuiſible, & nous regardions tout le reſte avec plus ou moins d'indifférence, ſuivant ſon rapport plus ou moins éloigné avec les vrais biens & les vrais maux. Je ne connois point d'autre *uniſſon* des Paſ-

Passions. On peut atteler quatre Coursiers fougueux de front, parce qu'un habile Cocher les mêt à l'unisson, en leur faisant prendre la même route; mais on ne sauroit faire aller de concert quatre Passions véhémentes, parce que chacune d'elles tire à soi, dans une direction opposée à celle des autres. Enfin, & en un mot, sans Passions, il n'y a ni grandeur, ni vertu, puisqu'il n'y a ni action, ni mouvement; mais la grandeur & la vertu dependent uniquement de l'exacte subordination des Passions, règlée sur celle qui regne entre les objets mêmes de ces Passions.

V.

„ C'est le comble de la Folie, que
„ de se proposer la ruïne des Passions.
„ Le beau projet, que celui d'un Dé-
„ vot, qui se tourmente comme un
„ Forcené pour ne rien désirer, ne rien
„ aimer, ne rien sentir, & qui finiroit par devenir un vrai Monstre, s'il
„ réussissoit ".

L'A-

L'anéantissement des Passions est un dogme fanatique, qui n'a rien de commun avec la vraye Religion, avec la Doctrine du Fils de Dieu. Dire aux hommes; *Aimez Dieu de tout votre coeur, & votre prochain comme vous-mêmes*; ce n'est pas les appeller *à ne rien aimer, à ne rien sentir.* Je livre donc volontiers ceux qui abandonnent ces salutaires préceptes à tous les traits de l'Auteur, mais je l'avertis qu'ils s'émoussent contre le vrai Christianisme.

VI.

„ Ce qui fait l'objet de mon estime
„ dans un homme, pourroit-il être
„ l'objet de mes mépris dans un au-
„ tre? Non, sans doute. Le Vrai, in-
„ dépendant de mes caprices, doit ê-
„ tre la Règle de mes jugemens; & je
„ ne ferai point un crime à celui-ci,
„ de ce que j'admirerai dans celui-là

„ com-

„ comme une vertu. Croirai-je, qu'il
„ étoit réservé à quelques-uns, de pra-
„ tiquer des actes de perfection que la
„ Nature & la Religion doivent ordon-
„ ner indifféremment à tous? Encore
„ moins. Car d'où leur viendroit ce
„ privilége exclusif? Si *Pacôme* a bien
„ fait de rompre avec le Genre-Hu-
„ main pour s'enterrer dans une soli-
„ tude; il ne m'est pas défendu de l'i-
„ miter. En l'imitant, je ferai tout
„ aussi vertueux que lui, & je ne de-
„ vine pas pourquoi cent autres n'au-
„ roient pas le même droit que moi.
„ Cependant il feroit beau voir une
„ Province entière, effrayée des dan-
„ gers de la Société, se disperser dans
„ les forêts; ses Habitans vivre en Bê-
„ tes farouches pour se sanctifier; mil-
„ le colomnes élevées sur les ruïnes de
„ toutes les affections sociales; un nou-
„ veau Peuple de Stylites se depouil-
„ ler par Religion des sentimens de la
„ Nature, cesser d'être Hommes &
„ faire les Statues pour être vrais Chrê-
„ tiens "!

Il en eſt de même de la Vie Eremitique ou Stylitique. Embraſſer volontairement de pareils états, c'eſt avoir le cerveau derangé. Un fidèle peut être obligé de ſe tenir caché des années entières dans le fonds des deſerts, pour ſe ſouſtraire aux fureurs de la perſécution; mais cela ne fait pas un état de choix & de goût, la pratique d'un devoir ordinaire de la Religion. Dieu ne ſauroit être contraire à lui-même. Il a créé les hommes pour vivre en Société; leur auroit-il donné la Religion, pour rompre les noeuds de cette Société. Mais la ſource de toutes ces doctrines outrées, dont les Ennemis de la Religion tachent de tirer avantage; c'eſt que l'on confond des devoirs extraordinaires que le Chrêtien n'eſt appellé à pratiquer que dans des circonſtances extraordinaires, avec le plan général de la Religion, avec les devoirs habituels & conſtans qu'elle impoſe. On prend à la lettre & l'on é-

tend à tous les Chrêtiens, certains préceptes que J. Christ n'a donné que d'une manière figurée, ou du moins qui ne regardoient que ses Apôtres & les premiers fidèles, à qui il convenoit de revêtir ce caractère d'insensibilité & de détachement universel, sans lequel ils n'auroient jamais surmonté les obstacles de leur entreprise. Le Célibat ne vaut pas mieux que le Mariage; il vaut même moins, puisqu'il est contraire aux intérêts de la Société. Cependant S. Paul a dit le contraire. Oui, rélativement aux premiers Chrêtiens, qui en ne se mariant pas, avoient autant d'entraves de moins, se débarassoient d'autant de relations propres à les rengager dans les fausses Religions, d'où ils venoient d'être tirés. Mais s'ensuit-il de là que dans toute la Chrêtienté, à présent qu'elle professe une Religion dominante, il faille renfermer des centaines de milliers de personnes, dans des Cloîtres, pour y faire les voeux d'un Célibat, ou très mal gardé, ou exposé à beaucoup plus de piéges & de tentations que l'état du Ma-

Mariage. Voilà ce que l'Auteur a droit de censurer, & il trouvera dans la Communion, dont il est extérieurement Membre, assez d'autres abus de cette trempe, pour exercer sa plume. Mais l'Evangile n'en ressentira pas le moindre contre-coup; ce ne sont là que des *commendemens d'homme*; c'est *le chaume* & *la paille* édifiés sur le fondement solide & précieux de la Vérité.

Je ne saurois finir l'Examen de ce Paragraphe, sans contester à l'Auteur la negative absoluë, qu'il employe en le commençant. *Ce qui fait l'objet de mon estime dans un homme, pourroit-il être l'objet de mes mépris dans un autre? Non, sans doute.* Qu'il me permette de lui dire au contraire; *Ouï, sans doute*, au moins dans plusieurs cas. Autrement il faudroit dire que toutes choses conviennent, ou disconviennent à tous, en tout tems, & en toutes circonstances. Quand je vois d'habiles Généraux, un Turenne, un Marechal de Saxe, faisant des prodiges de valeur & de conduite à la tête des Ar-

mées, je suis pénétré d'estime & d'admiration pour eux, & je ne fais que leur payer un tribut incontestable. Mais si c'étoit un Archevêque Turpin, ou un Cardinal de la Valette, qui fussent à leur place, quand même ils feroient de semblables exploits je sentirois un secrèt mépris pour eux, de ce qu'après avoir consacré leurs mains au service des Autels, ils osent les rendre fumantes de Sang & de carnage. Y a-t-il rien de plus connu, & de plus vrai, que cet Axiome vulgaire; *Cum duo faciunt idem, non tamen est idem.* Abraham prêt à immoler son Fils est le modèle des Croyans. L'Adorateur de Moloch, qui fait passer ses enfans par le feu, est un monstre de Superstition & de Barbarie. Les idées du Vrai & du Bon n'en restent pas moins immuables, quoique les circonstances caractérisent les actions singulières.

VII.

„ Quelles voix! Quels cris! Quels „ gémissemens! Qui a renfermé dans „ ces

„ ces cachots tous ces cadavres plain-
„ tifs? Quels crimes ont commis tous
„ ces Malheureux? Les uns se frappent
„ la poitrine avec des cailloux: D'au-
„ tres se déchirent le Corps avec des
„ ongles de fer: Tous ont les regrets,
„ la douleur, & la mort dans les yeux.
„ Qui les condamne à ces tourmens?
„ .... *Le* DIEU *qu'ils ont offensé*. ..
„ Quel est donc ce DIEU? .... *Un*
„ DIEU *plein de bonté*. ... Un DIEU
„ plein de bonté trouveroit-il du plai-
„ sir à se baigner dans les larmes? Les
„ frayeurs ne feroient-elles pas injure
„ à sa clémence? Si des Criminels a-
„ voient à calmer les fureurs d'un Ty-
„ ran, que feroient-ils de plus "?

L'AUTEUR auroit bien de la peine à nous conduire dans quelqu'un de ces cachots, d'où partent des cris si lugubres. Les Communautés Religieuses peuvent deplaire à ceux qui y demeurent contre leur gré; mais ce n'est pas au moins à cause des austérités qu'on

y pratique. Ou bien, il faudroit qu'on y obſervât bien ſoigneuſement le précepte d'*oindre ſa face*, afin que l'empreinte des macerations n'y demeure pas; car il n'y a guères d'embompoint mieux conditionné, ni de viſage plus fleuri, que celui des Reclus, & des Recluſes. Les folies des Flagellans n'étoient après tout qu'une mommerie, où le plaiſir paſſoit de beaucoup la douleur; encore la mode en a-t-elle ceſſé. Mais outre que tout cela ne regarde que des Superſtitions, auxquelles les vrais disciples de l'Evangile ne prennent aucun intérêt; quand il ſe répandroit tout d'un coup une Epidemie univerſelle, qui realiſât le Tableau que l'Auteur vient de tracer, en ſeroit-il plus autoriſé à dire que celui qui condamne les hommes à ces tourmens, eſt *le Dieu qu'ils ont offenſé*, & à former un contraſte entre cette prétenduë condamnation, & l'infinie Bonté de Dieu. N'eſt-ce pas là calomnier audacieuſement la Divinité? Où ſont les ordres qu'elle a donné de commettre de pareilles extravagances? Qu'on les pro-

produiſe. L'erreur des hommes peut-elle donc rejaillir ſur Dieu? S'il y en a qui ſoient capables de le prendre pour un Tyran, le devient-il pour cela? Je préſente à un malade en delire un remède ſalutaire; il le prend pour un poiſon, il s'agite & ſe tourmente; eſt-ce ma faute? Il y a ſans contredit des pleurs, une douleur, qui ſont agréables à Dieu: il aime le ſacrifice d'un *coeur briſé* par une vive pénitence; mais d'un côté cela n'a rien de commun avec les Scênes tragiques, j'ai presque dit (tragi-comiques) dont il s'agit ici, & de l'autre, Dieu ne ſe plaît pas à nos larmes & aux angoiſſes de notre Ame, à cauſe du mal que nous en ſouffrons, mais à cauſe des avantages infinis que cet état nous procure, en nous detachant pour jamais des objets, dont nous découvrons alors la vanité & la turpitude. Ce n'eſt qu'en rendant la Religion méconnoiſſable, par les fauſſes couleurs dont on la depeint, qu'on peut le décrier; mais il n'y a que ceux qui veulent être trompés là-deſſus, qui le ſoient. La moindre étude de la Re-

ligion soit dans nos Saints Livres, soit dans quelques excellens Ouvrages, qui la representent fidèlement *, suffit pour convaincre que Dieu n'a jamais donné d'autres préceptes à l'homme que ceux qui peuvent lui ouvrir la route d'un bonheur solide & durable.

VIII.

„ Il y a des gens dont il ne faut „ pas dire qu'ils craignent Dieu, mais „ bien qu'ils en ont peur ".

Ce prétendu bon mot, dans un sujet, où il ne convient guères d'en debiter, est vrai dans le fonds, mais que s'ensuit-il de là? Ne vaut-il pas mieux que les hommes ayent peur de Dieu que de ne le point craindre du tout? Et peut-on dire avec vérité que cette peur

* On peut se borner à celui que le célèbre Mr. *Vernet* achève présentement de donner au Public.

peur produiſe plus de vices qu'elle n'en réprime. Il vaudroit ſans doute mieux que tous les hommes euſſent de ſaines idées de la Divinité, & ſe portaſſent à lui obéïr par des motifs d'amour & de crainte filiale; mais ſi ces idées, ſuivant les temperamens ou les préjugés, paſſent quelquefois leurs juſtes bornes, le mal qui en réſulte eſt beaucoup moindre que celui qui naît de la privation de toute crainte de Dieu.

IX.

„ Sur le portrait qu'on me fait de „ l'Etre Suprême, ſur ſon penchant à „ la colère, ſur la rigueur de ſes ven„ geances, ſur certaines comparaiſons „ qui nous expriment en nombres le „ rapport de ceux qu'il laiſſe périr, à „ ceux à qui il daigne tendre la main; „ l'Ame la plus droite ſeroit tentée de „ ſouhaiter qu'il n'exiſtât pas. L'on „ ſeroit aſſez tranquille en ce Monde, „ ſi l'on étoit bien aſſuré que l'on n'a „ rien à craindre dans l'autre. La pen„ ſée qu'il n'y a point de Dieu, n'a „ ja-

„ jamais effrayé perſonne; mais bien
„ celle qu'il y en a un, tel que celui
„ qu'on me peint ".

Quoique je n'aye aucun deſſein d'attaquer l'Auteur des P. P. par la voye des Conſéquences odieuſes, je ne ſaurois m'empêcher de remarquer ici le procédé ordinaire des Athées. Ils commencent par dire dans leur coeur; *Il n'y a point de Dieu;* & enſuite pour s'affermir dans cette penſée, ils ſe font des idées arbitraires, & extravagantes de la Divinité, ſur lesquelles ils fondent leurs démonſtrations contre ſon exiſtence. D'où a-t-il tiré cet affreux portrait de l'Etre Suprême, qui le conduit à l'exécrable déſir, qu'il oſe pourtant attribuer à l'Ame la plus droite; c'eſt *que cet Etre n'exiſtât pas.* Eſt-ce la Raiſon, ou la Revelation qui ont tracé ce Tableau? Il prétend ſans doute que c'eſt la dernière. Mais ne faut-il pas être ſans pudeur pour avancer une pareille aſſertion; tandis que, ſans

les

les lumières révelées, nous ne connoîtrions point l'étenduë des miséricordes Divines, nous ne saurions point qu'*il a été emu envers nous de la même Compassion, qu'un Père a pour ses Enfans, qu'il a tant aimé le Monde, que de donner son Fils au Monde.* Mon Dieu, est-il donc possible que l'excès de votre charité produise un pareil excès d'ingratitude! Si c'est à quelques Systêmes particuliers d'une Théologie outrée que l'Auteur en veut, il a toujours un tort infini de ne pas dire où ses coups portent; mais il n'est que trop évident qu'il dresse ses batteries contre toute la Religion. Car enfin c'est le Dieu qu'on lui peint en général, (& non celui de telle ou telle Secte) qui l'effraye, au point de lui faire chercher un azyle dans l'Athéïsme. Il se félicite même de l'avoir trouvé: il le regarde comme le seul séjour du vrai repos: *La pensée qu'il n'y a point de Dieu, n'a jamais effrayé personne.* Ici la plume me tombe véritablement des mains, tant ces paroles dénaturées & blasphématoires me saisissent d'un vif ef-

effroi. Quoi! le gouffre de l'anéantissement pourroit être envisagé de sens froid? On pourroit voir crouler l'unique fondement de notre existence & de nos espérances, sans perdre pour jamais toute joye, & même toute tranquillité. C'est le sort des animaux brutes de ne connoitre, ni leur origine, ni leur destination, mais ils ne sont point à plaindre d'être privés de ces connoissances, parce qu'ils n'ont pas celles qui pourroient les leur faire souhaiter. Le glorieux projet des Athées, c'est de se mettre au niveau des bêtes, mais ils ne sauroient y réüssir, parce qu'ils portent au dedans d'eux des principes incompatibles avec cette *apathie* machinale. Une voix secrète, que certaines circonstances rendent quelquefois terrible, les remplit d'épouvante, soit qu'ils persevèrent dans l'illusion de borner toutes leurs idées à la vie présente, & de la regarder comme les bornes de leur existence, soit qu'ils s'apperçoivent du peu de solidité de leurs raisonnemens, & craignent de s'être mécomptés dans le plus important

tant de tous les calculs. Quoiqu'il en soit, c'est avoir déjà fait de grands progrès vers l'Athéïsme, que d'en être venu au point de regarder l'Existence de Dieu, comme une idée inutile & indifférente; & c'est franchir des barrières bien respectables dans la Société, que d'oser le dire. Toute idée de Religion mise à part, on ne sauroit commettre de plus grand attentât contre le bien public, que de tenir ouvertement un pareil langage.

X.

„ Il ne faut imaginer Dieu ni „ trop bon, ni méchant. La Justice „ est entre l'excès de la Clémence & „ de la Cruauté. Ainsi que les Pei- „ nes finies sont entre l'Impunité & „ les Peines éternelles ".

Ne diroit-on pas que Dieu est un objet d'Imagination, dont on peut pétrir & façonner l'idée à son gré? Est-ce

ce de notre manière de concevoir les perfections Divines, que dépendra leur réalité? Je m'accommoderois mieux d'une telle notion de la Divinité: Donc elle sera la véritable. Etonnante conclusion, mais qui n'en est pas moins commune pour cela: Dieu est *le même hier, aujourd'hui, & éternellement;* il est CELUI QUI EST; les siècles des siècles n'apportent aucune altération à son essence, ni à ses desseins. Quoique nous ne puissions nous former une notion complette, ni de cette essence, ni de ces desseins, l'Infini ne pouvant être compris, ni mésuré par le fini; nous avons cependant des Principes certains qui nous mettent en état d'affirmer absolument certaines choses de Dieu, & d'en nier d'autres absolument. Nous pouvons attribuer à cet Etre Suprême tout ce qui est une vraye réalité, une perfection proprement dite; nous pouvons nier de lui tout ce qui n'est, ni réalité, ni perfection; à plus forte raison, tout ce qui est imperfection, défaut, mal. Dieu ne sauroit être méchant, cela est inconteſtable;

Mal-

Malheur à quiconque ose le soutenir. *Dieu ne sauroit être trop bon.* Expliquons nous. Ce *trop* est-il un défaut, comme vous semblez le supposer? il ne convient pas à Dieu. Mais être *trop* bon, ce n'est pas être bon; & c'est une de ces idées qu'on appelle *trompeuses*, qui ne méritoit pas qu'on en fit une supposition pour l'examiner. Dieu est bon, & le *seul bon*, comme l'Ecriture le déclare, parce qu'il est le seul Etre qui possède la Bonté sans bornes, & sans mèlange d'imperfection. Mais cette Perfection agissant de concert avec toutes les autres, ne peut donner, ni dans le plus, ni dans le moins. Elle est règlée par la Sagesse; & elle se plait, non à jetter avec une profusion aveugle toutes sortes de biens sur toutes sortes de Créatures, mais à donner à chaque Créature tous les vrais biens qui conviennent à sa nature, & aux circonstances, où elle se trouve placée. Ce ne sont pas là des caprices d'imagination; ce sont des traits pris dans le vrai, & dans des notions immuables, qui ne pour-

roient être ébranlées, sans que toute la certitude de nos connoissances fut envelopée dans leur ruïne. Par rapport à la Justice, je ne l'ai jamais envisagée, comme une Perfection distincte de la Bonté. C'est la Bonté même qui dispense les Maux comme les Biens, parce que ces Maux conviennent à l'état présent de ceux qui les endurent, & doivent tourner tot ou tard en bien, Dieu ne pouvant avoir d'autre raison de les dispenser que l'avantage même des patiens.

XI.

„ Je sais que les idées sombres de
„ la Superstition sont plus généralement approuvées que suivies; qu'il
„ est des Dévots qui n'estiment pas
„ qu'il faille se haïr cruellement pour
„ bien aimer Dieu, & vivre en desespérés pour être religieux; leur dévotion est enjouée; leur sagesse est
„ fort humaine. Mais d'où naît cette
„ différence de sentimens, entre des
„ gens qui se prosternent aux pieds

„ des

„ des mêmes Autels ? La Piété ſui-
„ vroit-elle auſſi la loi de ce maudit
„ tempérament? Hélas! comment en
„ disconvenir? ſon influence ne ſe re-
„ marque que trop ſenſiblement dans
„ le même Dévot. Il voit, ſelon qu'il
„ eſt affecté, un DIEU vangeur, ou
„ miſéricordieux ; les Enfers ou les
„ Cieux ouverts : Il tremble de fra-
„ yeur, ou il brûle d'amour. C'eſt
„ une fièvre qui a ſes accès froids &
„ chauds ".

AFIN qu'il ne manquât rien au prétendu triomphe que l'Auteur ſe perſuade de remporter ſur la Religion, il parle des excès de la Superſtition aux rélâchemens de la Mondanité, comme s'il n'y avoit point de milieu entre-deux, comme ſi tout Chrêtien étoit néceſſairement un Cagot atrabilaire, ou un Caſuiſte relaché. Une ſaillie de bel esprit fait toute la preuve du bel argument, fondé ſur cette diviſion incomplette. *La Piété ſuivroit-elle auſſi*

la Loi de ce maudit tempérament ? On reconnoit bien là le ton ordinaire des Incrédules. N'attendez de leur part ni déduction, ni démonstration. Un tour de passe, une gambade, & les voilà hors d'affaire. Ils se trouvent à merveille de cette methode; prémièrement, parce que c'est la seule qui puisse s'allier avec leurs principes décousus, & avec leurs accusations dénuées de fondement; en second lieu, parce que de cette manière on met les rieurs de son côté, on jette de la poudre aux yeux du gros des Lecteurs, qui croyent que celui qui raille si agréablement, doit être bien sur de son fait. Il me semble voir † Voltaire répondre à Mr. Kahle, en lui lâchant toutes les bordées de son esprit enjoué & badin, en battant la campagne à perte de vuë, mais en gardant un prudent silence sur les Questions, qui font le fonds de leur dispute. Au risque d'ennuyer les Lecteurs

† Si je dis *Voltaire* tout court, ce n'est qu'à cause de l'extrême célèbrité de ce personnage,

teurs pour qui ces Meſſieurs écrivent, nous ne ſaurions nous dispenſer de parler ſérieuſement, & d'oppoſer des raiſons à des quolibets. L'importance du ſujet nous y force. Vous dites donc que la crainte de Dieu ou la Religion, (c'eſt la même choſe) eſt *une fièvre qui a ſes accès froids ou chauds*, parce que tantôt elle jette dans les idées ſombres & dans le desespoir, tantôt elle s'allie avec la ſageſſe humaine, & les écarts du tempérament. Mais oſeriez-vous bien dire que vous n'avez jamais vu de Chrêtien, qui ne fut dans l'un ou dans l'autre de ces cas. Perſonne n'a-t-il jamais tenu de milieu entre l'Abbé de la Trape, & le Père *Girard* Un *Pavillon* Evêque d'Aleth, un *Belzuns* Evêque de Marſeille, & bien d'autres qui honorent, non-ſeulement l'Egliſe, mais le Monde & les Emplois Civils ou Militaires, par l'éminence de leurs Vertus, appartiennent-ils à l'une ou l'autre des

ge, qui merite bien de jouïr d'avance de tous les honneurs des grands Hommes.

des deux Classes, dans lesquelles vous renfermez tout le Christianisme? D'ailleurs ne vous plait-il pas souvent d'appeller excès d'austerité, ou écart de mondanité, ce qui n'est ni l'un, ni l'autre, mais qui procède uniquement de certaines circonstances particulières & passagères? C'étoit au moins le Sophisme des anciens Juifs, lorsqu'ils se formalisoient également du genre de vie de Jean Baptiste, & de celui de J. Christ. Les Incrédules ont des verres qui leur présentent les objets sous toutes sortes de faces, suivant que l'intérêt de leur cause le demande.

XII.

„ Ouï, je le soutiens, la Superstition est plus injurieuse à Dieu que „ l'Athéïsme ". " J'aimerois mieux, " dit *Plutarque*, qu'on pensât qu'il n'y " eut jamais de Plutarque au monde, " que de croire que Plutarque est in- " juste, colère, inconstant, jaloux, " vindicatif, & tel qu'il seroit bien fâ- " ché d'être ".

Voi-

VOILÀ une grande queſtion décidée en deux mots. C'eſt l'αὐτὸς ἔφα. *Oui, je le ſoutiens. Sit pro ratione voluntas.* Pourtant en guiſe de raiſon on vous donnera, ſi vous-voulez, un dicton de Plutarque, qui ne ſignifie rien, ou qui du moins ne fait rien au ſujet. Je dis, qui ne ſignifie rien; car quelle idée attacher à ces mots; *penſer qu'il n'y a jamais eu de Plutarque au monde?* Peut-on avoir cette penſée, ſans avoir effectivement l'idée de Plutarque, & ſans ſuppoſer qu'il a exiſté; de ſorte que c'eſt ſe repréſenter tout à la fois Plutarque exiſtent & non exiſtent. C'eſt comme ſi je diſois à quelqu'un; Penſez que je n'exiſte pas. Ce *je* qui doit être le ſujet de la propoſition, & auquel je veux qu'on attribuë la non-exiſtence, n'eſt-il pas *moi-même* exiſtent. Mais quand on voudroit rajuſter cette expreſſion, de manière à lui donner quelque ſens raiſonnable, quel rapport cela a-t-il avec le parallèle de l'Athéisme

& de la Superſtition? Que Plutarque exiſte, ou n'exiſte pas, qu'il ſoit vertueux ou vicieux, c'eſt un fait purement hiſtorique, qui n'a aucune influence ſur la vie & ſur le bonheur de ceux qui ſoutiennent l'affirmative, ou la negative. Mais qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait point, que ce Dieu ſoit doué de perfections ſouveraines, ou qu'il ait des défauts & des vices; c'eſt de là que dépend tout ce qui peut intéreſſer notre bien être, préſent & à venir. Ceci ne regarde que le peu de juſteſſe de la comparaiſon entre Dieu & Plutarque. Venons à la Thèſe en elle-même; *la Superſtition eſt plus injurieuſe à Dieu que l'Athéïsme.*

D'ABORD, je demande ce que c'eſt qu'*injurieux à Dieu*, car ce ſont là de ces termes vagues, qui ne m'inſtruiſent de rien. Dieu ne peut recevoir aucun tort réel, aucun dommage effectif; ce ſens-là tombe d'abord de lui-même. Il ne ſauroit donc s'agir, pour parler avec préciſion, que de ce que ſouffre l'Idée de Dieu communément reçuë parmi les Hommes. Or je maintiens,

tiens, (l'Auteur m'enhardit à prendre ce ſtyle, mais je tacherai de ne l'employer jamais ſans preuves) je maintiens que l'Athéïsme eſt plus funeſte à l'Idée de Dieu que la Superſtition, tout comme un coup mortel eſt plus funeſte que vint bleſſures dangereuſes. Détruire une choſe, c'eſt aſſurément faire pis que de l'endommager. Les dommages peuvent ſe réparer, la deſtruction eſt ſans retour, ou du moins il faut rebâtir dès les fondemens. Les Dieux du Paganisme, tout peu dignes qu'ils ſont de ce titre, ont pourtant encore des traces de juſtice, de ſageſſe, de puiſſance & de bonté, qui peuvent ſervir d'encouragement aux bons, & de frein aux méchans. Au lieu que l'Athéïsme rompt toutes les barrières, & donne une pleine licence.

Mais tout cela ne me paroit pas encore bien vuider la Queſtion conſiderée ſous ſon véritable point de vuë. Elle conſiſte proprement à déterminer, quelle eſt la diſpoſition du coeur, qui doit être le plus desagréable à Dieu, celle qui mène à l'Athéïsme, ou celle qui

produit la Superſtition. Or à cet égard-là il faut uſer de beaucoup de circonſpection, parce que ces diſpoſitions peuvent varier & varient à l'infini; pour abréger, je dirai qu'il y a des Athées d'esprit, qu'il y en a de coeur; & qu'il en eſt de même des Superſtitieux. Je crois les Athées d'esprit en très petit nombre, c'eſt-à-dire, ceux que l'erreur ſéduit par ſes Sophismes, ſans que les paſſions y ayent pris aucun intérêt; cependant je ne conteſte pas, qu'il ne puiſſe y en avoir. Mais inconteſtablement, les Athées de coeur, ceux qui rejettent l'idée de Dieu, parce qu'elle les gêne dans leurs desrèglemens, font de beaucoup le plus grand nombre. D'un autre côté, il y a quelques ſuperſtitieux de coeur, j'entens par là, des gens qui donnent dans la Superſtition parce qu'elle favoriſe certaines paſſions favorites, parce que ſous le prétexte de la Gloire de Dieu, ils peuvent aſſouvir l'envie, ou l'esprit de vengeance, ou enfin parce que bornant toute la Religion à des pratiques extérieures, ils négligent volontaire-

ment

ment les devoirs réels. Mais je suis persuadé que le gros des Superstitieux l'est de bonne foi, par préjugé, par coutume, par cet amour naturel pour les choses sensibles, qui nous persuade que Dieu doit se plaire comme nous, aux représentations, aux décorations, aux parties céremonielles du Culte. Ces distinctions, que je crois justes, étant posées, je dis que d'homme à homme il peut arriver qu'un Athée vaille mieux, qu'un Superstitieux; & par là j'entens un Athée d'esprit comparé à un Superstitieux de coeur. Mais comme on ne sauroit former les jugemens généraux sur l'Athéïsme & la Superstition, d'une autre manière que l'on ne forme ceux qui expriment les moeurs & les caractères des Nations & des Sociétés, savoir, sur l'esprit général qui y domine & qui donne le ton à tout le reste, j'en conclus que l'Athéïsme est beaucoup plus injurieux & odieux à Dieu que la Superstition, parce que généralement parlant, il procède de la corruption du coeur, au lieu que la Superstition n'est pour l'ordinai-

naire qu'un effet des bornes de l'esprit.

Je toucherois encore au fameux Paradoxe de Bayle sur une Société d'Athées préferable aux Sociétés où la Religion influë, si d'habiles Auteurs n'avoient épuisé cette matière. Je remarque seulement que l'Artifice de ce fameux Ecrivain consiste à opposer une Société d'Athées d'esprit, dont le coeur est d'ailleurs naturellement droit, à une Société de gens qui font profession de la Religion, mais qui la démentent par leurs vices. Parallèle injuste, car il faudroit du moins, en mettant dans un des bassins de la balance une Société d'Athées honnêtes gens, mettre dans l'autre une Société de Chrêtiens honnêtes gens; & voir ensuite si celle-ci ne tireroit pas de la Religion des motifs & des encouragemens qui manquent à

* L'Auteur des *Pensées Philosophiques* a voulu désigner ici Cutworth, Auteur Anglois, fameux par un Ouvrage contre les Athées *in folio*, intitulé The true Intellectual Systeme of the Univer-

se.

à l'autre. Mais puisque malgré le ſécours de la Religion les Sociétés vertueuſes ſont ſi rares, de quel front oſe-t-on, ſuppoſer qu'il pourroit s'en former une d'Athées, qui étant hommes comme les autres, auroient le même fonds de perverſité, ſans avoir les mêmes remèdes à y apporter? A quoi n'a-t-on pas recours, quand on s'obſtine à défendre une mauvaiſe cauſe?

XIII.

„ Le Déiſte ſeul peut faire tête à „ l'Athée. Le Superſtitieux n'eſt pas „ de ſa force. Son Dieu n'eſt qu'un „ Etre d'imagination. Outre les dif- „ ficultés de la matière, il eſt expoſé „ à toutes celles qui réſultent de la „ fauſſeté de ſes notions. Un C.... *, „ un S .... †, auroient été mille fois „ plus

S E. *London* 1678. c'eſt-à-dire, *le véritable Syſtême Intellectuel de l'Univers.*

† C'eſt Mylord Shatsburi dans ſes *Caracteriſtics*, qu'il a en vue.

„ plus embarrassans pour un VANINI,
„ que tous les *Nicoles* & les *Pascals* †
„ du Monde ".

VOICI toujours la même Thèse gratuite, c'est que quiconque n'est pas Athée ou Déiste, est Superstitieux, c'est-à-dire, que Religion Révelée & Superstition sont des termes constamment Synonimes. Ce n'est pas ici le lieu de placer une Démonstration de la Vérité de la Religion; je ne pourrois rien ajouter aux Abbadies & aux Dittons, aux Houttevilles & aux Denyses; si notre Auteur n'y a rien trouvé qui le satisfît, son armure d'Incrédulité est d'une trempe à l'épreuve. Mais, pour nous borner à son assertion actuelle, je lui avoue qu'un Superstitieux proprement ainsi dit, perd beaucoup d'avantages contre l'Athée, puisqu'il lui oppose souvent des fantômes, au lieu de

† Jansénistes célèbres.

de vérités, & qu'il embraſſe la défenſe d'un terrain qu'il ne ſauroit venir à bout de fortifier. Mais, à dire le vrai, il me ſemble qu'ils peuvent ſe faire tête l'un à l'autre, & ſe cribler réciproquement. Car enfin le Syſtême de l'un eſt de faire intervenir des cauſes qui ſont deſtituées de réalité, & celui de l'autre de bannir toutes les cauſes, ou de n'en laiſſer que d'un ordre plus ridicule encore que celles du Superſtitieux, en attribuant tout à la Fatalité ou au Hazard. Tout Juge impartial trouvera certainement les raiſonnemens de l'Athée plus inſenſées encore & plus pitoyables que ceux des Superſtitieux. Il eſt mille fois plus abſurde de ſuppoſer un Monde ſans Divinité, que d'attribuer à cette Divinité certaines opérations dans ce Monde qui ne lui conviennent pas. Au moins eſt-ce poſer un principe, quoique l'on pèche dans quelques conſéquences, au lieu que l'Athéïsme eſt la deſtruction de tout principe. Quelques rayons d'une lumière pâle & trouble ne valent-ils pas mieux qu'une obſcurité parfaite?

Ain-

Ainſi je ne crois pas la victoire de l'Athée ſur le Superſtitieux auſſi aiſée, & auſſi décidée qu'elle le paroît à notre Auteur. Après cela, je ne laiſſe pas de convenir qu'un Déiſte dans le ſens exact, c'eſt-à-dire, un homme qui ſe borne à défendre purement & ſimplement l'exiſtence du premier Etre, en ſe ſervant des preuves que la Nature & la Raiſon lui fourniſſent, n'ait une tâche plus aiſée à remplir, en travaillant à la conviction de l'Athée. Mais je demande, en quoi ce Déiſte diffère à cet égard d'un Chrêtien? Ce dernier n'eſt-il pas en état de déduire les mêmes argumens avec tout autant de netteté & de ſolidité? Ayant un Athée à convaincre, il ne débutera par ſans doute par vouloir lui prouver la vérité de la Religion Chrêtienne, ni par lui alleguer des preuves de l'Exiſtence de Dieu tirées de cette Religion. S'il le faiſoit, il pècheroit contre les règles d'une Diſpute vrayement Logique, dans laquelle il ne faut jamais argumenter, en poſant des Principes qui ne ſoient pas avoués par l'Adverſaire.

Que

Que fait donc le Chrêtien? Il ſépare ſon Ouvrage en deux Parts. La première renferme les preuves de l'Exiſtence de Dieu, qui lui ſont parfaitement communes avec le vrai Déiſte. La ſeconde établit la vérité de la Religion. Ainſi il a plus à faire avec l'Athée, parce qu'il veut en faire d'abord un Déiſte, & enſuite un Chrêtien. Mais entant qu'il travaille à le rendre Déiſte, il n'a pas autre choſe à faire que le Déiſte, & il le fait avec les mêmes avantages. Après cela je ne prendrai point la balance en main avec autant d'autorité que l'Auteur pour pèſer les *Cudworths* & les *Shaftsbury*, les *Nicoles* & les *Paſcals*; mais j'aurai toujours du penchant à croire que ces derniers n'auroient pas mené les Athées battant avec moins de ſuccès que les premiers. Je ne crois pas que le *Syſtême* Intellectuel, & les *Caractériſtiques* ſoient des ouvrages fort propres à opérer des converſions; au lieu que les beautés dont éclatent les ſimples matériaux que *Paſcal* avoit raſſemblés, annoncent que ſon Ouvrage réduit en Syſtême auroit

tenu un des premiers rangs dans son genre. Les Incrédules sont ravis qu'il n'ait eu le tems que de rédiger ces *Pensées ;* parce que comme il y en a d'incomplettes & de defectueuses, qu'il auroit revuës & remaniées, ils en tirent une de ces inductions à leur manière, contre tout l'Ouvrage où ces Pensées devoient être enchassées. Il est beau de voir un de nos sublimes Génies traiter Pascal en petit Garçon, & lui apprendre à penser. Cela sied bien à celui qui a dit, que *Dieu souffla au nés de son Image*, & qui a débité maintes autres Pensées de cet esprit, & de cette force.

XIV.

„ *Pascal* avoit de la droiture; Mais
„ il étoit peureux & crédule. Elégant
„ Ecrivain, & Raisonneur profond, il
„ eut sans doute éclairé l'Univers, si
„ la Providence ne l'eut abandonné à
„ des gens qui sacrifièrent ses talens à
„ leurs haines. Qu'il seroit à souhai-
„ ter qu'il eut laissé aux Théologiens

„ de

„ de ſon tems le ſoin de vuider leurs „ querelles; qu'il ſe fût livré à la re- „ cherche de la Vérité, ſans réſerve „ & ſans crainte d'offenſer DIEU, en „ ſe ſervant de tout l'eſprit qu'il en „ avoit reçu; & ſur-tout qu'il eut re- „ fuſé pour Maîtres des hommes qui „ n'étoient pas dignes d'être ſes Dis- „ ciples! On pourroit bien lui appli- „ quer ce que l'ingénieux *La Motte* „ diſoit de *La Fontaine*, qu'il fut aſſez „ bête pour croire qu'*Arnaud*, *De Sacy* „ & *Nicole*, valoient mieux que lui".

JE ne continuërai pas ici l'Apologie de Paſcal. Je fais gloire de le reconnoitre avec tous les honnêtes gens, & les gens ſenſés, pour un des plus beaux Génies, que la France ait produit. Mais ce ſont préciſement des hommes de cet ordre que les moindres Ecrivains affectent de prendre pour l'objet de leurs railleries, & ſur leſquels ils ſe donnent des airs de ſupériorité, propres à en impoſer à des dupes. Vous

en trouverez un autre, qui parlant des infirmités de Pascal vers la fin de sa vie, & de cette espèce de vertige perpétuel, qui lui faisoit voir un abisme d'un côté de son fauteuil, s'écrie avec un sel merveilleux; „ Quel ef„ fraïant effet de l'Imagination, ou „ d'une singulière circulation dans un „ Lobe du Cerveau! Grand homme „ d'un côté, il étoit à moitié fou de „ l'autre. La folie & la sagesse a„ voient chacun leur departement, ou „ leur *Lobe* séparé par la *faux*. De „ quel côté tenoit-il si fort à Mrs. de „ Port-Roïal *". Tout esprit qui sait où prendre de pareilles gentillesses, laisse assurément les Nicoles & les Pascals bien loin derrière lui?

XV.

* L'*Homme Machine*, dans la note au bas de la p. 58. Oserois-je même dire à cette occasion, que M. le Président *Henault*, que je n'ai garde d'ailleurs de comparer en rien avec des Auteurs de l'ordre de ce dernier, n'a pas usé de toute sa précision ordinaire, en comparant l'infirmité corporelle de Pascal, avec la frayeur d'une Eclipse, que les Historiens prétendent avoir causé la mort de l'Empe-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0068
DFG

XV.

" Je vous dis qu'il n'y a point de
" Dieu; que la Création eſt une chi-
" mère; que l'éternité du Monde n'eſt
" pas plus incommode que l'éternité
" d'un Esprit; que, parce que je ne
" conçois pas comment le mouvement
" a pu engendrer cet Univers qu'il a
" ſi bien la vertu de conſerver, il eſt
" ridicule de lever cette difficulté par
" l'exiſtence ſuppoſée d'un Etre que
" je ne conçois pas davantage; que,
" ſi les merveilles qui brillent dans l'or-
" dre phyſique décèlent quelque Intel-
" ligence, les desordres qui règnent
" dans l'ordre moral, anéantiſſent tou-
" te

pereur Louis le Débonnaire. On ne peut pas confondre, ce me ſemble, ces deux états ſous le nom commun de ſentiment. M. Paſcal ne croyoit pas l'exiſtence du précipice, qu'un ébranlement de ſon cerveau ſembloit lui préſenter à côté de lui. Voy. *Nouv. Abrègé Chronol. de l'Hiſt. de Fr.* p. 54. de l'Edit. de la Haye 1747.

" te Providence. Je vous dis que, si " tout est l'ouvrage d'un DIEU, tout " doit être le mieux qu'il est possible: " Car si tout n'est pas le mieux qu'il " est possible, c'est en DIEU impuis- " sance ou mauvaise volonté. C'est " donc pour le mieux que je ne suis " pas plus éclairé sur son existence. " Cela posé, qu'ai-je à faire de vos lu- " mières? Quand il seroit aussi démon- " tré qu'il l'est peu, que tout mal est " la source d'un bien; qu'il étoit bon " qu'un *Britannicus*, que le meilleur " des Princes périt; qu'un *Néron*, que " le plus méchant des Hommes ré- " gnât, comment prouveroit-on qu'il " étoit impossible d'atteindre au même " but, sans user des mêmes moyens? " Permettre des vices pour relever " l'éclat des vertus, c'est un bien fri- " vole avantage pour un inconvénient " si réel ". „ Voilà, dit l'Athée, ce „ que je vous objecte. Qu'avez-vous „ à répondre "? " *Que je suis un scé-* " *lérat; & que si je n'avois rien à crain-* " *dre de* DIEU *je n'en combattrois pas* " *l'existence* ". „ Laissons cette phrase

„ aux

„ aux Déclamateurs: Elle peut choquer la Vérité; l'Urbanité la défend, „ & elle marque peu de charité. Parce qu'un homme a tort de ne pas „ croire en DIEU, avons-nous raison „ de l'injurier? On n'a recours aux „ invectives, que quand on manque „ de preuves. Entre deux Controverſiſtes, il y a cent à parier contre „ un, que celui qui aura tort ſe fâchera". " Tu prends ton tonnerre, au lieu de répondre, dit *Ménippe* à *Jupiter*; Tu as donc tort ".

IL y a deux choſes dans cet Article; les Argumens de l'Athée, & ſes plaintes. A l'égard de ſes Argumens, ce ſont des répétitions uſées, de vieilles batteries cent fois démontées. Il ne s'agit donc que de ſes plaintes. Je ne les crois point fondées, & duſſai-je manquer à l'Urbanité, je regarde tout Athée dogmatiſant comme un *ſcélérat*. Qu'eſt-ce en effet qu'un ſcélérat? C'eſt un homme qui porte le trou-

ble dans la Société, qui mêt l'honneur, les biens, la vie des Citoyens dans un danger eminent. Or y a-t-il quelqu'un qui produiſe ces funeſtes desordres d'une manière plus efficace que celui qui dit tout haut à quiconque veut l'entendre, que nous ne ſommes reſponſables de nos actions à perſonne, qu'il n'y a point de Supérieur qui les obſerve, & qui en ſoit le Rémunerateur, ou le Vengeur, & qu'une éternelle nuit enſevelira les plus grands forfaits. Quand même un Athée ne profiteroit pas de la licence que ſes préceptes donnent, il n'en eſt pas moins un ſcélérat de les debiter. Une Mère qui proſtituë ſes filles en eſt-elle moins une malheureuſe, parce qu'elle ne ſe proſtituë pas elle-même. Quoique je ſois donc un des plus ardens ennemis de l'Intolerance, je ne vois rien que de très louable & de très légitime dans les moyens que la Juſtice humaine employe pour réduire au ſilence les Profeſſeurs de l'Impiété, & pour les chatier, lorsqu'ils refuſent d'obéïr aux Juſtes Loix qu'on leur impoſe. *Prendre le*

ton-

tonnerre contre de pareilles gens, ce n'eſt pas avoir plus de tort que de s'en ſervir contre des incendiaires & des empoiſonneurs. On ne ſauroit aſſez admirer le ton d'ingénuité & de douceur qu'employent les Athées. On diroit que quand ils ne volent, ni ne tuent, ils ne font mal à perſonne. Pourquoi ne pas nous laiſſer en répos? Quel mal faiſons-nous? Ne ſommes-nous pas des Citoyens paiſibles, officieux même, humains? Etrange humanité, que celle qui rend quelques petits ſervices à certains particuliers, tandis qu'elle ébranle ſans ceſſe tous les fondemens de la Société & de la Religion. Il ne faut donc point regarder l'Athéïsme comme une ſimple Controverſe, quoique les Athées ſe plaiſent artificieuſement à la repréſenter ainſi, afin de faire valoir en leur faveur toutes les raiſons qui établiſſent la Tolerance pour les errans. L'Athéïsme eſt un attentât, un crime, & comme tel il eſt puniſſable. Mais, direz-vous, eſt-on le maître de ſes idées, de ſes ſentimens, de ſa façon de penſer? Puis-je

croire en Dieu malgré moi? Distinguons. Je n'ai point parlé de vos idées & de vos sentimens; tant que vous les renfermerez au-dedans de vous, c'est à Dieu seul qu'il appartient d'en juger; & de les punir, s'il y trouve du crime. Je vais plus loin; je vous plains même, si vous avez le malheur d'être tombé dans quelque piège, d'être travaillé de doutes, qui ne sont pas le fruit de vos dérèglemens. Mais aussi je n'ai exigé de vous que le silence, & je suis en droit de l'exiger. Vous êtes le maître de vos discours au moins, si vous ne l'êtes pas de vos pensées. Le Magistrat vous déclare qu'il trouve ces discours contraires à la Constitution du Gouvernement, à la tête duquel il est placé, & en conséquence vous defend de les tenir? Quel droit avez-vous de lui desobéïr, & quel sujet de plainte vous restent-il, lorsqu'il vous punit de votre desobéïssance? Quand la chose seroit purement indifférente, vous devriez vous soumettre; à plus forte raison puisqu'elle est souverainement mauvaise en soi, puisqu'elle tend

à

à dépouiller les hommes de ce qu'ils ont de plus précieux, de l'amour & de la crainte de Dieu. Vous êtes d'autant plus inexcusable de dogmatiser, que vous n'avez rien à dire, rien à enseigner, point de vérités à substituer à celles que vous vous efforcez de détruire. Les Fanatiques se font au moins l'illusion de croire qu'ils découvrent, qu'ils revèlent, qu'ils annoncent des doctrines réelles. Mais vous, Athées, vous savez, & votre nom même vous l'apprend, que toute votre doctrine est purement négative; qu'après avoir tout brisé & pulverisé, si vous en êtiez capable, vous n'avez pas la moindre chose à édifier; & après cela, vous ne voudriez pas accepter une condition aussi douce, une Loi aussi équitable, que celle du silence. Si quelqu'un regardoit le Prince, sous lequel il vit, comme un Tyran, il ne seroit responsable de rien, tant que son secret seroit à lui, & qu'il ne l'auroit confié à personne. Mais dès qu'il divulgue son idée, elle lui coute la liberté, quelquefois même la vie, sans que per-

personne trouve cette punition injuste, & quoique le Prince dont il s'agit ne ressemble peut-être pas mal à l'idée que ce criminel s'en formoit. Et l'on souffriroit que de vils mortels attaquent impunement le Souverain Maître de l'Univers : on leur laisseroit le champ libre dans leurs fureurs : on écouteroit leurs vaines Apologies : on les comprendroit dans le Privilége de ces Hérétiques, qui, sur quelque dogme purement spéculatif, ont pris un parti, qui ne fait ni bien ni mal à qui que ce soit.

XVI.

„ On demandoit un jour à quel-
„ qu'un, s'il y avoit de vrais Athées.
„ Croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait
„ de vrais Chrétiens "?

Nouvel Apophtegme. Faute de clarté dans la manière dont il est exprimé, ou faute de pénétration de ma part,

part, j'avoue que je n'en sens pas bien la force. Les *vrais Athées*, & les *vrais Chrêtiens*, sont apparemment des Athées & des Chrêtiens convaincus. Je ne vois pas de quel droit l'Auteur peut insinuer qu'il n'y a point de Chrêtiens convaincus. Si quelqu'un mourant solemnellement & courageusement dans la profession de l'Athéisme, on disoit que cet homme-là ne fait que jouër bien son rôle, qu'il n'est point Athée de bonne foi, mais qu'il a voulu soutenir la gageure jusqu'au bout, l'Auteur se recrieroit sans doute à la partialité, à l'injustice: il demanderoit comment nous pouvons nier ce que quelqu'n atteste librement, & dans de pareilles circonstances. Eh! bien: depuis près de dix-huit Siècles nous avons tous les jours l'exemple de Chrêtiens, qui après avoir vecu suivant les Loix de l'Evangile, meurent entre les bras de la Religion, en protestant qu'elle fait la consolation de leur mort, comme elle a fait la joye de toute leur vie; nous avons, dis-je, des milliers de semblables Chrêtiens à oppose

à un seul Athée qui ne se soit pas démenti; & après cela une simple ironie suffira pour mettre les uns en parallèle avec les autre, & pour les traitter comme étant dans une parfaite égalité. Mais il y a plus; ce n'est pas la conviction qu'un plus ou moins grand nombre d'hommes ont au sujet d'une Doctrine, qui décide de sa vérité ou de sa fausseté: c'est par ses caractères intrinsèques qu'on peut uniquement arriver à cette connoissance. Quand il n'y auroit qu'un Géomètre dans l'Univers, quand il n'y en auroit point du tout, les prérogatives de la Géomètrie ne seroient-elles pas les mêmes, ne demeureroit-elle pas en possession du même degré de certitude. De même, quand le relâchement du Christianisme seroit déjà arrivé au terme où il doit être dans les derniers tems, quand il ne resteroit plus de foi sur la Terre, les vérités de l'Evangile n'en souffriroient aucune altération.

XVII.

XVII.

„ Toutes les billevezées de la Mé-
„ taphyſique ne valent pas un argu-
„ ment *ad hominem*. Pour convain-
„ cre, il ne faut quelquefois que ré-
„ veiller le ſentiment, ou *phyſique*, ou
„ *moral*. C'eſt avec un bâton qu'on a
„ prouvé au Pyrrhonien qu'il avoit tort
„ de nier ſon exiſtence. *Cartouche*, le
„ piſtolet à la main, auroit pu faire à
„ Hobbes une pareille leçon ". " La
" bourſe ou la vie: Nous ſommes
" ſeuls: Je ſuis le plus fort, & il n'eſt
" pas queſtion entre nous d'équité ".

La pauvre Métaphyſique! Elle va être accommodée de toutes pièces. Le Juif qui descendoit de Jerico n'étoit pas plus mal entre les mains des brigands. Auſſi pourquoi vient-elle porter ſon importune clarté dans des ſujets où l'on aime l'obſcurité, où l'on s'accommode de preuves foibles & équivoques!

ques! Pourquoi avoir la marotte de poſer des principes, de tirer des conſéquences, & ſur-tout de pouſſer l'analyſe des Principes auſſi loin qu'elle peut aller, de remonter aux notions les plus générales & les plus communes? Ne ſont-ce pas là de grandes *billevezées*? Laiſſez-nous la preuve de ſentiment; nous ne vous demandons que celle-là. Elle eſt ſi commode; aujourd'hui on peut ſentir une choſe, demain une autre, & ſe retrancher toujours dans le ſentiment actuel. Au lieu que quand on a une fois vu que deux & deux font quatre, qu'une choſe ne ſauroit être & n'être pas en même tems, que la contingence de l'Univers mène à l'exiſtence de Dieu, quand on vous a arraché votre aveu là-deſſus, il n'y a plus moyen de s'en dédire, cela ſera vrai éternellement, & indépendamment de tout genre de ſentiment. Les incommodes gens que ces Métaphyſiciens. Ils veulent qu'on leur rende compte, qu'on leur diſe d'où tout vient, & comment. Ils n'admettent que ce dont on leur peut donner des idées,

idées, ils réjettent toutes les causes qui n'expliquent rien, ils font main basse sur toutes les assertions gratuites. Un bon rustre, armé d'un fort baton, Cartouche le pistolet à la main, opèrent des démonstrations bien plus abrégées; ils accablent sous le poids de leurs argumens. Est-il permis de raisonner ainsi à la face de tout le genre-humain, & à la honte de l'humanité? Pouvons-nous donc savoir une chose, si nous ne la comprenons? Pouvons-nous la comprendre, si nous ne l'expliquons & la prouvons? Pouvons-nous l'expliquer & la prouver, si nous ne la résolvons dans des idées plus simples & plus générales? Pouvons-nous enfin trouver ces idées ailleurs que dans une saine Métaphysique? Je dis *une saine Métaphysique*; car on sent bien que je ne prens pas la défense du jargon des anciens Scolastiques. Je maintiens les droits de cette Métaphysique éclairée, qui ne fait pas un seul pas, à moins que l'évidence ne l'éclaire, & qui n'affirme d'aucun sujet que ce qu'elle découvre inconteſtablement dans sa

notion. Or une telle Métaphyſique n'eſt point une chimère, un Etre de raiſon; ſi *Descartes* & *Mallebranche* ne l'ont pas pouſſée jusqu'où elle pouvoit aller, il y a eu depuis eux de grands Hommes qui ont fait bien du chemin, & qui en font tous les jours.

XVIII.

„ Ce n'eſt pas de la main du Mé-
„ taphyſicien que ſont partis les grands
„ coups que l'Athéïsme a réçus. Les
„ Méditations ſublimes de *Mallebran-*
„ *che* & de *Descartes* étoient moins
„ propres à ébranler le Matérialisme,
„ qu'une obſervation de *Malpighi*. Si
„ cette dangereuſe hypothèſe chancel-
„ le de nos jours, c'eſt à la Phyſique
„ Expérimentale que l'honneur en eſt
„ dû. Ce n'eſt que dans les Ouvra-
„ ges de *Newton*, de *Muſſchenbroek*,
„ d'*Hartſoeker*, & de *Nieuwentyt*, qu'on
„ a trouvé des preuves ſatisfaiſantes de
„ l'exiſtence d'un Etre ſouverainement
„ intelligent. Graces aux travaux de
„ ces grands-Hommes, le Monde n'eſt

„ plus

» plus un DIEU: C'eſt une machine,
» qui a ſes roues, ſes cordes, ſes pou-
» lies, ſes reſſorts & ſes poids ".

CE n'eſt pas la faute de la Métaphyſique, ſi l'Auteur ne la connoit que jusqu'à *Descartes* & *Mallebranche*. Si ces grands Hommes, ſuivant le ſort de tous ceux qui défrichent, ou qui traittent des ſujets encore peu maniés, n'ont pas frappé des coups déciſifs, il ne faut pas s'en prendre à la ſcience, mais aux Docteurs. J'oſe avancer que la Théologie Naturelle du célèbre Baron *de Wolff*, luë avec attention, ſuffit pour rendre à la Métaphyſique tout ſon luſtre & tout ſon prix, & pour faire non ſeulement *chanceler* l'Athéïſme, (car l'Auteur inſinuë que c'eſt le *non plus ultra* des réfutations de cette hypothèſe) mais pour le réduire en poudre. Je rens une parfaite Juſtice aux travaux des *Malpighi*, des *Newton*, des *Muſchenbroek*, des *Hartſoeker* & des *Nieuwentyt*, auxquels on peut

joindre *Reaumur*, *Derham*, *Ray*, & bien d'autres noms illuſtres ; j'admire la ſagacité avec laquelle ils ont étudié la Nature, pour la ramener à ſon Divin Auteur. Mais qu'il me ſoit pourtant permis de le remarquer, leurs recherches ne ſont que des matériaux, ce ne ſont pas des édifices. L'un méſure les Cieux, & calcule avec une préciſion étonnante les mouvemens des Corps céleſtes, l'autre paſſe en revuë les Plantes, un troiſième les Animaux, un quatrième les Inſectes, en un mot ils partagent la Nature en divers départemens, qu'ils ſoumettent à des Obſervations ſupérieures à toutes celles qu'on avoit faites avant eux. Mais que réſulte-t-il de toutes ces Obſervations? Qu'il y a un Dieu. Cette Conſéquence, toute vraye qu'elle eſt, eſt précipitée, elle chancèle elle-même contre l'Athéïsme, ſi la Métaphyſique ne fournit des principes généraux, qui, pour parler le langage de l'Ecole, fourniſſent des *Majeures* aux Syllogismes, dont les *Mineures* ſont ; Il y a de la beauté, il y a de la variété, il y a

de

de l'ordre, il y a des fins dans la Nature; d'où l'on prétend conclurre; Donc il y a un Dieu. Ces Majeures sont l'idée de la contingence de cet ordre, & de ces fins, déduite des notions primitives du possible & de l'impossible. Car quand vous multiplieriez à l'infini les Théologies purement Physiques, l'Athée ne sera point forcé dans son rétranchement, il dira toujours: Je vois & j'admire ces merveilles comme vous, mais je n'y vois que les Loix immuables de la Nature, & l'enchaînure nécessaire des révolutions d'un Univers, qui renferme en soi-même le principe de son existence & de ses déterminations. Répondez à cela sans Métaphysique, si vous le pouvez.

XIX.

„ Les subtilités de l'*Ontologie* ont „ fait tout-au-plus des *Sceptiques:* C'est „ à la connoissance de la Nature qu'il „ étoit réservé de faire de vrais *Déïs-* „ *tes.* La seule découverte des ger- „ mes a dissipé une des plus puissantes

 „ Ob-

„ Objections de l'Athéisme. Que le
„ mouvement soit essentiel ou acci-
„ dentel à la Matière, je suis main-
„ tenant convaincu que ses effets se
„ terminent à des développemens.
„ Toutes les observations concourent
„ à me démontrer que la putréfaction
„ seule ne produit rien d'organisé. Je
„ puis admettre que le méchanisme de
„ l'Insecte le plus vil, n'est pas moins
„ merveilleux que celui de l'Homme;
„ & je ne crains pas qu'on en infère
„ qu'une agitation de molécules étant
„ capable de donner l'un, il est vrai-
„ semblable qu'elle a donné l'autre. Si
„ un Athée avoit avancé, il y a deux
„ cens ans, qu'on verroit peut être un
„ jour des Hommes sortir tout formés
„ des entrailles de la Terre, comme
„ on voit éclorre une foule d'Insectes,
„ d'une masse de chair échaufée; je
„ voudrois bien savoir ce qu'un Mé-
„ taphysicien auroit eu à lui répon-
„ dre ".

Il y a peu de chose à ajouter aux réflexions précédentes. Assurément qui n'a poussé l'étude de l'Ontologie que jusqu'aux subtilités, n'en a rétiré aucun fruit? C'est ainsi, pour le dire en passant, que le fameux Bayle possedoit la Philosophie en général. Il en avoit tiré la Quintessence de l'ergoterie. Personne ne multiplioit avec plus d'abondance les Sophismes sur quelque sujet que ce fut; ils naissoient continuellement au bout de sa plume. Mais des principes, vous en chercheriez vainement chez lui; s'il en a un, c'est celui de n'en point avoir. Voilà comment les subtilités mènent effectivement au Scepticisme. Mais je ne crois pas que les idées distinctes que propose la Science des Etres, les notions qu'elles fournit des proprietés constantes & des proprietés muables qu'on observe en eux, des causes, des effets, des rélations, puissent jamais être une source de Scepticisme. Une

preuve que l'Auteur ne s'eſt effectivement guères élevé au-deſſus de la région des ſubtilités, c'eſt que ſon exemple du mouvement eſſentiel ou accidentel à la matière, eſt fort mal choiſi. Ce n'eſt point par l'accidentalité du mouvement qu'on prouvera l'exiſtence de Dieu, puisque cette accidentalité n'eſt qu'une chimère, par laquelle on conçoit le mouvement comme un Etre réel, diſtinct de la Matière, que Dieu y place, y entretient, & qu'il en peut ſéparer; au lieu que le mouvement eſt un ſimple Phénomène qui réſulte de l'action des forces ſimples, tellement eſſentielles aux Elémens de la Matière, qu'elles conſtituent cette eſſence même, dans laquelle on ne ſauroit concevoir autre choſe. Après cela, que le mouvement ſoit eſſentiel ou accidentel à la matière, il ne ſervira jamais à expliquer les Phénomènes de la Nature, les générations, les organiſations; il faut des principes fort antérieurs aux Loix du mouvement, pour rendre raiſon de toutes ces choſes. Comme il n'y avoit point

de

de Métaphyſique digne de ce nom, il y a deux cens ans, un Métaphyſicien, auquel on auroit propoſé le Problême des générations fortuites, n'auroit pas été en état de répondre; mais s'il avoit exiſté alors un Métaphyſicien de l'ordre de ceux d'aujourd'hui, il n'auroit pas eu beſoin du ſecours des Obſervations de la Phyſique, pour prouver que des Hommes ne ſauroient ſortir tout formés des entrailles de la Terre; il auroit dit en deux mots que rien ne ſe faiſant ſans raiſon ſuffiſante, des Corps compoſés de parties ſemblables à celles qu'on voit dans les notres, ne peuvent pas être produits dans un lieu, qui ne contient aucune raiſon de leur exiſtence, & qu'ainſi la choſe n'arrivera jamais. Les Obſervations du Phyſicien, quelques nombreuſes & détaillées qu'elles ſoient, ne ſont jamais que des inductions, desquelles il n'implique point qu'elles ſoient incomplettes, & que d'autres Obſervations les démentent; au lieu que les raiſonnemens *à priori* du Métaphyſicien ſont des démonſtrations, qui

embraſſent tous les cas & tous les tems.

XX.

„ C'ÉTOIT en vain que j'avois eſ-
„ ſayé contre un *Athée* les ſubtilités
„ de l'Ecole: Il avoit même tiré de
„ la foibleſſe de ces raiſonnemens une
„ Objection aſſez forte ". " Une mul-
" titude de vérités inutiles me ſont
" démontrées ſans replique (*diſoit-il*);
" & l'Exiſtence de DIEU, la réalité
" du Bien & du Mal moral, l'Immor-
" talité de l'Ame, ſont encore des
" problêmes pour moi. Quoi donc?
" Me ſeroit-il moins important d'être
" éclairé ſur ces ſujets, que d'être
" convaincu que les trois angles d'un
" triangle ſont égaux à deux droits "?
„ Tandis qu'en habile Déclamateur, il
„ me faiſoit avaler à longs traits tou-
„ te l'amertume de cette réflexion,
„ je r'engageai le combat par une
„ queſtion qui dut paroître ſingulière
„ à un homme enflé de ſes prémiers
„ ſuccès. . . . . Etes-vous un Etre pen-
„ ſant?

„ sant? (*lui demandai-je*). ....“ “ En
“ pourriez-vous douter? (*me répondit-*
“ *il, d'un air satisfait*) “. „ Pour-
„ quoi non? Qu'ai-je apperçû qui m'en
„ convainque? .... Des sons & des
„ mouvemens? .... Mais le Philoso-
„ phe en voit autant dans l'Animal
„ qu'il dépouille de la faculté de pen-
„ ser. Pourquoi vous accorderois-je
„ ce que *Descartes* refuse à la Four-
„ mi? Vous produisez à l'extérieur des
„ actes assez propres à m'en imposer:
„ Je serois tenté d'assurer que vous
„ pensez en effet; mais la Raison sus-
„ pend mon jugement “. “ Entre les
“ actes extérieurs & la pensée, il n'y
“ a point de liaison essentielle (*me dit-*
“ *elle*). Il est possible que ton Anta-
“ goniste ne pense non plus que sa
“ montre. Falloit-il prendre pour un
“ Etre pensant, le premier Animal à
“ qui l'on apprit à parler? Qui t'a ré-
“ vélé que tous les Hommes ne sont
“ pas autant de Perroquets instruits à
“ ton insçû? ..... Cette compa-
“ raison est tout au plus ingénieuse
“ (*me répliqua-t-il*). Ce n'est pas sur

“ le

" le mouvement & les ſons; c'eſt ſur
" le fil des idées, la conſéquence qui
" régne entre les propoſitions, & la
" liaiſon des raiſonnemens, qu'il faut
" juger qu'un Etre penſe. S'il ſe trou-
" voit un Perroquet qui répondît à
" tout, je prononcerois ſans balancer
" que c'eſt un Etre penſant . . . .
" Mais qu'a de commun cette ques-
" tion avec l'Exiſtence de DIEU?
" Quand vous m'aurez démontré que
" l'homme en qui j'apperçois le plus
" d'eſprit n'eſt peut-être qu'un Auto-
" mate, en ſerai-je mieux diſpoſé à
" reconnoître une Intelligence dans la
" Nature? . . . . . C'eſt mon affaire
" (repris-je "): „ Convenez cepen-
„ dant qu'il y auroit de la folie à re-
„ fuſer à vos ſemblables la faculté de
„ *penſer* ". " Sans doute; mais que
" s'enſuit-il de-là "? „ Il s'enſuit, que,
„ ſi l'Univers, que dis-je l'Univers,
„ que ſi l'aile d'un Papillon m'offre des
„ traces mille fois plus diſtinctes d'une
„ Intelligence, que vous n'avez d'in-
„ dices que votre ſemblable eſt doué
„ de la faculté de *penſer*, il ſeroit mil-
„ le

„ le fois plus fou de nier qu'il exiſte
„ un DIEU, que de nier que votre
„ ſemblable *penſe*. Or que cela ſoit
„ ainſi, c'eſt à vos lumières, c'eſt à
„ votre conſcience, que j'en appelle.
„ Avez-vous jamais remarqué dans les
„ raiſonnemens, les actions & la con-
„ duite, de quelqu'homme que ce ſoit,
„ plus d'intelligence, d'ordre, de ſa-
„ gacité, de conſéquence, que dans
„ le méchanisme d'un Inſecte? La Di-
„ vinité n'eſt-elle pas auſſi clairement
„ empreinte dans l'oeil d'un Ciron,
„ que la faculté de *penſer* dans les Ou-
„ vrages du grand *Newton*? Quoi!
„ Le Monde formé prouve moins u-
„ ne Intelligence, que le Monde ex-
„ pliqué! Quelle aſſertion . . . . . "!
" Mais (*répliquez-vous*) j'admets la fa-
" culté de *penſer* dans un autre, d'au-
" tant plus volontiers que je *penſe* moi-
" même ". . . . . „ Voilà, j'en
„ tombe d'accord, une préſomption
„ que je n'ai point: Mais n'en ſuis-je
„ pas dédommagé par la ſupériorité de
„ mes preuves ſur les vôtres? L'*intel-*
„ *ligence* d'un Premier Etre ne m'eſt-

„ el-

„ elle pas mieux démontrée dans la
„ Nature par ſes ouvrages, que la fa-
„ culté de *penſer* dans un Philoſophe
„ par ſes Ecrits? Songez donc que je
„ ne vous objectois qu'une aile de Pa-
„ pillon, qu'un oeil de Ciron, quand
„ je pouvois vous écraſer du poids de
„ l'Univers. Ou je me trompe lour-
„ dement, ou cette preuve vaut bien
„ la meilleure qu'on ait encore dictée
„ dans les Ecoles. C'eſt ſur ce rai-
„ ſonnement, & quelques autres de la
„ même ſimplicité, que j'admets l'exi-
„ ſtence d'un DIEU; & non ſur ces
„ tiſſus d'idées ſèches & métaphyſi-
„ ques, moins propres à dévoiler la
„ Vérité, qu'à lui donner l'air du Men-
„ ſonge ".

NOTRE Auteur ne doit aſſurément pas s'étonner d'avoir échoué contre ſon Athée, puiſqu'il avoue lui-même qu'il ne lui a débité que des ſubtilités. Et ce grand Argument qu'il lui réſervoit pour la bonne bouche, & qu'il étale avec

vec complaisance dans cet Article, n'est pas de meilleure trempe, que les autres, tant qu'on n'en pousse pas le dévelopement plus loin qu'il le fait. Son aîle de Papillon, son oeil de Ciron, & l'Univers entier, ne sont que des toiles d'Araignées pour un Athée qui fait un peu son Systême. Tout est comme vous le dites, répond-il sans s'émouvoir, mais tout est ainsi, parce qu'il est, & qu'il ne sauroit être autrement. C'est de là qu'il faut déloger l'Athée, & la Physique seule n'en viendra jamais à bout? *Vanini* a beau lever un brin de paille de terre, & bâtir là-dessus l'Existence de Dieu; si on lui avoit rendu la liberté, il auroit peut-être été plus habile à détruire sa démonstration qu'il ne l'avoit été à la construire. Tous ces raisonnemens sont ce qu'on appelle bons *par la prédica.* Mais notre Auteur & ses semblables s'en accommodent mieux que des idées sèches & Métaphysiques, parce qu'avec celles-ci il n'y a point de faux fuyant, ni d'échapatoire, au lieu que ces déscriptions accumulées des merveil-

veilles de la Nature laissent toujours une porte de derrière à l'Incrédulité. Je voudrois bien savoir, par exemple, en quoi elles pourroient entamer le Système de Spinosa. Si vous n'employez pas des Armes Métaphysiques pour battre en ruïne ses principes, & ses définitions, il vous laissera fort tranquillement multiplier les preuves Physiques de la beauté du Spectacle de la Nature; & vous dira froidement que c'est son avis comme le votre, & que cela découle nécessairement des deux grands attributs de sa substance universelle. J'aurai tout à l'heure occasion, en examinant l'Article suivant, de mettre ces idées dans un plus grand jour; je veux seulement, avant que de terminer l'examen de celui-ci, satisfaire à l'espèce de difficulté qu'on met dans la bouche de l'Athée, en le faisant parler ainsi. „ Une multitude „ de vérités inutiles me sont démon„ trées sans réplique; & l'Existence „ de Dieu, la réalité du Bien & du „ Mal Moral, l'Immortalité de l'Ame, „ sont encore des problêmes pour „ moi ".

„ moi ". Je ne ſuis pas d'auſſi bonne compoſition que l'Auteur, qui avale à longs traits l'amertume de cette réflexion, & qui par un ſilence prudent & un promt écart ſur une autre matière, vous fait ſentir qu'elle eſt ſans réplique. Je crois au contraire cette objection ſi peu embaraſſante que je vais en pèſer tous les termes & les réduire à leur juſte valeur. *Il y a*, dites-vous, *une multitude de vérités démontrées ſans réplique.* Cet aveu d'abord me fait plaiſir, & j'en prens acte, parce que peut-être une autre fois, ou même tout-à-l'heure, il vous prendra envie de donner dans un entier Pyrrhonisme, & je vous porterai votre propre poignard à la gorge. Vous l'avez affilé vous-même plus que je n'aurois fait; car je n'aurois pas accordé ſi liberalement qu'il y ait une *multitude* de vérités démontrées ſans réplique. Il y en a, mais je ne ſais ſi leur nombre fait multitude. Quoiqu'il en ſoit, je ne vous en dédis pas; voyons où cela nous mènera. Ces vérités, dites-vous, ſont *inutiles*. Qu'entendez-vous par là?

Une vérité inutile eſt une vérité de pure curioſité, de laquelle on ne peut tirer aucune conſéquence, qui étant une fois connuë, demeure, pour ainſi dire, oiſive & ſans influence ſur le reſte de nos connoiſſance. Peut-on dire cela de bonne foi des premières notions de l'Ontologie, de l'Arithmétique, & de la Géomètrie? N'eſt-ce pas au contraire parce qu'elles ſont vrayes & démontrées que toutes les Propoſitions, dont ſont compoſées toutes les Sciences, tous les Arts, ſe trouvent vrayes? Ne ſont-ce pas des fondemens, ſur leſquels repoſent ces divers édifices? A moins donc que de nier l'utilité de toutes nos connoiſſances en général, on ne ſauroit traiter d'inutiles les premières vérités démontrées ſans réplique. Si vous n'étiez pas aſſuré que deux & deux font quatre, que le Tout eſt plus grand que ſa Partie, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, je ſerois fort curieux de ſavoir comment vous prouveriez la juſteſſe des calculs & des opérations que vous êtes appellé tous les jours à faire. Eh!

bien

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0098
DFG

bien soit, répondrez-vous; mais les grandes vérités que j'ai indiquées, l'Existence de Dieu, l'Immortalité de l'Ame, la Distinction du Juste & de l'Injuste, sont-ce des vérités moins utiles? Pourquoi donc ne sont-elles pas démontrées de la même manière? Répondez; c'est là le défilé, où il ne faut pas biaiser. Ce n'est pas non plus mon intention; écoutez & jugez. Le degré d'importance des vérités ne décide point de la manière dont nous les connoissons; cela dépend uniquement du rapport qu'elles ont avec notre manière de connoître, de la simplicité ou de la composition des opérations par lesquelles nous y arrivons. Une vérité n'en est pas moins une vérité, & sa démonstration n'en est pas moins réelle, quelque long que soit le chemin par lequel nous y arrivons: toute la différence qu'il y a entr'elle & une vérité intuitive, un axiome qui entraîne sur le champ, ne consiste, comme je l'ai déjà dit, que dans sa rélation avec notre manière de connoître. Les dernières Conséquences & les plus é-

loignées de leurs Principes, ſi elles ſont légitimement déduites, ne ſont pas moins vrayes que ces Principes mêmes. Cela étant, nous ne ſaurions arriver à une de ces Vérités qui découlent d'autres Vérités antérieures, qu'en paſſant par toutes les avenuës qui y conduiſent; & il impliqueroit contradiction que cela fut autrement, rien ne ſe faiſant par ſaut dans l'ordre de nos Connoiſſances, non plus que dans celui de la Nature. Prétendre donc que l'Exiſtence de Dieu s'offre à nous avec une évidence auſſi rapide, que les premières vérités de la doctrine des Nombres & de celle des Grandeurs, c'eſt exiger l'impoſſible & le contradictoire, puis que c'eſt une Vérité dont l'Esprit humain ne peut aquerir la certitude que par une ſuite de raiſonnemens. Dieu n'étant pas viſible, ſenſible, n'agiſſant pas immédiatement ſur nos Ames pour ſe faire connoître à elles, il faut que nous le cherchions dans ſes oeuvres, il faut que nous poſions des principes ſur la contingence & les perfections partiales de l'Univers, qui nous

nous mènent à l'exiſtence néceſſaire & à la ſouveraine perfection de ſon Auteur. Cette plainte de l'Athée eſt donc denuée de tout fondement, & ne vient que du défaut d'idées diſtinctes ſur l'ordre & les progrès de notre Ame dans la connoiſſance de la Vérité. Il eſt vrai que nous n'avons pas auſſi-tôt la certitude de l'Exiſtence de Dieu que celle de quelques vérités plus ſimples; mais cette certitude n'en eſt pas moins réelle, & l'Athée s'exprime très mal en appellant cette grande Vérité un Problême par cette raiſon-là. Autant vaudroit dire qu'une Démonſtration du dernier Livre d'Euclide manque de certitude, qu'elle eſt problêmatique, parce qu'il a falu lire & comprendre toutes les précédentes pour avoir l'intelligence de celle-ci. Je ſais bien que nombre de Philoſophes ſe ſont fait de bonne foi cette illuſion; c'eſt que l'Exiſtence de Dieu étant le plus important des dogmes, il falloit qu'il fut auſſi le premier connu; & de là eſt venuë la chimère des Idées innées. Mais cette liaiſon entre l'importance du dogme,

& la manière de le connoître, est peu Philosophique, comme je me flatte de l'avoir prouvé. Il suffit que l'on puisse démontrer l'Existence de Dieu, (& on le peut), pour oter tout sujet de plainte à l'Athée ; s'il en coute quelque peine pour former cette démonstration, le sujet le mérite bien.

XXI.

„ J'OUVRE les cahiers d'un Profes-
„ seur célèbre, & je lis ": " *Athées*,
" je vous accorde que le mouvement
" est essentiel à la Matière. Qu'en
" concluez-vous ? . . . . . Que le
" Monde résulte du jêt fortuit des A-
" tômes ? J'aimerois autant que vous
" me disiez que l'*Iliade* d'*Homère*, ou
" la *Henriade* de *Voltaire*, est un résul-
" tât de jêts fortuits de caractères ".
„ Je me garderai bien de faire ce rai-
„ sonnement à un *Athée*. Cette com-
„ paraison lui donneroit beau jeu. Se-
„ lon les loix de l'Analyse des Sorts
„ (*me diroit-il*), je ne dois point être
„ surpris qu'une chose arrive, lors-
„ qu'el-

„ qu'elle eſt poſſible, & que la diffi-
„ culté de l'évènement eſt compenſée
„ par la quantité des jêts. Il y a tel
„ nombre de coups dans lesquels je
„ gagerois avec avantage d'amener
„ cent mille ſix à la fois, avec cent
„ mille dez. Quelle que fût la ſom-
„ me finie des caractères avec laquel-
„ le on me propoſeroit d'engendrer
„ fortuitement l'*Iliade*, il y a telle ſom-
„ me finie de jêts qui me rendroit la
„ propoſition avantageuſe: Mon avan-
„ tage ſeroit même infini, ſi la quan-
„ tité de jêts accordée étoit infinie.
„ Vous voulez bien convenir avec moi
„ (*continueroit-il*), que la Matière exi-
„ ſte de toute éternité, & que le mou-
„ vement lui eſt eſſentiel. Pour ré-
„ pondre à cette faveur, je vais ſup-
„ poſer avec vous, que le Monde n'a
„ point de bornes, que la multitude
„ des Atômes étoit infinie, & que cet
„ ordre qui vous étonne, ne ſe dé-
„ ment nulle-part. Or de ces aveux
„ réciproques, il ne s'enſuit autre cho-
„ ſe, ſinon que la poſſibilité d'engen-
„ drer fortuitement l'Univers eſt très-

 „ pe-

„ petite, mais que la quantité des jêts
„ eſt infinie, c'eſt-à-dire, que la dif-
„ ficulté de l'évènement eſt plus que
„ ſuffiſamment compenſée par la mul-
„ titude des jêts. Donc, ſi quelque
„ choſe doit répugner à la Raiſon, c'eſt
„ la ſuppoſition que la Matière s'étant
„ mue de toute éternité, & qu'y a-
„ yant peut-être dans la ſomme infi-
„ nie des combinaiſons poſſibles, un
„ nombre infini d'arrangemens admi-
„ rables, il ne ſe ſoit rencontré aucun
„ de ces arrangemens admirables dans
„ la multitude infinie de ceux qu'elle
„ a pris ſucceſſivement. Donc l'esprit
„ doit être plus étonné de la durée
„ hypothétique du cahos, que de la
„ formation réelle de l'Univers ".

SANS nous mettre en peine ſi cet argument eſt dicté par un Profeſſeur, ou refuté par un Esprit fort, voyons quel eſt le degré de force qu'il faut lui attribuer, pour ne rien avancer qu'on ne ſoit en état de ſoutenir. Le Mon-

Monde peut-il réſulter du concours fortuit d'Atomes, qui après avoir été éternellement mûs, ont enfin rencontré la combinaiſon propre à produire cet Univers & tout ce qu'il renferme ? Paſſer tout d'un coup à la poſſibilité de ce Jet, qui dans l'infinité des Jets poſſibles, doit avoir été amené, c'eſt omettre bien des idées intermédiaires, comme ſi elles étoient ſuppoſées & accordées, quoiqu'il s'en faille de beaucoup. Avant que d'avoir amené de l'Hypotheſe des Atomes au point qu'il ne tienne plus qu'à la poſſibilité de ce Jet Créateur, pour m'exprimer ainſi, il faut avoir prouvé l'Exiſtence éternelle des Atomes, particules d'une matière aveugle, auxquelles les attributs infinis, inſéparables de l'éternité, ne ſauroient aſſurément convenir ; il faut avoir expliqué l'origine du mouvement de ces Atomes, & en particulier de cette déclinaiſon, qui dans le vuide n'a aucune raiſon ſuffiſante. Il n'y a rien de tout cela, qui ſoit ſusceptible de la moindre preuve ; & par conſéquent ce prétendu Jet eſt une chimè-

re, de laquelle, on n'eſt pas en droit de rien affirmer.

Mais, pour mieux approfondir ce bel Argument, je veux que les Atomes exiſtent, qu'ils ayent un mouvement tel que le requiert la formation de l'Univers, & que dans l'éternité ils arrivent à ce moment déciſif, où la décoration brillante d'un Monde ſortant du Chaos ſe manifeſte. Je maintiens que ce coup ne pourroit être qu'un éclair dans la nuit de ce Chaos, après lequel le Monde déſuni rentreroit dans ſa première confuſion. Car enfin quand j'admettrois ce coup poſſible, qui mit chacune des parties du Monde à la place où elle ſe trouve, en réſulteroit-il la conſervation d'un pareil Tout, l'harmonie, qui s'y entretient depuis pluſieurs Siècles. Au premier mouvement fortuit qui auroit mis le Soleil à ſa place, n'en auroit-il pas depuis ce tems-là ſuccédé une infinité d'autres, qui l'auroient dérangé, briſé, & en auroient jetté les éclats de toutes parts? Si après ce Jet déciſif, tout étoit demeuré en répos, (ce qui ſeroit encore

re destitué de raison) je concevrois l'Univers maintenu dans son état. Mais tout ayant continué à se mouvoir, & cela d'un mouvement fortuit, d'où vient que les choses ont conservé entr'elles des rélations invariables? Vous amènez à la fin cent mille six avec cent mille dés: soit. Ces dés s'arrêtent, cela fera toujours le même Jet. Mais si ces dés continuent à pirouëtter, n'aurez-vous pas à chaque instant de nouveaux Jets? Vous répondrez peut-être que la Nature change aussi continuellement de face; mais ces changemens ne sont-ils pas de simples successions d'un même état, ne sont-elles pas constamment liées avec l'état primitif, dont elles procedent? Les différentes révolutions du Soleil ne sont pas différents Jets; c'est un seul & même Jet continué sans interruption & sans variation. Que sera-ce, si nous jettons les jeux sur le fil des générations dans toutes les espèces des Corps organisés? Ce Jet unique a-t-il pu les déterminer? A-t-il pu en arrageant les parties du premier Chêne,

ne, y mettre les semences, & les semences des semences pour toute la suite des siècles; de manière que dans un flux & réflux perpétuel de mouvemens qui demeurent fortuits, rien ne vienne jamais altérer, confondre ces espèces, ou en produire de nouvelles? Enfin nos Ames avec leurs idées, & leurs raisonnemens, avec toute l'étenduë de leurs connoissances, nos Ames, dis-je, (immatérielles, ou matérielles, il ne m'importe), où trouvent-elles leur place dans cette Hypothèse? Ce premier & unique Jet a produit un effet qui détermine encore aujourd'hui l'ordre & la régularité de mes idées. Ce mouvement des Esprits Animaux, qui sera, si vous voulez, le principe de mes idées, s'est trouvé non-seulement d'une manière fortuite dans le premier Homme, mais il a passé de la même manière de Génération en Génération, & je le transmettrai à ma postérité. O inconcevable aveuglement de l'Incrédulité, qui se plaît à enfanter & à nourrir de pareils monstres! C'est donc ainsi que les Athées ont beau jeu, quand

quand on ne veut pas leur accorder; *Que le Monde réſulte du Jet fortuit des Atomes.*

XXII.

„ Je diſtingue les *Athées* en trois „ claſſes. Il y en a quelques-uns, qui „ vous diſent nettement qu'il n'y a „ point de Dieu, & qui le penſent; „ *ce ſont les vrais Athées:* un aſſez „ grand nombre, qui ne ſavent qu'en „ penſer, & qui décideroient volon- „ tiers la queſtion à croix ou pile, *ce* „ *ſont les Athées Sceptiques*; beaucoup „ plus, qui voudroient qu'il n'y en eut „ point, qui font ſemblant d'en être „ perſuadés, qui vivent comme s'ils „ l'étoient; *ce ſont les fanfarons du par-* „ *ti.* Je déteſte les fanfarons, ils ſont „ faux: Je plains les vrais Athées, „ toute conſolation me ſemble morte „ pour eux; & je prie Dieu pour „ les Sceptiques, ils manquent de lu- „ mières ".

Je

Je plains en général tous ceux qui ont le malheur de s'égarer sur le plus important de tous les sujets; je sai qu'il y en a dont les égaremens sont beaucoup plus odieux que ceux des autres; mais en détestant ces égaremens, je ne détesterai jamais ceux qui y tombent; & je prierai Dieu également pour tous, car tous ont besoin de son secours.

XXIII.

„ Le *Déiste* assure l'Existence d'un „ Dieu, l'immortalité de l'Ame, & „ ses suites: Le *Sceptique* n'est point „ décidé sur ces articles: L'*Athée* les „ nie. Le *Sceptique* a donc, pour être „ vertueux, un motif de plus que „ l'*Athée*, & quelque raison de moins „ que le *Déiste*. Sans la crainte du „ Législateur, la pente du tempéra- „ ment, & la connoissance des avan- „ tages actuels de la Vertu, la pro-

„ bité

„ bité de l'*Athée* manqueroit de fon-
„ dement, & celle du *Sceptique* ſeroit
„ ſur un *peut-être* ".

Le Sceptique, ſi l'on entend par là, un homme dont le doute embraſſe tout ſans exception, a moins de motifs à la probité, qu'un Athée qui, en rejettant l'Exiſtence de Dieu ne laiſſe pas de reconnoître la force de l'obligation naturelle, fondée ſur notre propre Nature, & ſur notre perfection. Il y a une *Vertu Philoſophique*, qui peut être le partage d'un Athée, lorsqu'il n'eſt dans l'erreur que par rapport à l'Exiſtence de Dieu, & qu'il veut d'ailleurs raiſonner ſur la Nature & la ſource de nos devoirs. Ainſi à cet égard un Sceptique eſt au-deſſous de lui, ſon *peut-être* ne valant pas autant que les notions démontrées que l'Athée en queſtion peut puiſer dans la Morale Univerſelle. Mais celui qui reconnoit un Dieu & ſes ſouverains attributs eſt le ſeul, auquel convienne la *Piété Philo-*

Iosophique, qui consiste à déterminer ses actions par des motifs pris de l'idée de ce Dieu & de ses attributs. Notre Auteur n'a donc pas assigné les rangs avec toute la précision qu'on peut y apporter.

XXIV.

„ Le *Scepticisme* ne convient pas à „ tout le monde. Il suppose un exa- „ men profond & desintéressé: Celui „ qui doute, parce qu'il ne connoît „ pas les raisons de crédibilité, n'est „ qu'un Ignorant. Le vrai *Sceptique* a „ compté & pèsé les raisons. Mais ce „ n'est pas une petite affaire que de „ pèser des raisonnemens. Qui de „ nous en connoît exactement la va- „ leur? Qu'on apporte cent preuves „ de la même vérité; aucune ne man- „ quera de partisans. Chaque esprit „ a son télescope. C'est un colosse à „ mes yeux que cette objection, qui „ disparoît aux vôtres: Vous trouvez „ légère une raison qui m'écrase. Si „ nous sommes divisés sur la valeur „ in-

„ intrinsèque, comment nous accorde-
„ rons-nous sur le poids rélatif? Di-
„ tes-moi, combien faut-il de preu-
„ ves morales pour contrebalancer u-
„ ne conclusion métaphysique? Sont-
„ ce mes lunettes qui pèchent, ou les
„ vôtres? Si donc il est si difficile de
„ pèser des raisons, & s'il n'est point
„ de questions qui n'en aient pour &
„ contre, & presque toujours à égale
„ mesure, pourquoi tranchons-nous si
„ vîte? D'où nous vient ce ton si dé-
„ cidé? N'avons-nous pas éprouvé cent
„ fois que la suffisance dogmatique ré-
„ volte "? " On me fait haïr les cho-
" ses vraisemblables (*dit l'Auteur des*
" ESSAIS *), quand on me les plan-
" te pour infaillibles. J'aime ces mots
" qui amollissent & modèrent la témé-
" rité de nos propositions, *à l'avantu-*
" *re*, *aucunement*, *quelquefois*, *on dit*,
" *je pense*, & autres semblables; & si
" j'eusse eu à dresser des Enfans, je
" leur eusse tant mis en la bouche cet-
" te

* MONTAGNE, *Liv.* III. *C.* IX.

" te façon de répondre enqueſtante " & non réſolutive, *Queſt-ce à dire? " Je ne l'entens pas. Il pourroit être, " Eſt-il vrai?* qu'ils euſſent plutôt gar- " dé la forme d'Apprentifs à ſoixante " ans, que de répréſenter les Docteurs " à l'âge de quinze ".

Il ne ſauroit guères y avoir de plus profond galimatias, que celui qui règne dans cet Article. Le début qui concerne le Scepticisme ne mérite pas grande attention. Dans la bouche des Incrédules le Scepticisme, c'eſt l'envie de douter. On peut dire que ce n'eſt pas en eux une diſpoſition, c'eſt une maladie. Ils ont pour la certitude & l'évidence le même dégout que certaines affections du Corps font naître pour les alimens ſains; ils aiment à ſe nourrir de douter, comme on voit quelquefois dévorer la craye & le charbon à des perſonnes dont l'Oeconomie animale eſt bouleverſée. Autant qu'un vrai Sceptique qui tend avec ardeur à la

la Vérité, mais qui ne veut admettre pour vrai que ce qui l'eſt effectivement, autant, dis-je, qu'un tel homme eſt reſpectable, autant le faux Sceptique qui fuit l'évidence eſt-il digne d'un profond mépris. Mais ce n'eſt pas là ce qui mérite le plus d'attention dans l'endroit que nous examinons. C'eſt l'idée ſingulière qu'on y donne des Vérités, & des raiſons d'aſſentiment qui peuvent nous déterminer à les recevoir. On y réduit tout à de ſimples rélations avec nos préjugés; on ote toute force intrinſèque à la certitude de nos connoiſſances, pour ne leur laiſſer que celle qu'elles peuvent tirer de nos diſpoſitions perſonnelles. Notre Raiſon ſe trouve réduite à un Télescope, à de ſimples lunettes, qui varient dans les différens individus. Et c'eſt en effet une peinture bien naïve du tour d'esprit des Libertins, qui échape ſans y penſer à notre Auteur. On diroit qu'il peint d'après nature. Ils croyent, ou ne croyent pas, par humeur, par boutade; le même brouillard, qui les rendra capricieux dans

leur domeſtique, les indiſpoſe contre certaines doctrines; la même ſérenité dans l'air qui leur donne envie de faire un tour de promenade, leur fait trouver de la ſolidité dans les preuves de l'Immortalité de l'Ame. Véritables Automates dans leur Syſtême comme dans leur vie, ils ſe vantent eux-mêmes de croire & de vivre au jour la journée. Mais l'eſpèce humaine ſeroit-elle aſſez avilie, pour qu'il n'y reſtât que des Ames de cet ordre? Tout le monde porte-t-il des lunettes, ou y a-t-il quelques perſonnes, qui ſe ſervent encore de leurs yeux? N'y a-t-il aucune verité que tous ceux qui penſent, enviſagent ſous le même point de vuë, & à l'égard de laquelle ils ayent le même degré de certitude? Vous n'oſeriez nier à l'Arithméticien, au Géomètre, leurs calculs & leurs démonſtrations, en leur diſant que vous avez d'autres lunettes qu'eux. Ils vous enverroient aux petites maiſons, & ils ſeroient en droit de le faire. Auſſi n'a-t-on garde de ſe frotter à ces rudes joûteurs: c'eſt toujours au Métaphyſicien qu'on porte

la

la botte, comptant d'en avoir meilleur marché. „ Dites mois; combien faut-„ il de preuves Morales pour contre-„ balancer une Conclusion Métaphysi-„ que "? *Spectatum admissi risum teneatis amici.* J'aimerois autant dire; Combien faut-il de livres de plomb pour empêcher qu'une Pièce de Drap n'ait cent aunes? Ne fera-t-on jamais sentir à des gens qui se piquent de penser philosophiquement deux choses incontestables; l'une, c'est que les Vérités ne sauroient être en opposition entr'elles, l'autre que chaque sujet à son genre de preuves, le seul dont il soit susceptible? Une Conclusion Métaphysique, si c'en est une effectivement, si elle est légitimement déduite de principes vrais, ne peut être contrebalancée par d'autres Conclusions, ni Métaphysiques, ni Géomètriques, ni Morales. Une chose établie sur les preuves qui lui conviennent, un fait, par exemple, sur des preuves de fait, ne peut être discuté & combattu par aucun autre genre de preuves, à moins qu'il ne renfermât des caractères de

contradiction & d'impossibilité, qui en détruisissent la créance. Et encore dans ce cas seroit-il sûr qu'on n'auroit pas apporté assez d'attention à l'examen des preuves de fait, qu'on s'en seroit laissé imposer, n'y ayant point de fait contradictoire en soi, qui puisse avoir les vrais caractères de l'évidence morale. Mais le Sophisme favori des Incrédules est celui que les Logiciens appellent μεταβάσις εἰς ἄλλο γένος.

XXV.

„ Qu'est-ce que Dieu? question
„ qu'on fait aux Enfans, & à laquelle
„ les Philosophes ont bien de la peine
„ à répondre.

„ On sait à quel âge un Enfant doit
„ apprendre à lire, à chanter, à dan-
„ ser, le Latin, la Géomètrie. Ce
„ n'est qu'en matière de Religion qu'on
„ ne consulte point sa portée: A pei-
„ ne entend-il qu'on lui demande,
„ Qu'est-ce que Dieu? C'est dans le
„ même instant, c'est de la même bou-
„ che, qu'il apprend qu'il y a des Es-

„ prits

„ prits follets, des Revenans, des „ Loups-garoux, & un DIEU. On „ lui inculque une des plus importan- „ tes Vérités, d'une manière capable „ de la décrier un jour au tribunal de „ sa Raison. En effet qu'y aura-t-il „ de surprenant, si, trouvant à l'âge „ de vingt ans l'existence de DIEU „ confondue dans sa tête avec une „ foule de préjugés ridicules, il vient „ à la méconnoître & à la traiter ainsi „ que nos Juges traitent un Honnête „ homme, qui se trouve engagé par „ accident dans une troupe de Co- „ quins "?

QU'EST-CE QUE DIEU? Question qui mérite d'être traitée avec un profond respect, & sur laquelle il sied fort mal de répandre d'abord un air profane de doute, en disant que les Philosophes ont bien de la peine à y répondre. Quels sont ces Philosophes? Sont-ce ceux du Paganisme? Car il y a ici une allusion manifeste à la con-

duite de Simonide, qui renvoyant d'un jour à l'autre la réponse qu'on lui avoit demandée sur ce sujet, voulut en faire comprendre par ce moyen la difficulté. Mais cela est-il surprenant au sein des ténèbres qui règnoient alors, au milieu de cette étrange Théogonie & Théologie, qui faisoient l'essence de la Philosophie elle-même. D'ailleurs je crois que ce Philosophe vouloit plutôt eviter le danger, que reconnoître la difficulté. Il avoit beau dire, que plus il y pensoit, moins il y comprenoit; il y a plutôt apparence que plus il y pensoit, plus il se rappelloit le sort de ceux qui avoient encouru la punition d'Athéïsme, en combattant les Superstitions établies, & moins il jugeoit à propos de s'ouvrir. Quoiqu'il en soit, il ne sauroit être question ici que des Philosophes modernes, & je doute fort que notre Auteur ait recueilli les voix. Il y aura sans contredit peu de Philosophes, qui témoignent autant d'embarras qu'on le suppose ici, à répondre à la Question, Quest-ce que Dieu? Mais je soupçonne assez aisément, com-

comment l'Auteur se tirera d'affaire. Il ne comptera les suffrages que de ceux qui raisonnent comme lui; nul n'aura de Philosophie, que lui & ses amis. Voyons à présent de quoi il s'agit proprement ici? C'est de la manière dont on propose l'idée de Dieu aux Enfans. On le fait trop tôt & on le fait mal. Je n'ai rien à dire sur le second chef. C'est à ceux qui ont tort à cet égard, à s'en corriger. Des gens qui croyent aux Revenans & aux Loups garoux, ne sont pas assurement fort propres à présenter l'Idée de Dieu d'une manière sensée. Mais c'est la louable coutume de notre Auteur, par rapport aux choses qui lui déplaisent, d'envelopper tous ceux qui les font dans la condamnation de ceux qui les font mal. Il y a des Métaphysiciens à pures subtilités. Donc la Métaphysique ne vaut rien. Il y a des gens, qui mêlent de fausses notions à l'Idée de Dieu qu'ils inculquent aux Enfans. Donc on ne doit pas entretenir les Enfans de Dieu. Pour tirer cette Conclusion, il faudroit avoir établi qu'il y ait quelque danger

à parler avec une ſimplicité raiſonnable de Dieu aux Enfans, dès que les premières lueurs de leur raiſon le permettent: & je ne crois pas que l'Auteur puiſſe le prouver. Dire à un Enfant que ce Soleil, cette Lune, ces Aſtres qu'il voit dans le Ciel, que tout ce qui l'environne en général eſt l'Ouvrage d'un Dieu tout ſage, tout puiſſant, tout bon, ce n'eſt pas, je crois, l'embaraſſer d'une Idée, qu'il ſoit faché de trouver dans ſa tête à l'âge de vint ans, & cette idée s'y établira mieux, que ſi l'on attend trop tard à l'y placer, lorsqu'il aura pris l'habitude de regarder tous ces objets d'un oeil indifférent & ſtupide. Quoi de plus naturel encore que de lui dire que tous ces alimens dont il ſe nourrit continuellement avec plaiſir, ſont un préſent de la liberalité de ce Dieu, ſans laquelle, au ſein même de l'opulence, il pourroit être en proye à la plus affreuſe miſère? Enfin, un grand nombre de Vérités Hiſtoriques de la Religion ne ſont-elles pas très propres, à être racontées aux Enfans; le merveil-

leux

leux qui y règne les attache, & les engage à admirer les perfections de Dieu. Il s'agit à la vérité d'enseigner tout cela avec jugement; mais la chose n'est pas si difficile qu'on n'en voye de très fréquens exemples.

XXVI.

„ On nous parle trop tôt de Dieu: „ autre défaut, on n'insiste pas assez „ sur sa présence. Les Hommes ont „ banni la Divinité d'entr'eux: Ils l'ont „ réléguée dans un Sanctuaire; les „ murs d'un Temple bornent sa vuë: „ Elle n'existe point au-delà. Insensés „ que vous êtes, détruisez ces enceintes qui rétréciſſent vos idées, élargiſſez Dieu: Voyez-le par-tout où „ il est, ou dites qu'il n'est point. Si „ j'avois un Enfant à dresser, moi, je „ lui ferois de la Divinité une compagnie si réelle, qu'il lui en couteroit „ peut-être moins pour devenir Athée „ que pour s'en distraire. Au lieu de „ lui citer l'exemple d'un autre homme qu'il connoit quelquefois pour

„ plus

„ plus méchant que lui; je lui dirois
„ brusquement, DIEU *t'entend*, *& tu*
„ *ments*. Les Jeunes-gens veulent être
„ pris par les Sens : Je multiplierois
„ donc autour de lui les ſignes indi-
„ catifs de la préſence Divine. S'il
„ ſe faiſoit, par exemple, un cercle
„ chez moi, j'y marquerois une place
„ à DIEU, & j'accoutumerois mon E-
„ lève à dire ", " Nous étions qua-
" tre, DIEU, mon Ami, mon Gou-
" verneur, & moi ".

JE ne ſai quel eſt le but de l'Auteur dans cet Article. Après avoir ébranlé de toutes ſes forces l'Exiſtence de Dieu, il ne me paroit pas fort propre à pénétrer qui que ce ſoit de l'idée de la préſence divine. Ici, comme par tout ailleurs, en voulant détruire, j'ai grand peur qu'il n'ait rien à édifier. Il veut abattre les Temples, pour y ſubſtituer la préſence univerſelle de Dieu. D'abord, il n'y a point de Chrêtien tant ſoit peu au-deſſus de la plus groſſière

sière façon de penser, ou pour mieux dire, je crois qu'il n'y en a point du tout, qui restreigne l'idée qu'il a de la présence de Dieu à l'enceinte des Temples, & qui s'imagine échaper à ses regards, dès qu'il se trouve dans d'autres lieux. Ainsi l'abus n'est assurément point tel que l'Auteur se plaît à le représenter. Mais quand même les choses seroient ainsi, je ne crois pas que sa singulière précaution y apportât beaucoup de remède. On ne concevroit pas même bien, comment il propose une pratique qui a tout l'air de ces puerilités superstitieuses, dont il est l'ennemi déclaré, s'il n'étoit notoire que les contradictions ne coûtent rien aux Esprits Forts, & qu'ils aiment à souffler le chaud & le froid. Quand on rebattroit perpetuellement les oreilles d'un Enfant d'une présence locale & matérielle de Dieu, dont il ne pourroit se faire aucune idée, puisqu'effectivement elle est inconcevable; quand on attacheroit cette idée à certains symboles, dans lesquels il découvriroit bientôt qu'il n'y a aucune réalité, cela

ne

ne ſerviroit qu'à le rendre ou plus incrédule, parce qu'il ſe douteroit qu'on veut le prendre pour dupe, ou plus profane, puisqu'en ſe familiariſant avec cette prétenduë préſence de la Divinité, il n'en ſuivroit ni plus, ni moins, la pente de ſes paſſions. Mais ce ſeroit perdre le tems que d'examiner ſérieuſement ce qui n'eſt qu'un jeu d'imagination.

XXVII.

„ L'IGNORANCE & l'*Incurioſité* ſont „ deux oreillers fort doux: Mais pour „ les trouver tels, il faut avoir *la tête* „ *auſſi bien faite* que MONTAGNE ".

LA tranſition eſt heureuſe. Après avoir eu un accès de Zèle enthouſiaſte pour le Dogme de la Préſence de Dieu, notre Philoſophe ſe retrouve tout-à-coup dans ſon élement, à peu près comme ces Animaux qui dans les ſauts les plus violens retombent toujours

jours sur leurs pattes. Eh! bien donc, apprenons ce qui convient à une *tête bien faite*, pour juger si la notre est du nombre de ces têtes privilégiées. Il faut aimer l'Ignorance, & ne se mettre en peine de rien. Merveilleuses dispositions dans un Etre raisonnable & sociable. Nous allons voir les heureux effets qu'elles produisent.

XXVIII.

„ Les esprits bouillans, les imaginations ardentes, ne s'accommodent „ pas de l'indolence du *Sceptique*. Ils „ aiment mieux hazarder un choix, „ que de n'en faire aucun; se trom- „ per, que de vivre incertains: soit „ qu'ils se méfient de leurs bras, soit „ qu'ils craignent la profondeur des „ eaux, on les voit toujours suspen- „ dus à des branches dont ils sentent „ toute la foiblesse, & auxquelles ils „ aiment mieux demeurer accrochés „ que de s'abandonner au torrent. Ils „ assurent tout, bien qu'ils n'aient rien „ soigneusement examiné: Ils ne dou-

„ tent

„ tent de rien, parce qu'ils n'en ont
„ ni la patience ni le courage. Sujets
„ à des lueurs qui les décident, ſi par
„ hazard ils rencontrent la Vérité; ce
„ n'eſt point à tâtons, c'eſt brusque-
„ ment, & comme par révélation. Ils
„ ſont entre les Dogmatiques, ce qu'on
„ appelle les Illuminés chez le Peuple
„ Dévot. J'ai vû des Individus de
„ cette espèce inquiète, qui ne con-
„ cevoient pas comment on pouvoit
„ allier la tranquillité d'esprit avec l'in-
„ déciſion ". " Le moyen de vivre
" heureux, ſans ſavoir qui l'on eſt,
" d'où l'on vient, où l'on va, pour-
" quoi l'on eſt venu "? „ Je me pi-
„ que d'ignorer tout cela, ſans en ê-
„ tre plus malheureux (*répondoit froi-*
„ *dement le Sceptique*): Ce n'eſt point
„ ma faute, ſi j'ai trouvé ma Raiſon
„ muette, quand je l'ai queſtionnée
„ ſur mon état. Toute ma vie j'igno-
„ rerai ſans chagrin ce qu'il m'eſt im-
„ poſſible de ſavoir. Pourquoi regret-
„ terois-je des connoiſſances que je
„ n'ai pu me procurer, & qui ſans
„ doute ne me ſont pas fort néceſſai-
„ res,

„ res, puisque j'en suis privé? J'aime-
„ rois autant, a dit un des premiers
„ génies de notre siècle, m'affliger sé-
„ rieusement de n'avoir pas quatre
„ yeux, quatre pieds, & deux aîles ".

„ Je me pique d'ignorer, qui je
„ suis, d'où je viens, où je vais, pour-
„ quoi j'existe; & je n'en suis pas
„ moins heureux ". Voilà le delicieux état d'un Sceptique, qui a la tête bien-faite, & qui regarde en pitié ceux qui ont la folie de s'occuper de pareilles niaiseries. Car enfin il ne se retranche pas seulement sur la prétendue impossibilité de ces connoissances, il en affirme positivement l'inutilité. O opprobre de la Nature humaine! Pourroit-on faire quelque cas de l'existence, si l'on n'avoit absolument aucune des notions, pour lesquelles notre prétendu Sceptique, (car il ne fait qu'usurper ce nom, & un vrai Sceptique est un homme d'un tout autre caractère), pour lesquelles, dis-je, il témoi-

gne un si profond mépris. Je ne lui alléguerai pas la déclaration d'un Apôtre, pour laquelle il n'auroit sans doute guères de respect; c'est que *si nous n'avions d'espérance que pour cette vie, nous serions les plus misérables de toutes les Créatures.* Mais je le prierai de parcourir les Ouvrages de *Ciceron*, si tant est qu'il veuille bien le regarder comme un homme à *pensées Philosophiques*, d'y voir l'ardeur, l'inquiètude, les vives agitations qu'il fait paroître sur ces importantes questions, le transport avec lequel il se félicite d'avoir amèné son esprit à quelque chose de fixe là-dessus, & la vive frayeur qu'il a d'en être détrompé, au cas que ce soit une erreur. *Quod si in hoc erro, quod animos hominum immortales esse credam, lubenter erro: nec mihi hunc errorem, quo delector, dum vivo, extorqueri volo* *. Que parle-je même de Ciceron? J'en appelle au cri général, à l'espèce de soulèvement de tous les hommes, dans tous

* Cicer. de Senect. 86.

tous les tems & dans toutes les contrées, à toutes ces pratiques relatives à une autre vie, pratiques religieuses, superstitieuses, si vous voulez, mais qui n'en prouvent pas moins ce que je veux prouver; c'est que les objets en question ont toujours paru souverainement intéressans aux hommes. Au milieu de ces allarmes universelles, le Sceptique de sens froid ne ressemble pas mal à ce pourceau, mangeant tranquillement dans un Vaisseau battu de la tempête, que Pyrrhon proposoit pour un modèle de force d'esprit, & dont ses Sectateurs ont continué d'imiter l'Héroïsme.

XXIX.

„ On doit exiger de moi que je „ cherche la Vérité, mais non que je „ la trouve. Un Sophisme ne peut-il „ pas m'affecter plus vivement qu'une „ preuve solide? Je suis nécessité de „ consentir au Faux, que je prens „ pour le Vrai, & de rejetter le Vrai, „ que je prens pour le Faux: Mais

 „ qu'ai-

„ qu'ai-je à craindre, ſi c'eſt innocem-
„ ment que je me trompe? L'on n'eſt
„ point récompenſé dans l'autre Mon-
„ pour avoir eu de l'esprit dans celui-
„ ci: Y ſeroit-on puni pour en avoir
„ manqué? Damner un homme pour
„ de mauvais raiſonnemens, c'eſt ou-
„ blier qu'il eſt un Sot pour le traiter
„ comme un Méchant ".

Il n'y a guères de diſtinction plus connuë que celle qu'il faut mettre entre l'*Erreur invincible*, & l'*Erreur vincible*. Il n'eſt pas moins connu que la première excuſe parfaitement celui qui y tombe, au lieu que la ſeconde eſt imputée, à proportion de ſon degré de *vincibilité*. Mais eſt-ce innocemment que ſe trompent nos Esprits Forts? Nous ne ſaurions être taxés d'injuſtice, puisque nous avons bien voulu reconnoître plus haut des Athées de bonne foi, quoique le grand nombre des Théologiens en nie l'exiſtence. Mais s'il y en a, ils ſont ſi clair-

ſe-

semés, *tam rari nantes in gurgite vasto*, que peu de nos Incrédules modernes peuvent se flatter de trouver quelque ressource & quelque consolation dans le rempart de leur Ignorance. Je ne mettrai du moins jamais de ce nombre ceux qui ne se mettent point en peine de leur état, qui, comme il est dit plus haut, jouëroient volontiers à croix ou pile sur ces matières, mais sur-tout ceux qui ont des plaisanteries à debiter sur le terrible objet de la damnation. Ce n'est point de pareilles gens qui n'ont rien à craindre pour l'avenir ; ils ont fait un trop mauvais usage de leurs talens, pour n'être pas appellés à rendre compte de leur administration. Après cela l'Auteur avance ici ce que je lui nie absolument ; c'est qu'on puisse *être nécessité de consentir au Faux en le prenant pour le Vrai, & de rejetter le Vrai, en le prenant pour le Faux.* Cela est d'une absurdité parfaite. Il faudroit pour cela, je ne dirai pas que Dieu nous induisit en erreur, (car cela surpasseroit même sa puissance, qui ne s'étend pas

à détruire l'eſſence de notre Ame), quoiqu'elle en puiſſe détruire l'exiſtence; mais il faudroit même, par une ſuppoſition contradictoire, que cette eſſence fut bouleverſée, ſi je devois appercevoir dans le faux les caractères évidens du vrai, & dans le vrai les caractères évidens du faux. Dieu peut-il me perſuader, ou mon Ame peut-elle admettre, que la Partie ſoit égale au Tout, que ce qui eſt fait, ne ſoit pas fait, qu'une choſe exiſte, & n'exiſte pas au même tems? Nous rencontrons des barrières à nos connoiſſances, qui nous forcent à ſuſpendre nos jugemens, & qui nous préſervent de ce faux Dogmatisme, l'extrèmité oppoſée au Pyrrhonisme univerſel. Tout homme de bon ſens reſpecte ces barrières, & n'affirme ou ne nie jamais que ce qu'il apperçoit évidemment être vrai ou faux, laiſſant tout le reſte dans le doute, dans l'incertitude, ou dans la ſimple probabilité. Mais je défie qu'on allègue un ſeul cas où cet homme de bon ſens ſoit néceſſité à prendre le Vrai pour le Faux, & le

Faux

Faux pour le Vrai. Les préjugés, la préſomtion, la précipitation, ne furent jamais des cauſes néceſſitantes.

XXX.

„ Qu'est-ce qu'un *Sceptique*? C'eſt „ un Philoſophe qui a douté de tout „ ce qu'il croit, & qui croit ce qu'un „ uſage légitime de ſa Raiſon & de „ ſes Sens lui a démontré vrai. Vou„ lez-vous quelque choſe de plus pré„ cis? Rendez ſincère le Pyrrhonien, „ & vous aurez le Sceptique ".

Quoique Descartes ait exigé le doute univerſel comme un préalable à la Philoſophie, la choſe doit être priſe *Sano ſenſu*. Le Philoſophe, qui entre dans ſa carrière, & qui ſecouant le joug de l'autorité & des préjugés, ne veut plus s'en rapporter qu'à lui-même, enviſage à la vérité du même oeil toutes les Propoſitions qu'il avoit admiſes jusqu'alors, c'eſt-à-dire, qu'il les

dépouille de toute raiſon extrinſèque de crédibilité. Mais cela n'empêche pas qu'une évidence interne ne le force à admettre ſur le champ certaines vérités, ſur lesquelles il implique contradiction qu'il demeure un ſeul moment en doute. Sa penſée, & ſon exiſtence ſont à la tête de ces Vérités. *Cogito: Ergo ſum.* Il n'y a donc jamais eu de tems donné, où le Philoſophe Sceptique ait douté de tout ce qu'il croit, s'il n'a jamais été que Sceptique. Mais vous ſuppoſez que c'eſt un Pyrrhonien devenu Sceptique. Alors la Thèſe change; c'eſt un homme en delire, qui a répris l'uſage de ſon bon ſens; & cet état contraire à la Nature, par lequel il a paſſé, ne doit pas être mis en ligne de compte. Ce n'étoit pas alors un Philoſophe; c'étoit un inſenſé.

XXXI.

„ Ce qu'on n'a jamais mis en ques-
„ tion, n'a point été prouvé: Ce qu'on
„ n'a point examiné ſans prévention,
„ n'a

„ n'a jamais été bien examiné. Le „ *Scepticisme* eſt donc le premier pas „ vers la Vérité. Il doit être géné- „ ral; car il en eſt la pierre de tou- „ che. Si pour s'aſſurer de l'exiſten- „ ce de DIEU, le Philoſophe com- „ mence par en douter, y a-t-il quel- „ que Propoſition qui puiſſe ſe ſous- „ traire à cette épreuve "?

LE vrai Scepticisme qu'on affecte pour bonnes raiſons de confondre perpetuellement avec le Pyrrhonisme, eſt une dispoſition louäble, & nous ne faiſons aucune difficulté de ſouscrire aux éloges qu'elle mérite. Mais ce Scepticisme n'étant autre choſe qu'une recherche impartiale & éclairée de la Vérité, ne s'occupe point à embrouiller l'évidence, à chicaner en demandant des preuves là où la choſe ſe prouve d'elle-même. Ce qu'on n'a jamais mis en queſtion, à cauſe de ſa conformité eſſentielle avec nos idées, ou parce qu'il eſt établi ſur une expérien-

ce constante, paroit inconteſtable au Sceptique, comme il le paroît aux autres. Il n'exige point qu'on lui prouve ces principes généraux d'Arithmétique, de Géomètrie & de Métaphyſique, que nous avons déjà indiqué plus d'une fois. S'il n'en fait pas de même à l'égard de l'Exiſtence de Dieu, nous en avons auſſi vu la raiſon; c'eſt que ce Dogme dépend de Vérités antérieures, & que notre Esprit n'y arrive que par une ſuite de concluſions. Ainſi ce n'eſt pas parler exactement que de dire, qu'il n'y a aucune Propoſition dont il ne faille d'abord douter, parce que l'Exiſtence de Dieu peut être miſe en queſtion. La priorité d'importance ne détermine pas la priorité d'ordre & d'évidence. Le dèsordre volontaire qui règne dans ces Penſées Philoſophiques, nous oblige à ramener quelquefois les mêmes idées.

XXXII.

„ L'Incrédulité eſt quelquefois „ le vice d'un Sot, & la Crédulité le „ dé-

„ défaut d'un Homme-d'esprit. L'Hom-
„ me-d'esprit voit loin dans l'immensi-
„ té des possibles; le Sot ne voit guè-
„ res de possible que ce qui est. C'est-
„ là peut-être ce qui rend l'un pusilla-
„ nime, & l'autre téméraire ".

L'Incrédulité & la Crédulité sont également le défaut d'un homme qui manque de lumières. Elles peuvent s'allier avec tous les genres d'esprit, avec celui qui fait le Poëte, l'Orateur, le Bel Esprit proprement dit; mais elles sont incompatibles avec la solidité de jugement qui fait le vrai Philosophe. Celui-ci n'est ni crédule, ni incrédule. Il reçoit sans témérité les Propositions dont il voit l'évidence; il rejette sans pusillanimité celles qui se manifestent comme fausses; il suspend son jugement sur les autres. Un homme d'esprit n'est crédule, ou incrédule, qu'autant qu'il n'est pas Philosophe. Et l'on peut donner également le nom de sottise à la crédulité

&

& à l'incrédulité, puisqu'il y a de part & d'autre défaut de jugement. L'opposition prétenduë entre le Sot & l'Homme d'Esprit, n'eſt donc pas exacte, rien n'empêchant que l'Homme d'Esprit ne puiſſe être un Sot à divers égards; au lieu que cela ne ſauroit avoir lieu par rapport à l'homme judicieux & ſenſé.

XXXIII.

„ On risque autant à croire trop, „ qu'à croire trop peu. Il n'y a ni „ plus ni moins de danger à être *Po-* „ *lythéïſte* qu'*Athée*. Or le *Scepticisme* „ peut ſeul garantir également, en tout „ tems & en tout lieu, de ces deux „ excès oppoſés ".

Le vrai Scepticisme tient ſans doute le milieu entre les deux extrèmités. Mais il faut qu'il ait les caractères que nous lui avons attribué, & qu'il ne conſiſte pas dans cette lache & molle

le indifférence pour la Vérité, dont notre Auteur à fait parade ci-dessus dans la personne du Sceptique, dont il avouë les sentimens. *Art.* XXXVIII. Par rapport à cette décision magistrale: *On risque autant à croire trop qu'à croire trop peu*; c'est une de ces assertions vagues, qui ne signifient rien jusqu'à ce qu'on les ait déterminées. Les risques de l'Athéïsme & de la Superstition ne peuvent venir que des motifs qui nous y engagent. Ainsi un Athée que la corruption de son coeur a poussé & retient dans l'Athéïsme, court plus de risque qu'un Superstitieux qui se trompe en croyant honorer la Divinité par un faux culte. Et réciproquement un Superstitieux, qui se plairoit à accommoder l'Idée de la Divinité & les hommages qu'il lui rend à ses passions vicieuses, courroit plus de risque qu'un Athée qui s'est laissé enlacer dans les filets de l'erreur. Mais comme nous avons vu *Art.* XII. que généralement parlant les égaremens du coeur mènent plus souvent à l'Athéïsme qu'à la Superstition, nous en concluons aussi que gé-

généralement parlant on risque moins à croire trop qu'à croire trop peu.

XXXIV.

„ Un *Sémi-Scepticisme* eſt la marque „ d'un esprit foible: Il décéle un Rai„ ſonneur puſillanime, qui ſe laiſſe ef„ frayer par les conſéquences; un Su„ perſtitieux, qui croit honorer ſon „ Dieu par les entraves où il met ſa „ Raiſon, une espèce d'Incrédule, qui „ craint de ſe démasquer à lui-même. „ Car ſi la Vérité n'a rien à perdre à „ l'examen, comme en eſt convaincu „ le *Sémi-Sceptique*, que penſe-t-il au „ fond de ſon Ame de ces notions pri„ vilégiées qu'il appréhende de ſonder, „ & qui ſont placées dans un recoin „ de ſa cervelle, comme dans un ſanc„ tuaire dont il n'oſe approcher "?

Qu'est-ce qu'un *Sémi-Scepticisme?* Le terme s'explique de lui-même, direz-vous. C'eſt l'état d'un homme flottant,

tant, qui ne doute qu'à demi, qui n'eſt pas décidé dans ſes doutes. Mais tout cela ne m'en donne pas encore une juſte idée; je ne l'aquerrai qu'après que j'aurai trouvé dans ſon eſprit, ou dans ſon coeur, les ſources de cette diſpoſition. Si elles ſont dans l'eſprit, il faut encore voir de quel genre eſt l'indéciſion qu'on lui reproche. Si elle n'a pour objet que ce qui n'eſt effectivement pas décidé, cela fait le vrai Sceptique, le Philoſophe éclairé. Si elle s'étend à des propoſitions, ſur leſquelles il pourroit aquerir la certitude, ſoit de leur vérité, ſoit de leur fauſſeté, c'eſt un défaut de lumières. Paſſons au coeur. Si un homme eſt *Semi-Sceptique*, parce qu'il voudroit l'être tout-à-fait, & qu'il combat contre des vérités incommodes, dont il cherche à ſe débaraſſer une bonne fois, c'eſt la plus odieuſe de toutes les diſpoſitions. Si au contraire ſon coeur plaide en ſecret pour la Vérité, mais qu'il ne puiſſe détruire efficacement les preſtiges de l'erreur, il eſt à plaindre, & peut même être un objet d'eſtime. Sans ces di-

distinctions, la peinture que fait ici notre Auteur est une fantaisie d'imagination, qui ne convient à personne. Mais on voit bien l'homme que notre Auteur cherche ; c'est le Pyrrhonien, faussement paré du titre de Sceptique, qui a pris généreusement le parti de donner la lettre de divorce à tout ce qui s'appelle Vérité. Il ne faut jamais faire les choses à demi.

XXXV.

„ J'ENTENS crier de toutes parts à „ l'impieté. Le Chrêtien est impie en „ Asie, le Musulman en Europe, le „ Papiste à Londres, le Calviniste à „ Paris, le Janséniste au haut de la rue „ St. Jaques, le Moliniste au fond du „ Fauxbourg St. Médard. Qu'est-ce „ donc qu'un Impie? Tout le monde „ l'est-il ou personne "?

MÉTHODE bien naturelle pour se former des notions exactes & distinctes,

tes, de s'en rapporter aux clameurs vulgaires. Si les Juges en faisoient autant dans les Tribunaux quand deux personnes s'entr'accusent; si jettant d'abord la manche après la coignée, ils disoient; Tous deux sont-ils criminels, ou aucun des deux? les affaires se demêleroient avec un succès merveilleux. La question ne vous intéresse-t-elle pas? Laissez les Religions & les Sectes se débattre, vous avez raison. Mais si vous prenez quelque intérêt à la chose, écoutez les Parties, confrontez les Raisons, & sortez de votre indécision, à moins que vous ne vous fassiez fort de montrer, que tout murement pésé, il y a parfaite egalité entre tous ces partis. Nous ne vous en croirons que quand vous aurez fait un rapport circonstancié & raisonné qui mène à cette conclusion.

XXXVI.

„ Quand les Dévots se déchaînent „ contre le Scepticisme, il me semble „ qu'ils entendent mal leur intérêt, ou

„ qu'ils se contredisent. S'il est certain „ qu'un Culte vrai pour être embrassé, „ & qu'un faux Culte pour être abandonné, n'ont besoin que d'être bien „ connus; il seroit à souhaiter qu'un „ Doute universel se répandît sur la „ surface de la Terre, & que tous „ les Peuples voulussent bien mettre „ en question la vérité de leurs Religions. Nos Missionnaires trouveroient la bonne moitié de leur besogne faite ".

VOICI encore un de ces mots qui figurent à merveille dans des Ecrits de l'ordre de celui-ci: C'est celui de *Devots* Il signifie tout ce qu'on veut, l'Enthousiaste, le Superstitieux, l'Hypocrite même, aussi bien que le Chrêtien raisonnable & animé d'un saint Zèle pour la Religion. Il faut pourtant opter, car ces ordres de Chrêtiens n'ont de commun que le nom, & la profession extérieure. Les faux Devots peuvent avoir de l'aversion pour le

le Scepticisme, c'est-à-dire, pour l'examen, parce qu'il trouble leurs illusions, & démasque leur fanatisme, ou leur hypocrisie. Mais le Chrêtien rempli d'une sincère & solide dévotion n'a d'éloignement que pour ce Scepticisme outré, qui ne respire que chicanes & contestations, & qui se plaît à ébranler les fondemens de la foi par des raisonnemens captieux. La Doctrine de l'Examen à laquelle les principes de la Réformation en appellent continuellement, n'est autre chose que ce Doute universel que l'Auteur voudroit voir répandu sur la surface de la Terre. Mais ce n'est pas pour demeurer dans ce doute qu'on examine; ce seroit récueillir un triste fruit de ses peines, & j'ose dire qu'il vaudroit mieux se repaître de quelque douce illusion que de l'échanger contre un état incompatible avec le repos, quoiqu'en dise ses partisans. Le but de tout véritable examen est de se décider, & d'embrasser avec connoissance de cause un parti dans lequel on puisse immuablement persévérer. *Eprouvez toutes choses;*

ſes ; retenez ce qui eſt bon. Tant s'en faut que les vrais Devots ſe dechaînent contre cette ſage précaution ; au contraire ils la recommandent ſoigneuſement, & c'eſt en la ſuivant qu'ils ſont arrivés à la Devotion. Il eſt vrai que l'Argument de l'Auteur eſt tout autrement fort contre les Devots de cette Egliſe, qui interdit l'Examen à ſes Membres, & qui en exige une ſoumiſſion aveugle à ſa prétenduë infaillibilité. Mais c'eſt une Cauſe, dont nous ne nous rendons pas Avocats ; elle nous paroît trop mauvaiſe pour la défendre.

XXXVII.

„ Celui qui ne conſerve pas par
„ choix le culte qu'il a reçû par édu-
„ cation, ne peut non plus ſe glori-
„ fier d'être Chrêtien, ou Muſulman,
„ que de n'être point né aveugle, ou
„ boiteux. C'eſt un bonheur, & non
„ pas un mérite ".

Con-

Concedo totum. Je remarque seulement que ce n'est pas même un bonheur d'être Chrêtien sans choix & sans examen ; le Christianisme ne pouvant être salutaire à ceux qui le professent de cette manière.

XXXVIII.

„ Celui qui mourroit pour un culte dont il connoîtroit la fausseté, „ seroit un Enragé. Celui qui meurt „ pour un culte faux, mais qu'il croit „ vrai, ou pour un culte vrai, mais „ dont il n'a point de preuves, est „ un Fanatique. Le vrai Martyr est „ celui qui meurt pour un culte vrai, „ & dont la vérité lui est démontrée ".

J'accorde de même les idées de cet Article ; mais je ferai voir plus bas

qu'elles ne mènent point aux Conséquences que l'Auteur se propose d'en tirer.

XXXIX.

„ Le vrai Martyr attend la Mort. „ L'Enthousiaste y court ".

Cela est vrai généralement. Cependant il peut y avoir des cas, où un vrai Martyr, c'est-à-dire, suivant la définition de notre Auteur même, *celui qui meurt pour un culte vrai, & dont la vérité lui est démontrée*, se laisse entraîner trop loin par l'ardeur de son Zèle, & cherche la mort, au lieu de l'attendre. Alors il sera vrai Martyr, entant qu'il meurt avec connoissance de cause pour les intérêts d'une Doctrine, dont il est pleinement certain; & il y aura en même tems un petit grain d'Enthousiasme dans sa conduite. Le cas est possible; je crois même qu'il est fréquemment arrivé.

XL.

X L.

„ Celui qui se trouvant à *la Mecque*, iroit insulter aux cendres de *Mahomet*, renverser ses autels & troubler toute une Mosquée, se feroit empaler à coup sûr, & ne seroit peut-être pas canonisé. Ce zèle n'est plus à la mode. *Polieucte* ne seroit de nos jours qu'un Insensé ".

J'ai autre chose à faire que de relever les erreurs Historiques de mon Auteur, & de lui apprendre qu'il iroit vainement chercher le sépulcre de Mahomet à la Mecque, puisqu'il est à Médine. Ce ne peut être non plus que par le privilége d'un style extrêmement figuré qu'il parle de *renverser ses Autels*. *De minimis non curat Prætor*. Je n'aurois donc ici qu'à défendre le caractère de *Polyeucte*, si le principe que je viens de poser dans l'examen de l'Article précédent, ne suffisoit pour fixer

l'idée qu'on doit s'en former. Elle eſt aſſurément bien éloignée de celle d'un Inſenſé; & l'attendriſſement, l'admiration, que le grand Corneille a fait naître, en la maniant ſi heureuſement dans l'inimitable Tragédie qui porte le nom de ce Martyr, ſuffiroient presque pour juſtifier ce que j'avance. Pouſſer un peu trop loin l'exercice d'une excellente Vertu, eſt un trop heureux défaut, pour le flêtrir du nom honteux de folie. Je ne traiterai jamais, par exemple, auſſi odieuſement un homme qui entraîné par ſa charité donneroit même de ſon néceſſaire pour le ſoulagement des pauvres. Mais après tout pourquoi ſe mettre en fraix de répondre à l'accuſation intentée ici contre *Polyeucte*. Elle ſe borne à dire qu'*il n'eſt plus à la mode*, que *de nos jours ce ſeroit un Inſenſé*. Celui qui met le Tombeau de Mahomet à la Mecque, peut bien, trois lignes après, ſoumettre à la mode la déciſion des matières les plus reſpectables.

XLI.

XLI.

„ Le tems des Révélations, des „ Prodiges & des Miſſions extraordi- „ naires, eſt paſſé. Le Chriſtianisme „ n'a plus beſoin de cet échafaudage. „ Un homme qui s'aviſeroit de jouer „ parmi nous le rôle de *Jonas*, de „ courir les rues, en criant ", " En- " core trois jours, & *Paris* ne ſera " plus ; *Pariſiens*, faites pénitence, " couvrez-vous de ſacs & de cendres, " ou dans trois jours vous périrez ", „ ſeroit incontinent ſaiſi & traîné de- „ vant un Juge qui ne manqueroit pas „ de l'envoyer aux petites maiſons. „ Il auroit beau dire "; " Peuples, " Dieu vous aime-t-il moins que le " *Ninivite?* Etes-vous moins coupables " que lui "? „ On ne s'amuſeroit „ point à lui répondre, & pour le trai- „ ter en Viſionnaire, on n'attendroit „ pas le terme de ſa prédiction.

„ *Elie* peut revenir de l'autre Mon- „ de, quand il voudra: Les Hommes „ ſont tels, qu'il fera de grands Mira-

 „ cles,

„ cles, s'il est bien accueilli dans ce-
„ lui-ci ".

CHANGEONS de matière ; notre Auteur aime à voir du païs. Il s'agit des Prophèties & des Miracles ; fidèle à sa méthode favorite, il entasse le vrai & le faux pêle mêle, pour envelopper tout dans la même condamnation. Nous ne copierons pas les Volumes entiers qui ont été écrits sur ces matières ; nous n'en donnerons même point d'Extrait. Aucun Incrédule ne sauroit en prétendre cause d'ignorance : ce sont des Livres écrits en langue Vulgaire, & à la portée de tout le monde. Il est vrai que l'Auteur nous dira plus bas * qu'il les a lûs sans fruit ; j'en ignore les raisons, mais je ne crois pas qu'il en ait de meilleures pour raisonner & écrire, comme il le fait.

VOYONS donc succintement le contenu de cet Article. Le tems des Prophè-

* Art. LIX.

phètes & des Miracles eſt paſſé, parce que la Religion Chrêtienne n'a plus beſoin de ces ſecours extraordinaires. Cela eſt vrai. Ainſi un homme qui viendroit s'ériger en Prophète, & impoſer la pénitence comme Jonas aux Ninivites, ſeroit mal reçu. Cela eſt vrai encore. Mais il faut diſtinguer deux Claſſes de perſonnes, qui réfuſeroient de l'écouter par des principes tout différens. La première le rejetteroit par éloignement pour ſes discours & le renverroit ſans examen, parce qu'il annonceroit une doctrine contraire aux paſſions. *Pour maintenant, va-t-en.* La ſeconde examineroit impartialement les caractères de ſa miſſion, & voyant qu'il n'eſt pas en état de ſe légitimer, qu'il n'a point de lettres de créance à produire, en auroit pitié ſi c'étoit un Enthouſiaſte; on le démasqueroit, ſi c'étoit un Impoſteur. Rien ne juſtifie mieux la néceſſité de cette diſtinction, que l'exemple d'Elie, allégué ſi cavalièrement par l'Auteur. Elie étant un vrai Prophète, ſeroit digne de foi, s'il revenoit dans le monde,

&

& il se feroit connoître indubitablement pour tel. Cependant on nous avertit qu'il seroit mal accueilli. Je le crois : l'Auteur parle au nom de sa Classe, & il ne parle pas à mots couverts ; il dit sans marchander qu'un Messager céleste perdroit auprès d'eux ses pas & ses peines. En effet le Sauveur l'a déclaré lui-même que ceux qui ne croyoient pas à Moïse & aux Prophètes, à plus forte raison, ceux qui ne croyent pas à l'Evangile, resisteroient au témoignage d'un homme revenu de l'autre Monde. Mais je demande, s'il en seroit de même des personnes de la seconde Classe, & quel motif pourroit les empêcher de recevoir, d'écouter & de respecter Elie, dès qu'elles se seroient assurées que c'est effectivement ce Saint Homme ? On ne doit pas attribuer la même conduite à des personnes qui agissent par des principes tout différens.

XLII.

„ Lorsqu'on annonce au Peuple
„ un

„ un Dogme qui contredit la Religion
„ dominante, ou quelque Fait contrai-
„ re à la tranquillité publique ; juſti-
„ fiât-on ſa miſſion par des Miracles,
„ le Gouvernement a droit de ſévir,
„ & le Peuple de crier, *Crucifige*. Quel
„ danger n'y auroit-il pas à abandon-
„ ner les esprits aux ſéductions d'un
„ Impoſteur, ou aux réveries d'un Vi-
„ ſionnaire ? Si le ſang de JESUS-
„ CHRIST a crié vengeance contre
„ les Juifs, c'eſt qu'en le répandant,
„ ils fermoient l'oreille à la voix de
„ *Moïſe* & des Prophètes, qui le dé-
„ claroient le Meſſie. Un Ange vînt-
„ il à descendre des Cieux, appuyât-
„ il ſes raiſonnemens par des Miracles?
„ s'il prêche contre la Loi de JESUS-
„ CHRIST, *Paul* veut qu'on lui diſe
„ anathême. Ce n'eſt donc pas par
„ les Miracles qu'il faut juger de la Mis-
„ ſion d'un homme, mais c'eſt par la
„ conformité de ſa Doctrine avec cel-
„ le du Peuple auquel il ſe dit envoyé,
„ ſur-tout lorsque la Doctrine de ce
„ Peuple eſt démontrée vraie ".

QUEL

Quel entaſſement de Propoſitions équivoques! C'eſt ce qui s'appelle donner du fil à retordre; mais la fuſée n'eſt pas ſi embrouillée qu'on ne puiſſe la démêler. Pour en venir à bout, réduiſons le tout à des notions déterminées & diſtinctes.

1. „ Le Gouvernement eſt en droit „ de ſevir contre ceux qui annoncent „ des Dogmes contraires à la Religion „ dominante, ou à la tranquillité pu„ blique, quand même ils juſtifieroient „ leur miſſion par des miracles ". J'aurois autant aimé dire tout d'un coup & ſans detour : les Juifs & les Payens ont eu droit d'écraſer le Chriſtianisme dès ſon origine; le ſupplice de J. Chriſt & de ſes Apôtres étoit duëment infligé. Car après tout c'eſt ce qu'on veut dire, malgré l'espèce d'adouciſſement qu'on ſemble apporter, en expliquant pourquoi le ſang de J. Chriſt a crié vengeance contre les Juifs. Cet adouciſſement bien compris ne fait qu'envenimer

mer la chose, & se réduit à dire, que les Juifs ayant donné dans le panneau des Révélations Mosaïques, devoient pour agir conséquemment, reconnoître en qualité de Messie un homme, qui se montroit à eux revêtu des caractères sous lesquels Moïse & les Prophètes avoient annoncé le Messie. Voilà jusqu'où s'étend la force de l'aveu de l'Auteur; sans quoi il se contrediroit lui-même, les Juifs n'ayant fait que sevir contre ceux qui portoient atteinte à la Religion dominante, au Culte Levitique. Mais l'Incrédule poussé a bout, me dira sans doute; Eh! bien, ouï: la Thèse est vraye dans sa généralité, malgré les miracles que font les Auteurs d'une nouvelle doctrine, le Magistrat a droit de les punir. C'est donc ce qu'il faut examiner. Et d'abord je n'ai garde de laisser passer l'insinuation artificieuse par laquelle on suppose ici, qu'une Doctrine soutenuë par des miracles puisse être contraire à la tranquillité publique. Elle ne peut jamais être telle essentiellement & intrinsèquement, c'est-à-dire, qu'elle ne peut jamais enfei-

ſeigner des Maximes ſéditieuſes, & deſtructives du repos public. Jamais la choſe n'a été plus ſenſible que dans le Chriſtianisme. Il a poſé pour principe qu'il ne falloit point réſiſter aux Puiſſances Supérieures, fuſſent-elles injuſtes & tyranniques; & les premiers Chrêtiens ne ſe ſont point écartés de ce principe. L'esprit de révolte & l'esprit de perſécution ſont également contraires à la Religion du Sauveur. Les troubles qu'elle a occaſionnés dans la Société n'ont jamais été qu'accidentels; tantôt la rage de ſes ennemis en a été l'unique ſource, tantôt ſes propres disciples s'en ſont rendus coupables, mais en altérant la pureté de la doctrine. Dieu qui eſt l'Auteur & le Protecteur des Sociétés ne ſe contredira jamais lui-même en faiſant annoncer & en juſtifiant par l'intervention de ſon Pouvoir Divin, une Doctrine répugnante aux fondemens de la Société. J'espère que l'Auteur ne prétendra pas que les idées qu'il aſſocie enſemble, *contredire la Religion dominante*, & *troubler la tranquillité publique*,

que, soient nécessairement unies. Sans cela toute Erreur, quelque abominable qu'on la suppose, n'auroit qu'à s'être décorée du caractère de Religion dominante, pour devenir sacrée, & pour autoriser ses défenseurs à sevir contre quiconque entreprendroit de quelque manière que ce fut de la détruire. Au moins, si l'Auteur admet de pareilles conséquences, toute dispute est finie entre nous.

Cette discussion préliminaire étant faite, l'état de la question se réduit à déterminer quel est le Droit du Gouvernement contre une Doctrine soutenuë par des miracles. Mais la chose peut-elle être mise en question? Un Miracle effectivement tel n'est-il pas l'Ouvrage immédiat de la Puissance de Dieu? Demander donc si l'on peut sévir contre un homme qui fait des miracles, c'est demander si l'on peut maltraiter une espèce de Plénipotentiaire de la Divinité, & si les Maîtres de la Terre sont autorisés à fermer la bouche à ceux qui tiennent leur commission du Maître de l'Univers. S'il é-

toit donc possible, c'est-à-dire, s'il étoit convenable aux vuës de Dieu, & au plan de l'Oeconomie dans laquelle nous vivons, qu'il se manifestât un homme revêtu du pouvoir des miracles, sévir contre lui, ce seroit se rendre coupable de Lèze-Majesté Divine. Mais, pour entasser les contradictions, l'Auteur fait une seconde supposition dont il faut démêler le faux.

2. „ Un Ange descendu du Ciel, „ qui appuyeroit ses raisonnemens par „ des miracles, s'il prêchoit contre la „ Doctrine de J. Christ, devroit être „ Anathème, suivant la déclaration de „ St. Paul ". C'est un abus manifeste de ce passage de l'Apôtre, il est aisé de le prouver. La Révélation Evangélique est la dernière de toutes, la consommation de toutes celles qui ont précédé : après elle il n'en faut plus attendre. Le Sauveur & ses Apotres ont été soigneux de nous en avertir, pour nous prémunir contre tous les pièges de l'imposture. Et St. Paul en particulier, pour mieux faire sentir, & la vérité, & la suffisance de l'Evangile,

gile, dit qu'un Ange, qui annonceroit une autre doctrine, ne seroit pas croyable. N'est-il pas de la dernière évidence que c'est ici une de ces suppositions, qu'on nomme *per impossible*. Quand même, veut-il dire, il seroit possible qu'un Ange vînt contredire l'Evangile, il ne faudroit pas l'écouter. Mais de quel droit l'Auteur réalise-t-il une semblable supposition, & nous place-t-il dans un cas, où il implique que nous nous trouvions. Un Ange, ennemi de la Religion, ne seroit plus un Ange du Ciel, un Envoyé de Dieu, ce seroit un Ange de ténèbres, un Démon. Le langage ordinaire, & les autres Livres sont pleins de semblables expressions, dont tout le monde comprend la force & le but; on ne sauroit faire à cet égard que des méprises volontaires. Ajoutez que c'est gratuitement que l'Auteur a ajouté cette Clause à la prédication de l'Ange; *appuyât-il son raisonnement par des miracles.* St. Paul ne l'a point dit, & n'a pu le dire. Car si un Ange faisant des miracles venoit annoncer un autre Evangile, Dieu

se contrediroit lui-même, en apposant son seau à deux doctrines opposées. Que d'artifices ne faut-il point pour donner des couleurs à l'Erreur?

3. „ Ce n'est donc pas par les mi-
„ racles qu'il faut juger de la Mission
„ d'un homme, mais c'est par la con-
„ formité de sa doctrine avec celle du
„ Peuple auquel il se dit envoyé, sur-
„ tout lorsque la Doctrine de ce Peu-
„ ple est démontrée vraye ". Cette troisième Proposition, n'est ni plus exacte, ni plus vraye que les précédentes. Pour le prouver, je ne m'engagerai pas dans la Question des Miracles en général, que tant d'habiles Auteurs ont à peu près épuisée. Je m'en tiens uniquement à ce que j'ai déjà avancé, que les perfections de Dieu nous mettent à l'abri de décider jamais le cas, dans lequel une fausse Doctrine seroit soutenuë par de vrais miracles. Cette opposition est aussi impossible qu'il l'est que Dieu puisse tromper & mentir. Des miracles vrais & d'une évidence irrésistible, qui seroient faits sous nos yeux pour l'établissement d'une Doctrine,

ne, dont nous appercevrions la fauſſeté avec une évidence égale à celle des Miracles, c'eſt non-ſeulement ce qui n'eſt jamais arrivé, & ce qui n'arrivera jamais, mais c'eſt la plus formelle de toutes les contradictions. J'avoue que nos Théologiens ordinaires n'ont pas traité ce ſujet avec aſſez de préciſion. Ils font un raiſonnement ſur la manière de prouver réciproquement la Doctrine par les miracles, & les miracles par la Doctrine, qui tombe dans le *cercle* vicieux, que la Logique condamne. Il en réſulte le cas que nous rejettons abſolument, c'eſt qu'après avoir eu une pleine conviction que des miracles ſont vrais, il faudroit encore les verifier par la confrontation avec la Doctrine; comme ſi une choſe une fois démontrée, couroit risque de devenir fauſſe, & que ſa vérité établie ſur de ſolides preuves, dépendît encore de preuves d'un autre genre. Mais voici ce qu'il y a de vrai dans toute cette épineuſe diſcuſſion; & pour plus de clarté, je le réduis en Propoſitions.

I. Les Miracles, c'eſt-à-dire, les

oeuvres surnaturelles, dans lesquelles nous sommes forcés de reconnoître le pouvoir Divin, sont par eux-mêmes des preuves suffisantes & complettes de la Doctrine, en faveur de laquelle ils se font.

II. Cela étant, le cas où une Doctrine démontrée vraye par cette voye, pourroit être démontrée fausse par quelque autre, est un cas aussi impossible, que la Démonstration de deux Propositions contraires en Géomètrie, ou dans quelqu'autre Science que ce soit.

III. Mais voici comment une Doctrine peut devenir le *Criterium* des Miracles. S'il existe une Doctrine déjà démontrée par des miracles vrais & inconteſtables, quiconque s'annonce comme faisant des miracles pour établir une Doctrine contraire, peut être *ipso facto*, & sans autre examen que l'ouïe de sa Doctrine, traité d'Imposteur. La fausseté de sa prétension découle de notre principe précédent, c'est qu'il ne sauroit exister deux démonstrations contraires sur un même sujet. Dès là que l'Evangile est démontré, tout ene-

nemi de l'Evangile ne sauroit avoir de démonstrations d'aucun genre à y opposer. Si l'on disoit à un Géomètre qu'il paroit un Ouvrage, intitulé; *Démonstration de l'inégalité des rayons d'un même Cercle;* auroit-il besoin de la lire, pour s'assurer que c'est quelque extravagance. Il en est parfaitement de même de celui qui croit une Doctrine déjà démontrée par de vrais miracles; il entendroit retentir de toutes parts le bruit des plus grands prodiges qu'il n'y ajoutera aucune foi, pourvû qu'il sache que l'on s'en sert à prouver une Doctrine contraire à celle de la Vérité, de laquelle il est assuré. C'est là, je crois, l'unique manière de regarder la Doctrine, comme la pierre de touche de la Vérité. Si Jesus-Christ avoit dit aux Juifs; Votre Législateur Moïse étoit un Séducteur, & sa Loi une fiction; les Juifs auroient été fondés à regarder les miracles de J. Christ comme faux, ou plutôt, il auroit été impossible que J. Christ en fit d'autres que de faux; ceux sur lesquels l'Oeconomie Mosaïque se trouvoit fon-

dée, étant déjà démontrés vrais.

IV. Enfin il est bon d'observer qu'il y a quelque chose de plus par rapport à l'Evangile. Sa démonstration emporte non-seulement la fausseté de tout miracle qui lui est contraire, mais encore de tout miracle fait depuis la cessation de ceux qui étoient nécessaires pour l'établissement de l'Evangile. Et pourquoi cela ! C'est que les Chrètiens ont été positivement avertis qu'il n'y auroit plus de miracles, ni de Propheties jusqu'à la fin du Monde, & que l'accomplissement de toutes les dispensations extraordinaires avoit eu lieu dans la prédication du Sauveur & des Apôtres. Le *Criterium* des Miracles que je puise dans la doctrine Evangelique, s'étend donc jusqu'à me faire rejetter toutes les prétendues merveilles qu'on pourroit désormais m'annoncer. Je suis certain d'avance que ce sont des chimères ou des impostures.

Que ferons-nous après cela de l'étrange Conclusion de notre Auteur, qui prétend qu'il faut *juger* en général *de la Mission d'un homme par la conformité de*

de ſa Doctrine avec celle du Peuple, auquel elle eſt annoncée. Il eſt vrai qu'il a eu une espèce de honte de ce paradoxe monſtrueux, & qu'il a ajouté, *ſur-tout lorsque la Doctrine de ce Peuple eſt démontrée vraye.* Mais ce *ſur-tout* ne détruit pas l'univerſalité de l'aſſertion précédente. Ainſi les Payens eux-mêmes, trouvant une oppoſition diamétrale entre la Religion Chrêtienne & leur créance, pouvoient ſe fonder là-deſſus pour ſe refuſer aux Miracles des Fondateurs du Chriſtianisme. La différence n'eſt que du plus au moins, (comme l'indique le mot *ſur-tout*), entre eux & les Chrêtiens qui réjetteroient des miracles contraires à l'Evangile. Il faut ſans contredit juger de la Miſſion d'un homme par ſes Miracles, ſi ces Miracles ſont inconteſtables; puisqu'alors il implique que ſa Miſſion ne ſoit pas divine; mais encore une fois, il implique également que jamais quelqu'un faſſe de vrais Miracles pour une Doctrine qui a des caractères intrinſèques de fauſſeté, ou contre une Doctrine qui a déjà le pri-

vilége d'être démontrée de quelque manière que ce soit. Les Suppositions contradictoires ne peuvent jamais mèner à aucune conséquence.

XLIII.

„ TOUTE innovation est à craindre „ dans un Gouvernement. La plus „ sainte & la plus douce des Religions, „ le Christianisme même, ne s'est pas „ affermi sans causer quelques troubles. „ Les premiers enfans de l'Eglise sont „ sortis plus d'une fois de la modération & de la patience qui leur étoient prescrites. Qu'il me soit permis de rapporter ici quelques Fragmens d'un *Edit* de l'Empereur JULIEN. Ils caractériseront à merveille le génie de ce Prince Philosophe, & l'humeur des zèlés de son tems ".

" J'AVOIS imaginé (*dit Julien*) que " les Chefs des *Galiléens* sentiroient " combien mes procédés sont différens " de ceux de mon Prédécesseur, & " qu'ils m'en sauroient quelque gré.

" Ils

" Ils ont soufert sous son règne l'exil
" & les prisons; & l'on a passé au fil
" de l'épée une multitude de ceux
" qu'ils appellent entr'eux Hérétiques.
" . . . . . Sous le mien, on a rap-
" pellé les Exilés, élargi les Prisonn-
" niers, & rétabli les Proscrits dans
" la possession de leurs biens. Mais
" telle est l'inquiétude & la fureur de
" cette espêce d'hommes, que, depuis
" qu'ils ont perdu le privilége de se
" dévorer les uns les autres, de tour-
" menter & ceux qui sont attachés à
" leurs Dogmes, & ceux qui suivent
" la Religion autorisée par les Loix,
" ils n'épargnent aucun moyen, nè
" laissent échapper aucune occasion,
" d'exciter des revoltes, gens sans é-
" gard pour la vraie piété, & sans res-
" pect pour nos Constitutions. . . . . .
" Toutefois nous n'entendons pas qu'on
" les traîne aux pieds de nos Autels,
" & qu'on leur fasse violence. . . . . .
" Quant au menu-peuple, il paroît que
" ce sont ses Chefs, qui fomentent en
" lui l'esprit de sédition, furieux qu'ils
" sont des bornes que nous avons mi-

" ses

" ſes à leurs pouvoirs: Car nous les
" avons bannis de nos Tribunaux, &
" ils n'ont plus la commodité de dis-
" poſer des Teſtamens, de ſupplanter
" les Héritiers légitimes, & de s'em-
" parer des ſucceſſions. . . . . C'eſt
" pourquoi nous défendons à ce Peu-
" ple de s'aſſembler en tumulte & de
" cabaler chez ſes Prêtres ſéditieux.
" . . . . . Que cet Edit faſſe la ſû-
" reté de nos Magiſtrats que les Mu-
" tins ont inſulté plus d'une fois, &
" mis en danger d'être lapidés. . . . . .
" Qu'ils ſe rendent paiſiblement chez
" leurs Chefs, qu'ils y prient, qu'ils
" s'y inſtruiſent, & qu'ils y ſatisfaſſent
" au Culte qu'ils en ont reçu; Nous
" le leur permettons: Mais qu'ils re-
" noncent à tout deſſein factieux. Si
" ces Aſſemblées ſont pour eux une oc-
" caſion de révolte, ce ſera à leurs
" risques & fortunes: Je les en aver-
" tis. . . . . Peuples incrédules, vi-
" vez en paix. . . . . Et vous qui
" êtes demeurés fidèles à la Religion
" de votre Païs & aux Dieux de vos
" Pères, ne perſécutez point des Voi-
" ſins,

" sins, des Concitoiens, dont l'ignorance est encore plus à plaindre que " la méchanceté. . . . . C'est par " la Raison, & non par la violence, " qu'il faut ramener les Hommes à la " Vérité. Nous vous enjoignons donc " à vous tous nos fidèles Sujets, de " laisser en repos les *Galiléens* ".

„ Tels étoient les sentimens de ce „ Prince, à qui l'on peut reprocher le „ Paganisme, mais non l'apostasie. Il „ passa les premières années de sa vie „ sous différens Maîtres & dans différentes Ecôles, & fit dans un âge „ plus avancé un choix infortuné: Il „ se décida malheureusement pour le „ Culte de ses Ayeux & les Dieux de „ son Païs ".

On ne peut guères s'exprimer plus clairement que le fait ici l'Auteur. Après avoir établi les droits du Gouvernement contre ceux même qui appuyeroient par des miracles une doctrine contraire à la tranquillité publique, il é-

étend ici ces droits à toute sorte d'innovation ; & de peur qu'on ne s'y méprenne, il a soin d'avertir que le Christianisme étoit une innovation, & par une cruelle ironie il représente *la plus douce & la plus Sainte de toutes les Religions*, comme une source de troubles & de desordres. Pour le prouver, il a équitablement recours au témoignage de son plus violent ennemi, d'un Prince qui n'eut d'autre but & d'autre occupation que la destruction du Christianisme. Cette prétenduë clémence dont Julien l'Apostat se glorifie dans ce Fragment, & qu'il oppose aux persécutions de ses Prédécesseurs, étoit comme personne ne l'ignore, le comble de son acharnement contre les Chrêtiens. Convaincu par toute l'expérience du passé, que le sang & la cendre des Martyrs étoit une véritable semence de nouveaux Chrêtiens, il avoit formé un plan dont il se promettoit une tout autre réüssite. Il vouloit les miner, les noircir, les flètrir dans la Société, les couvrir d'ignominie aux yeux de leur siècle & des races futures. Habile

le avec cela dans l'Eloquence & dans les Sophismes, il mit toutes les ressources de son esprit & de ses talens pour arriver à l'accomplissement de ce dessein; & jamais l'Eglise ne fut dans un danger plus éminent. Voilà donc le témoin que notre Auteur nous produit contre les Chrêtiens, comme un Prince Philosophe, auquel *on ne sauroit réprocher son Apostasie*, c'est-à-dire, (car je ne vois pas, comment expliquer autrement ces paroles,) qui avoit eu de bonnes raisons pour abandonner le Christianisme. Je n'entre pas ici dans l'examen approfondi du caractère de cet Empereur. Ceux qui en ont donné l'idée la plus avantageuse, conviennent de ses travers & de ses extravagances. L'excellente Vie de Julien, dont nous sommes redevables à Mr. l'Abbé *de la Bletterie*, peut tenir lieu des Monumens même de l'antiquité à ceux qui ne sont pas en état de les consulter. Mais quoiqu'il en soit, ce n'est pas un Ennemi déclaré, quel qu'il soit, qui est reçu à déposer contre sa partie adverse. A moins qu'il ne dise

des

des choſes confirmées par d'autres témoins non ſuſpects, on ne fait aucune attention à ſes discours. Or je demande ſi les déclamations de Julien dans cet Edit, qui effectivement *caractériſe à merveille ſon génie*, ſont des preuves de miſe, étant deſtituées de tout autre ſécours. Je demande quelles ſont les ſéditions que les premiers Chrêtiens ont excitées, & en particulier celles qu'ils ont oppoſées aux perſécutions de Julien. Tandis que les Hiſtoriens en général, ceux même qui ne favoriſent par les Chrêtiens, gardent un profond ſilence ſur ces prétenduës révoltes, nous nous en rapporterons à un vrai Libelle, qui, quoiqu'il ſoit de la plume d'un Empereur, n'en a pas moins tous les caractères de la prévention & de l'injuſtice. Eſt-ce à un pareil Tribunal qu'il faut nous citer, & ceux qui oſent le faire ne montrent-ils pas bien viſiblement qu'ils font cauſe commune avec ce fameux Apoſtat?

Reviendrai-je après cela au principe d'où notre Auteur eſt parti, & en montrerai-je la fauſſeté? C'eſt que

que toute innovation eſt à craindre dans un Gouvernement? Quoi! lorsqu'il y a des défauts eſſentiels, des abus crians, qui ménacent un Etat de ſa ruïne, il vaut mieux que tout périſſe que de hazarder une innovation. Je ſais bien qu'en Politique il faut une grande circonſpection; qu'il y a certaines choſes qui pourroient mieux aller, mais dont la Réformation entraineroit des desordres pires que ceux qu'on ſe propoſeroit de réformer. Cependant en Politique même, le mal peut ſe trouver tel qu'il ne puiſſe plus être diſſimulé ni toleré. Mais tout cela n'eſt pas même appliquable à une Religion vraye. Etant l'ouvrage de Dieu, elle n'eſt jamais une innovation, puisque Dieu eſt l'Arbitre Suprême de toutes choſes, & elle n'eſt jamais une innovation dangereuſe, puisque Dieu ne ſauroit rien donner aux hommes, qui ne tourne à leur véritable utilité. Quand même les disciples de cette Religion ſe laiſſeroient aller, en la profeſſant, à quelques fautes de fragilité & de foibleſſe, dont la Société ſouffriroit certains dom-

mages, cela ne pourroit rétomber sur la Religion même, dès que cela ne découle pas de ses principes, à plus forte raison dès qu'elle y est parfaitement contraire.

XLIV.

„ Une chose qui m'étonne, c'est „ que les Ouvrages de ce savant Em„ pereur soient parvenus jusqu'à nous. „ Ils contiennent des traits qui ne nui„ sent point à la vérité au Christianis„ me, mais qui sont assez desavanta„ geux à quelques Chrétiens de son „ tems, pour qu'ils se sentissent de l'at„ tention singulière que les Pères de „ l'Eglise ont euë de supprimer les „ Ouvrages de leurs Ennemis. C'est „ apparemment de ces Prédécesseurs „ que St. Grégoire *le Grand* avoit „ hérité du zèle barbare qui l'anima „ contre les Lettres & les Arts. S'il „ n'eût tenu qu'à ce Pontife, nous se„ rions dans le cas des Mahométans, „ qui en sont réduits pour toute lectu„ re à celle de leur Alcoran. Car quel

„ eut

„ eut été le sort des anciens Ecrivains
„ entre les mains d'un homme qui so-
„ léciſoit par principe de Religion ;
„ qui s'imaginoit qu'obſerver les Rè-
„ gles de la Grammaire, c'étoit ſou-
„ mettre JESUS-CHRIST à *Donat*,
„ & qui ſe crut obligé en conſcience
„ de combler les ruïnes de l'Antiqui-
„ té "?

UN Ouvrage de la Nature de celui-ci auroit été incomplet, ſi la calomnie cent fois répetée qui fait la matière de cet Article ne s'y rétrouvoit. Un Pape, nommé *Grégoire*, a eu de l'averſion pour les Ecrits des Auteurs Payens; animé d'un zèle inconſideré, il auroit voulu les ſupprimer, & a fait quelques tentatives à cet égard. Donc tous les Pères de l'Egliſe ont eu une attention ſingulière à ſupprimer les Ouvrages de leurs Ennemis; & c'eſt une merveille que ceux de Julien ſoient parvenus jusqu'à nous. Cette conſéquence eſt conforme à la Logique or-

dinaire de l'Auteur, qui ne laisse pas échaper une seule espèce de Sophisme, sans la mettre en oeuvre. S'il y avoit quelques autorités dans le Texte, ou à la marge, on sauroit à quoi il faut répondre; mais une assertion gratuite ne peut être répoussée que par une simple negation. D'ailleurs il nous reste assez d'objections des Payens contre le Christianisme pour juger de la solidité de toutes celles qu'ils ont pu former. Julien lui-même n'ayant osé nier les miracles & les faits, je demande si la doctrine pure & Sainte de l'Evangile pouvoit souffrir quelque atteinte de la part du Paganisme, par la voye du raisonnement. Je ne crois pas que les *Pensées Philosophiques* de ce tems-là fussent plus redoutables que celles d'aujourd'hui. Plus il a paru de Livres contre la Religion, & plus elle a brillé d'un vif éclat, comme l'expérience le prouve actuellement. On n'a jamais vu un tel Déluge d'écrits impies que depuis environ un demi-siècle; mais aussi jamais l'on n'a vû tant d'Ouvrages solides & victorieux en faveur de la Religion.

XLV.

XLV.

„ CEPENDANT la Divinité des E-
„ CRITURES n'eſt point un caractère
„ ſi clairement empreint en elles, que
„ l'autorité des Hiſtoriens Sacrés ſoit
„ abſolument indépendante du Témoi-
„ gnage des Auteurs Profanes. Où en
„ ſerions-nous, s'il falloit reconnoître
„ *le doigt de* DIEU dans la forme de
„ notre BIBLE? Combien la *Verſion*
„ *Latine* n'eſt-elle pas miſérable? Les
„ Originaux mêmes ne ſont pas des
„ chefs-d'oeuvres de compoſition. Les
„ *Prophètes*, les *Apôtres* & les *Evange-*
„ *liſtes*, ont écrit, comme ils y enten-
„ doient. S'il nous étoit permis de re-
„ garder l'Hiſtoire du Peuple Hébreu,
„ comme une ſimple production de
„ l'Esprit Humain, MOÏSE, & ſes
„ Continuateurs, ne l'emporteroient
„ pas ſur *Tite-Live*, *Salluſte*, *Céſar* &
„ *Joſeph*, tous gens qu'on ne ſoupçon-
„ ne pas aſſurément d'avoir écrit par
„ inſpiration. Ne préfère-t-on pas mê-
„ me le Jéſuite *Berruyer* à MOÏSE?

 „ On

„ On conserve dans nos Eglises des
„ tableaux qu'on nous assure avoir été
„ peints par des Anges & par la Divi-
„ nité même. Si ces morceaux étoient
„ sortis de la main de *Le Sueur*, ou
„ de *Le Brun*, que pourrois-je oppose
„ à cette tradition immémoriale? Rien
„ du tout, peut-être. Mais, quand
„ j'observe ces célestes ouvrages, &
„ que je vois à chaque pas les Règles
„ de la Peinture violées dans le des-
„ sein & dans l'exécution; le vrai de
„ l'Art abandonné par-tout, ne pou-
„ vant supposer que l'Ouvrier étoit un
„ Ignorant, il faut bien que j'accuse
„ la tradition d'être fabuleuse. Quel-
„ le application ne ferois-je point de
„ ces tableaux aux SAINTES ECRI-
„ TURES, si je ne savois combien il
„ importe peu que ce qu'elles contien-
„ nent soit bien ou mal dit. Les *Pro-*
„ *phètes* se sont piqués de dire vrai,
„ & non pas de bien dire. Les *Apô-*
„ *tres* sont-ils morts pour autre chose
„ que pour la vérité de ce qu'ils ont
„ dit ou écrit? Or pour en revenir au
„ point que je traite, de quelle con-
fé-

„ séquence n'étoit-il pas de conserver
„ des Auteurs Profanes, qui ne pou-
„ voient manquer de s'accorder avec
„ les Auteurs Sacrés, au moins sur
„ l'Existence & les Miracles de JESUS-
„ CHRIST, sur les qualités & le ca-
„ ractère de *Ponce Pilate*, & sur les
„ actions & le martyre des premiers
„ Chrêtiens ".

UN Auteur qui fait aller de pair la Version Vulgate & le Texte Sacré, les faux Tableaux que l'Eglise Rom. offre à la sotte crédulité du Peuple, & les Saintes Ecritures, Berruyer & le Législateur des Juifs; un Auteur qui fait un assemblage, je ne dirai pas aussi profane, mais aussi extravagant, mérite-t-il qu'on prenne la peine de le suivre dans ses travers? Ceux qui préfèrent Berruyer à Moïse peuvent assurément réverer comme des Images Divines & miraculeuses de mauvais barbouillages qui ont été l'ouvrage des siècles ténébreux, où tant d'autres Superfti-

stitions ont pris naissance. Nous regardons ces abus du même oeil que l'Auteur, mais nous n'en tirons pas la même conséquence, parce qu'elle n'en découle nullement. L'existence des Erreurs ne détruit point celle des Vérités; tout comme celle des Vices plus universellement répandus encore que les Erreurs, n'empêche pas qu'il ne reste des Vertus. Nous n'insererons pas ici un Traité en forme pour la défense de nos Saints Livres & de leurs Auteurs. Il y a long-tems qu'on les a mis à l'abri d'insultes pareilles à celles qu'on voudroit leur faire essuyer ici. Mais les Théologiens judicieux n'embrassent à cet égard pas plus de terrain qu'ils n'en peuvent défendre. Ils établissent d'abord l'authenticité des Ecritures Saintes sur des preuves que j'ose affirmer être sans réplique; car si l'on vouloit les invalider, il faudroit que tous les Auteurs profanes se trouvassent dans le même cas, n'y en ayant aucun en faveur duquel on puisse alléguer des preuves plus concluantes. Si le paradoxe du P. *Hardouïn* a été regar-

gardé comme une Vision de la dernière absurdité, toute Hypothèse qui tend à nier que les Livres Sacrés ayent l'antiquité & les caractères de Vérité, qu'une Tradition constante & unanime leur attribue, est encore beaucoup plus insoutenable. Or l'authenticité étant une fois prouvée mène par une Conséquence nécessaire à la Divinité. Si les Auteurs des Saintes Lettres ont fait les choses qu'ils racontent, si Moïse a tiré les Israëlites hors de l'Egypte par une suite de prodiges éclatans, si la vie & les actions de J. Christ ont été conformes au recit des Evangélistes, il faut que la doctrine fondée sur ces faits soit une doctrine émanée de Dieu, une véritable Révélation. Il ne reste donc que l'inspiration proprement dite, qui demande d'être proposée avec circonspection. Ceux qui l'étendent aux détails, aux expressions, aux moindres particularités des Ecrits Sacrés, ont en effet de la peine à soutenir leur Thèse. Mais il n'en est pas de même de ceux qui reconnoissent que Dieu laissant à chaque Auteur Sacré son tour d'esprit

& ſon ſtyle, n'a fait que les pouſſer par une inſpiration générale à écrire les Ouvrages qui forment notre Canon, & les preſerver de toutes les erreurs contraires à la pureté de la foi & des moeurs. Quiconque ſe borne à cette aſſertion peut aiſément la maintenir, ſans ſe mettre en peine de la Vulgate, ni de Berruyer. Le caractère de Divinité empreint dans les Saintes Ecritures n'eſt caché qu'à ceux dont le Dieu de ce ſiècle a aveuglé l'Entendement. La Majeſté, la ſublimité des idées qui règnent dans ce Livre par excellence, ne peuvent être méconnuës que par des gens qui ont volontairement emouſſé leur gout par rapport à tout ce qui concerne la Religion. La ſuite & l'accord des Prophèties n'eſt pas non plus un caractère qu'il ſuffiſe de nier pour le détruire. En un mot ces Prophètes, ces Apôtres, ces Evangéliſtes, qui *ont écrit, comme ils y entendoient*, ont laiſſé des monumens, contre leſquels les dents de l'envie & de la calomnie s'uſeront toujours inutilement. Quand même ce

ne

ne seroient que des Ouvrages humains, ils surpasseroient encore de beaucoup ceux qu'on mêt ici en parallèle avec eux, soit par l'importance des choses qui y sont renfermées, soit même pour la manière de les dire, dès qu'on ne voudra pas préférer les faux ornemens de l'éloquence humaine à la véritable force & à la solide sagesse. Il ne reste donc qu'à examiner en quoi l'autorité des Historiens Sacrés est dépendante du témoignage des Auteurs profanes. Personne ne conteste que les caractères extrinsèques de crédibilité ne doivent se joindre aux caractères intrinsèques, pour former la preuve complette de l'authenticité de l'Ecriture Sainte. A' cet égard-là elle rentre dans la Classe de tous les autres Livres, qui sont munis du suffrage de la Tradition, & dont les faits tirent un nouveau degré de force de l'unanimité des témoignages contemporains. Mais cet avantage ne manque point à l'Ancien, ni au N. Testament. L'Histoire rapportée dans ces deux parties de la Bible n'est point démentie par les Auteurs profanes.

nes. Quelques disputes Chronologiques inévitables par rapport à des dates aussi anciennes, ne font rien à l'essence même des faits. Qu'on lise les excellens Ouvrages de Mrs. *Des Vignoles*, *Prideaux*, *Schakford* &c.; on y trouvera dequoi se satisfaire pleinement par rapport à l'Ancien Testament. Pour le Nouveau, je ne saurois deviner, je l'avouë, ce qui reste à desirer à l'Auteur sur l'Existence & les Miracles de J. Christ, & sur les autres Chefs qu'il indique: je suis même surpris de le trouver plus difficultueux que ne le sont ordinairement les Adversaires de la Religion, qui passent rapidement sur l'Article des faits, parce qu'ils savent qu'il n'y a rien à gagner là-dessus, & qu'on ne persuadera jamais à personne, que le Fondateur du Christianisme & ses premiers Ministres ayent été des êtres d'imagination, qui n'ayent rien dit, ni fait de ce qu'on leur attribuë. Enfin puisqu'on juge à propos de jetter les hauts cris sur la suppression de tant d'Auteurs, qu'il auroit été d'une si grande conséquence de conserver, je voudrois

drois qu'on daignât du moins en nommer quelques uns, & qu'on donnât des preuves de leur ſuppreſſion. Car après tout il n'eſt pas permis de parler en l'air, & de rejetter des argumens poſitifs en leur oppoſant des ſuppoſitions ſans preuve.

XLVI.

„ Un Peuple entier (*me direz-vous*) „ eſt témoin de ce Fait: Oſerez-vous „ le nier? Ouï, j'oſerai, tant qu'il ne „ me ſera pas confirmé par l'autorité „ de quelqu'un qui ne ſoit pas de votre parti, & que j'ignorerai que ce „ quelqu'un étoit incapable de fanatisme & de ſéduction. Il y a plus. „ Qu'un Auteur d'une impartialité avouée, me raconte qu'un goufre „ s'eſt ouvert au-milieu d'une Ville; „ que les Dieux, conſultés ſur cet évènement, ont répondu qu'il ſe refermera, ſi l'on y jette ce que l'on „ poſſède de plus précieux; qu'un brave Chevalier s'y eſt précipité, & que „ l'Oracle s'eſt accompli; je le croirai „ beau-

„ beaucoup moins que s'il eut dit ſim-
„ plement, qu'un goufre s'étant ouvert,
„ on employa un tems & des travaux
„ conſidérables pour le combler. Moins
„ un Fait a de vraiſemblance, plus le
„ témoignage de l'Hiſtoire perd de ſon
„ poids, Je croirois ſans peine un ſeul
„ honnête homme, qui m'annonceroit
„ que *Sa Majeſté vient de remporter une*
„ *victoire complette* ſur les Alliés: Mais
„ tout Paris m'aſſûreroit qu'un Mort
„ vient de reſſuſciter à Paſſy, que je
„ n'en croirois rien. Qu'un Hiſtorien
„ nous en impoſe, ou que tout un Peu-
„ ple ſe trompe; ce ne ſont pas des
„ prodiges ".

NOUVEAU parallèle de la force des précédens : c'eſt celui de l'action de Curtius avec les faits de l'Hiſtoire Sainte. Ce prétendu dévouëment du Cheva-

* Encore *Tite-Live* a-t-il marqué aſſez clairement ſon doute ſur les circonſtances fabuleuſes de l'Hiſtoire de *Curtius*; s'il l'a rapportée,

valier Romain pour sa Patrie se trouve rapporté long-tems après l'évènement dans un Auteur Superstitieux, qui a rendu sa narration suspecte en fait de prodiges par l'extrême crédulité qu'il témoigne en les rassemblant de toutes parts *. Dans le tems où ce fait est écrit, il n'intéresse personne, on n'a aucune raison de le réfuter, au contraire il fait une espèce d'honneur à la Nation. Cependant au bout de tant de siècles, le flambeau de la Critique moderne découvre des traces évidentes d'incertitude, non-seulement dans ce fait, mais dans tous les premiers siècles de l'Histoire Romaine, comme quantité d'habiles gens l'ont solidement prouvé, & entr'autres Mr. *de Beaufort* dans un Ouvrage très judicieux sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'Histoire Rom. Voilà ce qu'on a la témérité d'opposer à des faits annoncés & écrits dans le tems même où ils sont

tée, c'est, dit-il, par égard pour l'Antiquité, qui avoit comme consacré cette Fable; *Ubi vetustas derogat fidem, famæ rerum standum est.*

ſont arrivés; & cela au milieu de tout un Peuple ſouverainement intéreſſé à les démentir & à confondre l'impoſture. Y a-t-il donc la moindre ombre de conformité entre ces deux genres d'évènemens? Le premier, je veux dire l'avanture de Curtius, ſans avoir été combattu, a pu à peine conſerver une ombre de crédibilité; le ſecond, ſavoir le ſyſtème des faits Evangéliques s'eſt maintenu au milieu des circonſtances les plus propres à le détruire, il a prévalu contre la rage envénimée de tout ce qu'il y avoit alors de Juifs & de Payens, c'eſt-à-dire, de l'Univers entier, pour qui la Croix de Chriſt étoit un ſcandale & une folie.

Mais outre cela l'Auteur poſe ici des principes ſur la crédibilité des faits, qui ſont faux, ou du moins qui le ſont dans la généralité où il les exprime. Il prétend d'abord qu'on peut nier un fait, dont *un Peuple entier eſt témoin.* Et cela, continuë-t-il, parce qu'il faut encore l'autorité d'une perſonne incapable de fanatisme, qui ne ſoit pas de votre parti. Mais quoi, parmi tout un Peu-

Peuple, (je prens cette expreſſion à la Lettre, je ne ſais, ſi l'Auteur a quelque ſens particulier à y attacher, mais je ne ſuis pas obligé de le deviner), parmi tout un Peuple il n'y aura pas un témoin impartial, ou exemt de fanatisme. Alors je ne vois pas pourquoi je me flatterois de trouver ce perſonnage ſi rare dans la maſſe du genre humain. Six cent mille Israëlites reçoivent la Loi de Dieu, du milieu des éclairs & des foudres dont le Mont Sinaï étoit embraſé. Ils reconnoiſſent tous de concert, quoiqu'il y ait parmi eux pluſieurs gens rebelles & de col roide, que c'eſt effectivement une Loi céleſte, & la reſpectent comme telle pendant une longue ſuite de ſiècles. Sous quel prétexte dirai-je que je ne veux pas les en croire, & demanderai-je quelque témoin externe & impartial? Un pareil témoin eſt même impoſſible à trouver, car enfin, il n'y a que ceux qui ont vû les choſes, qui puiſſent les dépoſer & les affirmer. Falloit-il le témoignage d'un Auteur Egyptien, Mède ou Perſe, pour conſtater ce qu'il n'au-

roit pas vû, & qu'un Peuple entier reconnoit avoir vû. Je ne sais assurement plus ce qu'il faut croire, ni pourquoi l'on doit croire, dès que l'on me débite de pareilles règles à suivre.

Un second principe de l'Auteur, c'est que *moins un fait a de vraisemblance, plus le témoignage de l'Histoire perd de son poids.* Sans contredit nous avons moins de disposition à admettre ce qui est moins vraisemblable; mais nous ne demandons pourtant pas des preuves d'un genre différent pour y ajouter foi. Le caractère irréprochable des témoins qui suffisent pour autoriser la créance d'un fait vraisemblable, suffit également pour autoriser celle d'un fait qui a peu de vraisemblance; il n'y a que les faits contradictoires dont aucune autorité ne sauroit nous persuader. La fameuse résistance des Lacedémoniens aux Thermopyles est moins vraisemblable que plusieurs autres évènemens de l'Histoire Grèque; cependant nous ne faisons pas plus de difficulté de l'admettre que le reste, & nous n'en demandons point d'autres ga-

garans. En général l'Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'un tiſſu de faits, entre les degrés de vraiſemblance desquels il y a beaucoup de variété; mais je n'ai jamais remarqué que ce fut là-deſſus qu'on méſurât la créance qu'on leur accorde. Je ne connois d'autres ſources de cette créance que le caractère, & le nombre des témoins. Où en ſérions-nous, ſi l'on pouvoit ébranler à ſon gré un fait, quelque atteſté qu'il fut, en diſant ſimplement: Cela eſt-il vraiſemblable? Peut-on ſe l'imaginer? Alexandre avec une poignée de Grecs peut-il s'être aſſujetti presque tout l'Univers? Le Conſul Brutus peut-il avoir condamné ſes deux fils à la mort? Le Czar Pierre le Grand a-t-il pû donner en peu d'années une nouvelle face à un vaſte Empire, plongé dans la barbarie? Tout cela, quelque ſurprenant qu'il ſoit, va de pair avec tous les autres faits de l'Hiſtoire, & repoſe également ſur le témoignage des Auteurs, qui nous l'apprennent, & de la Tradition qui ne l'a jamais démenti. Mais il faut aller droit au but de notre Au-

teur, qu'il n'eſt pas fort ſoigneux de cacher; il veut nous faire comprendre que des faits miraculeux, tels que ceux de nos Saint Livres, étant impoſſibles, ne peuvent jamais ſe prouver par quelques témoignages que ce ſoit. C'eſt ce qu'emportent manifeſtement ces paroles: *Tout Paris m'aſſureroit qu'un mort vient de reſſusciter à Paſſy que je n'en croirois rien.* Plaiſante idée, s'il en fut jamais, & qui laiſſera toujours un échapatoire à l'Auteur, ſi nous n'avons ſoin de le lui oter. Pour cet effet je le prie de me dire, ce que c'eſt que *tout Paris qui aſſure qu'un mort vient de reſſusciter à Paſſy.* Sont-ce tous les habitans de Paris ſans exception, qui ont vû de leurs propres yeux & avec toutes les précautions poſſibles pour éviter l'illuſion, la reſurrection d'un mort arrivée à Paſſy. Je ne crois pas que les habitans de Paris fuſſent fort à leur aiſe dans Paſſy, & qu'ils y viſſent la reſurrection d'un mort, ſans s'étouffer. Ainſi tout ce que cela peut ſignifier, c'eſt que le bruit s'eſt répandu dans Paris qu'un mort eſt reſſuscité à Paſſy, & que

que l'Auteur ne rencontre perſonne qui ne le lui aſſure. En ce cas-là j'avouë qu'il fera fort bien de ſuſpendre ſon jugement, & qu'il y aura cent à parier contre un que le fait eſt faux. Un Chrêtien même, en vertu des principes que nous avons dit ci-deſſus qu'il tiroit de ſa Religion, aura une ferme perſuaſion de la nullité du fait, à laquelle l'Auteur n'eſt par également autoriſé. Mais je le prie de me dire ce qu'il oppoſeroit au témoignage formel de tout Paris ſur la reſurrection d'un mort, au cas que la choſe ſe paſſât de la manière ſuivante. Que tout ce qu'il y a dans Paris de perſonnes qui jouïſſent de la raiſon & de l'uſage de leurs ſens, après avoir eu une pleine conviction de la mort de quelqu'un, après avoir vû & touché un mort, en qui il y ait eu des ſignes non équivoques de mort, le voyent reprendre la vie, & s'accordent unanimement à déclarer à l'Auteur ce qu'elles ont vû, & dont elles ſe ſont aſſurées par toutes les voyes poſſibles: je demande s'il perſiſtera à leur dire cruëment, qu'il n'en croit

 rien,

rien, & au cas qu'il le faſſe, de quel droit il le fera? A-t-il des démonſtrations *à priori* à oppoſer à une Expérience inconteſtable? Peut-il prouver qu'il eſt auſſi impoſſible qu'un mort reſſuscite qu'il l'eſt que deux & deux faſſent cinq? Je ne vois donc pas ce qu'il entend par *tout un Peuple* qui *ſe trompe*. Tout un Peuple peut être trompé par de faux recits, ou même par des objets qui ne ſont pas ſuffiſamment à la portée de ſes ſens & de ſon examen; mais tout un Peuple, que dis-je, cent perſonnes, & moins encore, ne ſauroient ſe tromper ſur un fait tel que la reſurrection d'un mort, dès qu'elles ont les moïens de la verifier, & de prevenir toute ſurpriſe.

XLVII.

„ *Tarquin* projette d'ajoûter de nou-
„ veaux corps de Cavalerie à ceux que
„ Romulus avoit formés. Un Augu-
„ re lui ſoûtient que toute innovation
„ dans cette milice eſt ſacrilège, ſi
„ les Dieux ne l'ont autoriſée. Cho-
„ qué

„ qué de la liberté de ce Prêtre, &
„ résolu de le confondre & de décrier
„ en sa personne un Art qui croisoit
„ son autorité, Tarquin le fait appel-
„ ler sur la place publique, & lui dit ";
" Dévin, ce que je pense est-il pos-
" sible? Si ta Science est telle que tu
" la vantes, elle te met en état de ré-
" pondre ". „ L'Augure ne se décon-
„ certe point, consulte les Oiseaux,
„ & répond "; " Ouï, Prince, ce
" que tu penses, se peut faire ".
„ Lors Tarquin tirant un rasoir de
„ dessous sa robe, & prenant à la main
„ un caillou "; " Approche (*dit-il*
" *au Divin*); coupe-moi ce caillou
" avec ce rasoir: Car j'ai pensé que
" cela se pouvoit ". „ *Navius*, c'est
„ le nom de l'Augure, se tourne vers
„ le peuple, & dit, avec assurance ";
" Qu'on applique le rasoir au caillou,
" & qu'on me traîne au supplice, s'il
" n'est divisé sur le champ ". „ L'on
„ vit en effet, contre toute attente,
„ la dureté du caillou céder au tran-
„ chant du rasoir: Ses parties se sépa-
„ rent si promtement, que le rasoir

 „ por-

„ porte sur la main de Tarquin, & en
„ tire du sang. Le peuple étonné fait
„ des acclamations: Tarquin renonce
„ à ses projets, & se déclare protec-
„ teur des Augures: On enferme sous
„ un Autel le rasoir & les fragmens
„ du caillou. On élève une Statue au
„ Dévin. Cette Statue subsistoit en-
„ core sous le règne d'*Auguste*; &
„ l'Antiquité Profane & Sacrée nous
„ atteste la vérité de ce Fait dans les
„ Ecrits de *Lactance*, de *Denys d'Hali-*
„ *carnasse*, & de S^t. *Augustin*.

„ Vous avez entendu l'Histoire:
„ Ecoutez la Superstition". "Que re-
" pondez-vous à cela? Il faut (*dit le*
" *superstitieux Quintus à Cicéron son Frè-*
" *re*) il faut se précipiter dans un
" monstrueux Pyrrhonisme, traiter les
" Peuples & les Historiens de stupi-
" des, & brûler les Annales, ou con-
" venir de ce Fait. Nierez-vous tout,
" plutôt que d'avouer que les Dieux
" se mêlent de nos affaires "?

„ * *Hoc*

* *Cicer.* De Divinat. Lib. II. Cap. 11. *Edit.* de *Gronov.*

„ * *Hoc ego Philosophi non esse arbi-*
„ *tror testibus uti, qui, aut casu veri,*
„ *aut malitiâ falsi fictique esse possunt.*
„ *Argumentis & rationibus oportet, qua-*
„ *re quidque ita sit, docere, non event-*
„ *tis, iis præsertim quibus mihi non li-*
„ *ceat credere. . . . . † Omitte igi-*
„ *tur lituum Romuli, quem in maximo*
„ *incendio negas potuisse comburi: Con-*
„ *temne cotem Accii Navii. Nihil debet*
„ *esse in Philosophia commentitiis fabellis*
„ *loci. Illud erat Philosophi, totius au-*
„ *gurii primum naturam ipsam videre,*
„ *deinde inventionem, deinde constan-*
„ *tiam. . . . Habent Etrusci exaratum*
„ *puerum auctorem Disciplinæ suæ. Nos*
„ *quem? Accium-ne Navium? Placet igi-*
„ *tur humanitatis expertes habere Divi-*
„ *nitatis auctores.* Mais c'est la croyan-
„ ce des Rois, des Peuples, des Na-
„ tions & du Monde. *Quasi verè quid-*
„ *quam sit tam valdè, quam nihil sape-*
„ *re, vulgare: aut quasi tibi ipsi in ju-*
„ *dicando placeat multitudo!* Voilà la ré-

„ pon-

† Ibid. Cap. 38. 39.

„ ponse du Philosophe. Qu'on me ci-
„ te un seul Prodige auquel elle ne soit
„ pas applicable ? Les Pères de l'E-
„ glise, qui voyoient sans doute de
„ grands inconvéniens à se servir des
„ principes de CICERON, ont mieux
„ aimé convenir de l'avanture de *Tar-*
„ *quin*, & attribuer l'Art de *Navius* au
„ Diable. C'est un belle machine que
„ le Diable "!

QUAND l'Auteur feroit autant d'Articles différens qu'il y a de faits Superstitieux dans l'Histoire profane, pour les mettre en parallèle avec les faits de l'Histoire Sacrée, il ne multiplieroit pas pour cela les Argumens, & ne nous imposeroit pas la Loi de répeter toujours les mêmes réponses. Nous nous en tenons donc à ce que nous avons déjà dit sur le devouëment de Curtius. L'action de l'Augure *Navius* est encore dans un éloignement plus grand, & par conséquent plus exposée à cette incertitude commune aux premiers tems de Rome.

me. D'ailleurs, ſi elle a quelque Vérité, voici comment je la concevrois, & je m'étonne que perſonne n'ait encore propoſé cette Solution, au moins que je ſâche. Tarquin & l'Augure s'entendoient. Le Roi voyant les avantages que Numa avoit tiré de la Superſtition, voulut faire jouër une nouvelle machine, propre à faire impreſſion ſur le Peuple. Il fit ſemblant de combattre la Doctrine des Augures, afin d'amèner ſur la Scêne ce prétendu Miracle. L'Augure y trouvoit trop bien ſon compte, pour ne pas s'y prêter. Leur rôle eſt fort aiſé à jouër. Le Monarque apoſtrophe rudement le Divin, qui ne ſe déconcerte point, parce qu'il ſavoit à quoi s'en tenir. Il accepte la propoſition que lui fait le Roi, & recevant de ſa main un caillou de deux pièces artiſtement réünies par quelque ciment leger, il le ſépare en deux ſans miracle d'un coup de raſoir. Là-deſſus Tarquin montre les apparences d'une converſion ſubite, & ſe déclarant Protecteur des Augures, il s'aſſure un moyen infaillible de perſuader au

au Peuple tout ce qu'il fera émaner d'une Science qui vient d'être justifiée par un si grand prodige. Rien ne me paroit plus simple que ce denouëment; & le secret étant probablement resté entre les Acteurs, on s'est partagé sur la Nature de ce fait: les Superstitieux, comme *Quintus*, y cherchant des caractères de certitude & les Philosophes, comme *Ciceron* son frère, le relèguant dans la classe des Fables. Mais quelque parti qu'on prenne, il n'y aura jamais de comparaison à faire entre de pareilles narrations, & celles des Historiens Sacrés. Si les faits que ceux-ci rapportent sont vrais, ils ne peuvent être attribués qu'au pouvoir de la Divinité; & ces faits ne sauroient être faux de la manière dont ils sont attestés. Au reste il importe fort, comment les Pères ont raisonné sur le prétendu miracle de Navius, & à quelle cause ils l'ont rapporté. Nous ne nous rendons garans que de nos propres raisonnemens.

XLVIII.

XLVIII.

„ Tous les Peuples ont de ces „ Faits, a qui, pour être merveilleux, „ il ne manque que d'être vrais; avec „ lesquels on démontre tout, mais „ qu'on ne prouve point; qu'on n'oſe „ nier ſans être impie, & qu'on ne „ peut croire ſans être imbecille ".

Le bras avoit été trop long-tems levé; il faut enfin frapper le coup. Tous les miracles qui ſont l'objet de la créance imbécille de quelque Peuple que ce ſoit, & par conſéquent des Chrêtiens, comme des autres, ſont deſtituées de tout caractère de Vérité. On s'en ſert comme de preuves, tandis qu'il leur en faudroit à eux-mêmes, & qu'il n'en ont point. Voilà donc tout réduit & confondu dans la même Claſſe, dans celle des chimères & des impoſtures. La Vie d'Apollonius de Tyane, & celle de J. Chriſt iront dèsormais

mais de pair; les miracles qui ont servi à l'établissement de l'Evangile n'auront aucune prérogative sur les contes les plus ridicules que quelques Nations sauvages font de leurs Idoles. Une suite non interrompuë de monumens, qui se confirment les uns les autres de siècle en siècle, & qui sont avoués par tout ce qu'il y a de Nations éclairées sur la face de notre Globe n'aura pas plus de poids que l'Histoire de *Marie Alacoque*, ou tel autre Roman mystique? Si tous ceux qui ont cru & reçu la doctrine de l'Evangile depuis qu'elle à été manifestée dans le Monde, sont des imbécilles, il en résulte que le bon sens, l'esprit, la force de raisonnement ont été le partage exclusif des Adversaires de la Religion. Je crois que cette modeste conséquence n'a pas besoin d'une longue réfutation.

XLIX.

„ *Romulus* frappé de la foudre, ou
„ massacré par les Sénateurs, disparoît
„ d'entre les Romains. Le Peuple &
„ le

„ le Soldat en murmurent. Les Or-
„ dres de l'Etat se soulèvent les uns
„ contre les autres, & Rome naissan-
„ te, divisée au dedans & environnée
„ d'Ennemis au dehors, étoit au bord
„ du précipice, lorsqu'un certain Pro-
„ culeius s'avance gravement, & dit;
" Romains, ce Prince que vous regret-
" tez n'est point mort: Il est monté
" aux Cieux, où il est assis à la droite
" de Jupiter. Va, m'a-t-il dit, calme
" tes Concitoiens: Annonce-leur que
" Romulus est entre les Dieux: Assu-
" re-les de ma protection: Qu'ils sâ-
" chent que les forces de leurs Enne-
" mis ne prévaudront jamais contr'eux.
" Le Destin veut qu'ils soient un jour
" les maîtres du Monde: Qu'ils en fas-
" sent seulement passer la prédiction
" d'âge en âge à leur postérité la plus
" reculée ". „ Il est des conjonctures
„ favorables à l'Imposture, & si l'on
„ examine quel étoit alors l'état des
„ affaires de Rome, on conviendra
„ que Proculeius étoit homme de tête,
„ & qu'il avoit su prendre son tems.
„ Il introduisit dans les esprits un pré-

„ ju-

„ jugé qui ne fut pas inutile à la gran-
„ deur future de sa patrie. . . . . * *Mi-*
„ *rum, quantùm illi viro nuncianti hæc*
„ *fidei fuerit, quamque desiderium Ro-*
„ *muli apud plebem exercitumque, factâ*
„ *fide immortalitatis, lenitum sit. . . . .*
„ *Famam hanc admiratio viri, & pa-*
„ *vor præsens nobilitavit, factoque à pau-*
„ *cis initio, Deum, Deo natum, salvere*
„ *universi Romulum jubent.* C'est-à-di-
„ re, que le peuple crut à cette appa-
„ rition; que les Sénateurs firent sem-
„ blant d'y croire, & que Romulus eut
„ des Autels. Mais les choses n'en de-
„ meurèrent pas là. Bien-tôt ce ne
„ fut point un simple Particulier à qui
„ Romulus s'étoit apparu. Il s'étoit
„ montré à plus de mille personnes en
„ un jour. Il n'avoit point été frappé
„ de la foudre: Les Sénateurs ne s'en
„ étoient point défaits à la faveur d'un
„ tems orageux. Mais il s'étoit élevé
„ dans les airs au-milieu des éclairs &
„ au bruit du tonnerre, à la vuë de
„ tout un Peuple; & cette avanture

„ se

* *Tit. Liv.* Lib. 1. Cap. 16.

„ se *calfeutra* avec le tems d'un si
„ grand nombre de pièces, que les
„ Esprits-forts du siècle suivant de-
„ voient en être fort embarrassés ".

INSENSIBLEMENT nous ferons un cours complet d'Histoire Romaine, en suivant notre Auteur. Quelques noms qu'il estropie en passant, comme *Proculeius* pour *Proculus*, ne font pas un objet plus important que le saut du Tombeau de Mahomet d'une Ville à l'autre; cela fait voir au contraire un homme tout occupé de son objet, qui ne s'arrête pas aux mots & aux syllabes. Mais que fait toute cette broderie de l'assassinat de Romulus à notre Histore Sainte? Quels caractères de credibilité a-t-elle à mettre en parallèle avec ceux des faits de la Bible? Où sont ces Esprits Forts qui dans quelque siècle que ce soit ayent jamais été embarassés à démêler le vrai du faux dans cet évènement? Supposé même que le gros du vulgaire ait pris la chose pour

argent comptant, conclurre quelque chose de là, ce seroit raisonner aussi solidement que si l'on vouloit établir la certitude des miracles de St. Antoine ou de St. François, sur ce qu'en pensent quelques dévots plongés dans la Superstition. Assurément les Incredules auroient bon marché des miracles de l'Evangile, s'ils ne leur coutoient pas plus à détruire que l'enlèvement de Romulus au Ciel? Mais oseroient-ils se vanter de pouvoir se démêler avec le même succès de la démonstration de *Ditton* que de la narration de *Tite-Live*? C'est à la vérité de quoi l'on ne s'embarasse point dans un Ouvrage tel que celui-ci. Brocher des réflexions sans ordre & sans liaison, jaser, badiner, placer à propos une figure de Rhétorique, & sur-tout une ironie, voilà ce qu'on appelle des *Pensées Philosophiques*, parce qu'on sait que les trois quarts & demi des Lecteurs y applaudiront, pour se donner le bel air, & paroître initiés dans cette sublime doctrine.

L.

L.

„ Une seule démonstration me frap-
„ pe plus que cinquante Faits. Grace
„ à l'extrême confiance que j'ai en ma
„ Raison, ma Foi n'est point à la mer-
„ ci du premier Saltimbanque. Pontife
„ de Mahomet, redresse des Boiteux;
„ fais parler des Muets; rens la vuë
„ aux Aveugles; guéris des Paralyti-
„ ques; ressuscite des Morts; restituë
„ même aux Estropiés les membres qui
„ leur manquent, Miracle qu'on n'a
„ point encore tenté; & à ton grand
„ étonnement, ma Foi n'en sera point
„ ébranlée. Veux-tu que je devienne
„ ton Prosélyte? Laisse tous ces pre-
„ stiges, & raisonnons. Je suis plus
„ sûr de mon jugement que de mes
„ yeux.

„ Si la Religion que tu m'annon-
„ ces est vraie, sa vérité peut être mi-
„ se en évidence, & se démontrer par
„ des raisons invincibles. Trouve-les,
„ ces raisons. Pourquoi me harceler
„ par des Prodiges, quand tu n'as be-

„ soin pour me terrasser que d'un Syl-
„ logisme ? Quoi donc ! te seroit-il
„ plus facile de redresser un Boiteux,
„ que de m'éclairer " ?

Comme le Pontife de Mahomet n'a jamais prétendu guérir des Aveugles, des Boiteux ou des Muets, ni ressusciter des Morts, on voit bien que l'apostrophe s'adresse directement au Pontife de l'Evangile, ou plutôt qu'elle retombe à plomb sur l'Auteur même de notre Sainte Religion, qui a prétendu que les hommes devoient croire à ses oeuvres, & qui les a allèguées en témoignage de la Divinité de sa Mission. Ainsi ce magnifique appareil, ce véritable triomphe de la Toute-puissance Divine, n'a rien qui puisse ébranler tant soit peu notre Auteur; il ose, o blasphéme, sur lequel j'ai peine à en croire mes propres yeux, il ose traiter ces miracles de *prestiges*, & comparer ceux qui les font à des *Saltimbanques*. Car encore une fois le nom de Mahomet

met qu'il a glissé dans cet Article, ne sauroit en rien le justifier; il s'agit très positivement des miracles du Sauveur, dont il donne l'énumération distinctive & complette, & c'est ce grand Sauveur qu'il defie de faire la moindre impression sur lui. Oui, j'avouë que vaincre un pareil endurcissement seroit un des plus grands Miracles de la Grace du Redemteur; mais ceux qui l'outragent aussi cruellement, méritent-ils qu'elle se signale en leur faveur?

Incrédule, qui insultes brutalement au Maître que tu devrois adorer avec moi, que prétens-tu donc toi-même, & où t'emporte ton aveugle fureur? Tu voudrois que le Sauveur operât ta conviction par la voye du raisonnement. C'est donc à dire, qu'il n'a jamais raisonné, & que dans tout l'Evangile il n'y a pas l'ombre du raisonnement. J. Christ n'a-t-il pas enseigné, & démontré ses enseignemens? Jamais homme parla-t-il, comme lui, avec plus de force & d'énergie avec plus de dignité & de grace? Te vanterois-tu d'éluder tous les Syllogismes

qu'il a employés pour ramener les Pecheurs de leurs égaremens, ou pour confondre les artifices de ses Ennemis. Peut-être voudrois-tu que se bornant à raisonner, il n'eut point fait de miracles? Mais c'est alors qu'embrassant le sentiment opposé, tu ne manquerois pas de te récrier; Pourquoi ajouterois-je foi à un Docteur Juif, qui débite à la vérité des maximes spécieuses, mais qui n'a aucun droit de m'astreindre à les suivre? Pourquoi serois-je le disciple d'un homme que sa Nation elle-même a rejetté & condamné au supplice, sans qu'il ait pu se mettre à l'abri de ces traitemens? Encore s'il avoit prouvé que sa Commission venoit d'en haut, cela mériteroit attention. Ainsi sont faits les Incrédules; ils voudroient ce qui n'est point, & si ce qu'ils vouloient, existoit, ils demanderoient le contraire. Assurément J. Christ ne pouvoit se faire reconnoître en qualité de Messie & de Fils de Dieu, qu'en signalant son pouvoir, comme il l'a fait. La démonstration de puissance étoit la seule qui convint aux circonstances

dans

dans lesquelles il se rencontroit. Malgré la force & l'évidence de ses discours, on auroit toujours dit; C'est le Fils du Charpentier, s'il n'avoit mis sa qualité de Fils de Dieu au-dessus de toute exception, en faisant les oeuvres de son Père céleste. C'est par là qu'il terrassoit l'Incrédulité de ses Contemporains, & s'il ne produit pas le même effet sur celle de nos jours, ceux qui y persévèrent n'en sont que plus inexcusables.

L I.

„ Un homme est étendu sur la terre sans sentiment, sans voix, sans „ chaleur, sans mouvement. On le „ tourne, on le retourne, on l'agite, „ le feu lui est appliqué, rien ne l'émeut: Le fer chaud n'en peut arracher un symptôme de vie: On le „ croit mort. L'est-il? Non. C'est „ le pendant du Prêtre de Calame, „ *qui, quando ei placebat, ad imitatas* „ *lamentantis hominis voces, ita se au-* „ *ferebat à sensibus & jacebat simillimus*

 „ *mor-*

„ *mortuo, ut non solùm vellicantes at-*
„ *que pungentes minimè sentiret, sed a-*
„ *liquando etiam igne ureretur admodo,*
„ *sine ullo doloris sensu, nisi postmodùm*
„ *ex vulnere.* St. *Augugust. Cité de*
„ DIEU. Liv. XIV. Chap. 24. Si
„ certaines gens avoient rencontré de
„ nos jours un pareil sujet; ils en au-
„ roient tiré bon parti. On nous au-
„ roit fait voir un cadavre se ranimer
„ sur la cendre d'un Prédestiné: Le
„ recueil du Magistrat Janséniste se se-
„ roit enflé d'une résurrection; & le
„ Constitutionnaire se tiendroit peut-
„ être pour confondu ".

METTEZ d'un côté le Prêtre de Calame & les Convulsionnaires; de l'autre la resurrection de Lazare qui sentoit déjà l'infection, & celle de J. Christ dont on avoit percé les piés & les mains de cloux, & le côté d'une lance, pésez impartialement & décidez. Un seul homme, (& encore le fait est peut-être exageré) un seul homme, par-

parmi tous ceux qui ont vêcu, a passé pour avoir cette faculté *suspensive*, pour ainsi dire, des apparences de la vie. Donc tous les morts sur lesquels les fondateurs de la Religion ont exercé leur pouvoir, étoient constitués comme le Prêtre de Calame. Donc leur mort n'étoit constatée que par cette simple privation de mouvement & de chaleur. Continuez à raisonner ainsi, vous ferez bien du chemin, mais assurément je ne prendrai pas la peine de vous suivre.

LII.

„ Il faut avouer, dit le Logicien „ de *Port-Royal*, que S^t. *Augustin* a „ eu raison de soutenir avec *Platon*, „ que le jugement de la Vérité, & „ la Règle pour discerner, n'appartiennent pas aux Sens, mais à l'Esprit: „ *Non est veritatis judicium in sensibus*; „ & même que cette certitude que „ l'on peut tirer des Sens, ne s'étend „ pas bien loin, & qu'il y a plusieurs „ choses que l'on croit savoir par leur

„ entremise, & dont on n'a point une
„ pleine assurance. Lors donc que le
„ témoignage des Sens contredit, ou
„ ne contre-balance point l'autorité de
„ la Raison, il n'y a pas à opter. En
„ bonne Logique, c'est à la Raison
„ qu'il faut s'en tenir ".

Les Maximes les plus vrayes peuvent être mises dans un faux jour, & employées à la défense de l'erreur. La Règle proposée par Platon, par St. Augustin, & par le Logicien de Port-Royal est une espèce de Boussole, pour nous faire éviter, tant en Philosophie qu'en Théologie, une infinité d'écueils dangereux. Mais entre les mains de l'Auteur elle dévient *ignis fatuus*, un feu folet propre à nous égarer. Il suffira donc de déterminer le véritable sens de ce principe; *Non est veritatis judicium in sensibus*, pour détruire celui que l'on s'efforce d'y attacher dans cet endroit. Les sens nous ont été donnés pour nos besoins, pour nous faire distin-

distinguer les rapports que les objets dont nous sommes environnés, ont avec notre Corps, & les impressions utiles ou nuisibles qu'ils sont propres à y exciter. Quand nous voulons étendre plus loin leur usage, & que nous prétendons placer dans les objets mêmes des choses analogues à nos propres sensations, c'est une source féconde de toutes sortes d'erreurs. *Descartes*, & après lui le P. *Malebranche* ont fait main basse sur la plupart de ces illusions avec un succès victorieux; mais il en reste pourtant encore assez dans la Philosophie, pour donner de l'exercice aux Philosophes modernes. Les notions chimeriques d'une matière similaire, de la réalité de l'étenduë, de l'espace, du tems, & presque toutes les notions Géomètriques transportées mal à propos dans la Physique, se trouvent dans ce cas. Rien de plus utile alors que l'emploi de la Règle; *Non est veritatis judicium in sensibus.*

Mais il y a bien de loin de là au Pyrrhonisme universel sur le rapport des sens que l'Auteur cherche à introduire.

Il

Il ne se souvient plus apparemment * que *c'est avec un baton qu'on a prouvé au Pyrrhonien qu'il avoit tort de nier son existence.* Le témoignage des sens requiert à la vérité certaines conditions pour être valable; mais quand ces conditions existent, il forme une preuve complette que rien ne sauroit détruire. Il faut prémièrement le concours de tous les sens, autant qu'ils peuvent tous concourir sur le sujet dont il sera question. Vous avez un cadavre devant vous; vos yeux apperçoivent ce visage où règne l'empreinte de la mort; vos mains touchent ces membres froids & roides; votre odorat est affecté des particules qu'un commencement d'infection fait exhaler. Le concours de ces trois sens démontre l'existence & l'état de ce corps aussi invinciblement que la Raison elle-même puisse prouver quoi que ce soit. De même encore, un Prêtre me présente une Oublie, mes yeux, mes mains, & mon goût en font l'examen & dépose nt de concert que c'est

* Art. XVII.

c'eſt un mèlange de farine & d'eau. Cela eſt auſſi vrai que les proprietés du triangle, ou du quarré. Le jugement de la vérité ſe trouve alors dans les ſens, bien entendu qu'on ne l'étende qu'à l'exiſtence & aux qualités ſenſibles des objets dont il s'agit; car je ne crois pas que l'on conteſte le pouvoir de porter des jugemens vrais & déterminés ſur l'exiſtence & les qualités ſenſibles des choſes, indépendamment de leur eſſence, & quoique cette eſſence ſoit inconnuë. Quand je dis; Ce que je tiens exiſte, & c'eſt du pain; j'affirme la choſe du monde la plus inconteſtable, & ſi quelqu'un vient me dire, ſavez-vous ce que c'eſt du pain, en connoiſſez-vous l'eſſence, pour parler ainſi? je ſuis en droit de le tourner en ridicule, comme un homme qui extravague.

Mais je vais plus loin, & pour oter tout ſujet de chîcane, à la premiè-re condition priſe du concours de tous les ſens que je viens d'indiquer, j'en ajoute une ſeconde, c'eſt le concours de ce témoignage de la part de plu-

ſieurs

sieurs personnes qui attestent la même chose. Comme les sens d'un homme peuvent être alterées, son imagination dérangée, qu'il peut en un moment s'être fait un bouleversement total de ses facultés, je n'admettrai point la déposition d'un seul homme au sujet de quelque fait extraordinaire, quoiqu'il soutienne avoir vû, touché. Voilà pourquoi je proscris toutes les Histoires de Spectres, de Révenans, & d'Apparitions quelconques, parce que c'est pour l'ordinaire dans la solitude, dans le silence, dans l'obscurité, que se trouve la scêne de ces évènemens, & qu'il est aisé de voir que ces phantômes n'avoient d'existence que dans le cerveau violemment agité de ceux qui prétendent les avoir vûs, quelquefois même ouïs & touchés. S'il n'est même question que du rapport d'un sens, un certain nombre de personnes superstitieuses & craintives peuvent se faire illusion de concert, croire ouïr certains bruits, voir certaines figures, &c. Quoique le cas soit plus rare & plus difficile, j'en admets encore la possibilité. Mais voi-

voici ma Thèse. Quand plusieurs personnes ont toutes le pouvoir de soumettre un fait à l'épreuve de tous les sens qui sont propres à en juger, & qu'elles s'accordent à assurer l'existence de ce fait, le jugement de la vérité appartient à ces personnes-là, & leur déposition unanime est une démonstration de fait, que la Raison ne sauroit jamais détruire, parce qu'elle ne sauroit la combattre. En effet de quelles armes se serviroit-elle? Entreprendroit-elle de prouver *à priori* l'impossibilité d'une chose que l'expérience démontre *à posteriori*? Il faut bien que ce qui est, soit possible. Mais encore une fois êtes-vous assuré que ce que vous dites être, soit. Oui, je le suis, dès que les deux conditions susdites élèvent le témoignage de mes sens à un degré de force irrésistible. Appliquons-les, par exemple, à la Résurrection de N. S. Si elle n'avoit eu qu'un témoin, je n'y ferois pas le moindre fonds. Je dirois; c'est un homme plein de l'idée de son Maître, qui a cru le voir, converser même, manger avec lui, le toucher,

cher, l'embraſſer; je me tirerois d'affaire en diſant; C'eſt un fou, il ne faut pas l'écouter. D'un autre côté, ſi cette Réſurrection avoit pluſieurs témoins, mais qui n'euſſent pu faire uſage que d'un ſeul ſens, pour s'en aſſurer je ſerois encore embaraſſé, quoiqu'il y eut déjà beaucoup plus à compter ſur leur dépoſition. Les Apôtres ſont raſſemblés, ils répaſſent douloureuſement toutes les circonſtances de la vie de leur Maître, ils ſoupirent après lui, & mettroient tout leur bonheur à le revoir. L'un d'eux pénétré de ces idées, croit effectivement la voir, il s'écrie; Le voilà. Les autres fixent leurs regards où leur Compagnon aſſure qu'il le voit; & l'imagination du premier eſt aſſez contagieuſe pour entraîner celle des autres, qui aſſureront tous dèsormais la même choſe. Je le repète; pour peu que l'aſſemblée ſoit nombreuſe, la choſe eſt presque impoſſible, mais je veux bien en accorder la ſuppoſition. En ſera-t-il de même, ſi ce prétendu phantôme s'approche, ſe met à la portée du point de vuë de chacun des aſſi-

fiſtans, entre en converſation, répond à chacun ſuivant ſes idées & les discours qu'il lui tient, s'arrête pendant quelques heures, mange & boit en préſence des aſſurances, ſe laiſſe même manier & toucher par ceux qui ſouhaitent un dernier degré de conviction, enfin réparoît ainſi à diverſes repriſes pendant un certain nombre de jours. Si au bout de ces épreuves réïterées, ceux qui les ont faites ont ſujet de ſe défier d'eux-mêmes, & ſi ceux auxquels ils les récitent, ne peuvent les regarder comme croyables, le Jugement de la Vérité eſt banni non-ſeulement des ſens, mais de toutes nos autres connoiſſances. Car enfin d'où viennent-elles ces autres connoiſſances? Ne ſait-on pas, pour oppoſer Maxime à Maxime que; *Nihil eſt in intellectu quod non fuerit prius in ſenſu.* Tels ſont, ce me ſemble, les vrais principes qu'il faut poſer ſur la valeur & la certitude du témoignage des ſens. En les ſuivant on ne rencontrera jamais la Raiſon dans ſon chemin, & l'on ne ſera point appellé à faire l'option que l'Auteur ſup-

poſe. La Raiſon eſt pleinement convaincuë par les ſens dans les cas dont nous avons ſoigneuſement déterminé toutes les circonſtances; & ſi nous voulions leur refuſer alors notre créance, bien loin d'être ſollicités par la Raiſon à ce refus, nous éprouverions des reproches intérieurs de ſa part. Il répugne que Dieu nous ait mis dans le cas d'aucune illuſion inévitable, & je défie qu'on en allègue aucun exemple. Quand je m'imagine que le Soleil n'eſt pas plus grand qu'il me paroit, je ſuis dans une erreur très vincible; je n'ai qu'à me ſouvenir des cas où le témoignage des ſens vaut une démonſtration. Ai-je le concours des ſens ſur la grandeur que j'attribuë au Soleil? Non; je n'ai que le rapport de ma vuë, je n'ai point été à portée de méſurer les dimenſions de cet Aſtre, pour conclurre comme je le fais. Il en eſt comme d'un Aveugle, qui trouvant le même goût dans deux mots différens, ſoutiendroit que c'eſt le même mêts, parce qu'il n'a pas ſes yeux pour diſtinguer leur différence viſible. Je pourrois multi-

tiplier ces exemples à l'infini, & j'y trouverois toujours une pleine conformation de mes principes.

LIII.

„ Un Fauxbourg retentit d'acclamations; la cendre d'un Prédestiné y „ fait en un jour plus de Prodiges que „ Jesus-Christ n'en fit en toute sa „ vie. On y court; on s'y porte. J'y „ suis la foule. J'arrive à peine, que „ j'entens crier, Miracle! Miracle! „ J'approche, je regarde, & je vois „ un petit Boiteux qui se promène à „ l'aide de trois ou quatre personnes „ qui le soutiennent, & le peuple, qui „ s'en émerveille, de repéter, Miracle! Miracle! Où donc est le Miracle, peuple imbécille? Ne vois-tu „ pas que ce Fourbe n'a fait que changer de béquilles? Il en étoit dans „ cette occasion des Miracles, comme il en est toujours des Esprits. „ Je jurerois bien que tous ceux qui „ ont vu des Esprits les craignoient „ d'avance, & que tous ceux qui voyoient

„ yoient là des Miracles, étoient bien „ réſolus d'en voir ".

LIV.

„ Nous avons toutefois de ces Mi„ racles prétendus un vaſte Récueil, „ qui peut braver l'Incrédulité la plus „ déterminée. L'Auteur eſt un Séna„ teur, un homme grave, qui faiſoit „ profeſſion d'un Matérialisme, aſſez „ mal-entendu à la vérité; mais qui „ n'attendoit pas ſa fortune de ſa con„ verſion: Témoin oculaire des Faits „ qu'il raconte, & dont il a pu juger „ ſans prévention & ſans intérêt, ſon „ témoignage eſt accompagné de mil„ le autres. Tous diſent qu'ils ont vû, „ & leur dépoſition a toute l'authenti„ cité poſſible. Les Actes Originaux „ en ſont conſervés dans les Archives „ publiques. Que répondre à cela? „ Que répondre? Que ces Miracles ne „ prouvent rien; tant que la queſtion „ de ſes ſentimens ne ſera point déci„ dée ".

PER-

PERSONNE n'attend ici de nous que nous prenions fait & cause pour les Convulsionnaires & pour le Livre de Mr. de Montgeron. Nous n'avons d'autre intérêt ici que de repousser le parallèle, & la chose sera bientôt faite. Quand la force des témoignages, que l'on produit en faveur des Miracles operés par le Bienheureux Paris, aura la moindre proportion avec celle des témoignages, qui démontrent les Miracles de l'Evangile, nous nous mettrons en devoir de répondre. Quand l'Evangile du Magistrat aura produit les mêmes effets dans le Monde que celui des Apôtres, & que triomphant hautement de l'incrédulité de ses Contemporains, il aura fondé une Religion victorieuse de tous les obstacles, & perpétuée à travers plusieurs siècles, nous appellerons ces deux Religions,

Pares aquilas & pila minantia pilis.

Jusques-là on n'a aucun droit de tirer du sépulcre un Ouvrage mort en naissant, pour l'opposer à la Parole du Dieu vivant & vrai. J'ajouterai seulement une Remarque, pour faire voir la certitude des principes que j'ai établis tout-à-l'heure, & qui s'appliquent à merveille ici. Il paroit à la vérité y avoir un certain accord, une certaine unanimité de témoins, qui dépose nt au sujet des Miracles du Cimétière St. Médard; mais outre que les Contemporains ont démêlé sur le champ & sans peine que le grand nombre de ces témoins étoient coupables de fraude & d'imposture, je demande à l'égard de ceux qui pourroient être regardés comme ayant agi de bonne foi, s'ils ont eu le concours du témoignage de tous les sens, pour constater la certitude des faits en question. Ils ont vû, & qu'ont-ils vû? Des personnes soi-disant attaquées de telle ou telle infirmité, reprendre en apparence des forces & de la vigueur. Mais avoient-ils une connoissance antérieure de l'état de ces malades, s'étoient-ils assurés par d'autres

voyes

voyes de la réalité de leurs infirmités, & se sont-ils assurés de la réalité de leur guérison? Ont-ils vû des aveugles incontestablement reconnus pour tels recouvrer la vuë, des muëts la parole, des sourds l'ouïe? Non; ce qu'ils ont à déposer, comme l'Auteur le remarque fort bien, se borne à certains mouvemens tout-à-fait imparfaits & équivoques. C'est donc par cette raison-là même qu'il n'auroit pas dû les introduire dans la lice, & s'en servir pour attaquer les faits Evangéliques.

L V.

„ Tout raisonnement qui prouve „ pour deux partis, ne prouve ni pour „ l'un ni pour l'autre. Si le Fanatisme a ses Martyrs, ainsi que la vraie „ Religion, & si entre ceux qui sont „ morts pour la vraie Religion, il y a „ eu des Fanatiques, ou comptons, si „ nous le pouvons, le nombre des „ Morts, & croyons, ou cherchons „ d'autres motifs de crédibilité ".

On sent que l'Arsenal de l'Auteur commence à s'épuiser. Il revient aux Martyrs, & tache de rebattre encore cette objection, qu'il avoit déjà produite, & à laquelle nous avons sur l'*Art.* XXXVIII. répondu. Le Martyre des Disciples ordinaires d'une Religion ne fera jamais par soi-même, & indépendamment de toute autre considération, une preuve en faveur de cette Religion. A' cet égard je consens de chercher d'autres motifs de crédibilité. Mais il y a cependant Martyre & Martyre. Celui des Fondateurs du Christianisme a tous les caractères requis pour servir de preuve à la doctrine qu'ils ont annoncée; & l'on tache vainement d'en invalider la force. En effet de quoi s'agissoit-il pour eux? De soutenir la vérité de certains faits, dont ils disoient avoir été les témoins, ou d'en reconnoître l'imposture? Ayant eu, comme nous l'avons vû ci-dessus, tous les moyens possibles de s'assurer suffisamment

de

de la Vérité de ces faits, il ne pouvoit pas y avoir en eux la moindre teinture d'Enthousiasme : il falloit nécessairement qu'ils versassent jusqu'à la dernière goute de leur sang, ou pour des Vérités dont ils étoient certains, ou pour des mensonges qui leur étoient parfaitement connus pour tels. Or je demande à tous ceux qui ont quelque idée de l'esprit & du coeur humain, & qui connoissent tant soit peu les motifs ordinaires qui influent sur nos déterminations, je demande s'il est concevable & croyable, non qu'un seul homme, (car l'opiniâtreté pourroit aller peut-être jusques-là dans quelque individu), mais qu'un grand nombre d'hommes, qui ne retirent aucun avantage de la publication d'une imposture, de la fausseté de laquelle ils sont convaincus, persistent à la maintenir aux dépens de leur propre vie, sans qu'aucun d'eux se démente. Il faut bien prendre garde de ne pas confondre ces Martyrs primitifs, si je puis m'exprimer ainsi, avec ceux qu'on rencontre dans la suite, & à une certaine distan-

ce de l'origine de la Religion. J'avouë qu'un Chrêtien ſupplicié pour l'Évangile, ou un Turc pour l'Alcoran, pourroient être aujourd'hui à peu près dans le même cas. Mais celui des Apôtres eſt eſſentiellement différent, & ne ſouffre aucune exception. Il en eſt tout autrement du Martyre ſouffert pour conſtater la Vérité d'un fait, ou de celui qui a pour cauſe une Doctrine. On peut ſe faire illuſion par rapport à une Doctrine, & prendre dans la ſpéculation le Faux pour le Vrai; mais on ne ſauroit ſe tromper ſur un fait, que l'on a examiné en y apportant toutes les précautions que nous avons déterminées, & que les premiers Hérauts de l'Evangile ont effectivement obſervées.

LVI.

„ RIEN n'eſt plus capable d'affer-
„ mir dans l'Irréligion, que de faux
„ motifs de converſion. On dit tous
„ les jours; " Qui êtes-vous pour at-
" taquer une Religion, que les PAULS,
" les TERTULLIENS, les ATHANA-
" SES,

" ses, les Chrysostomes, les Au-
" gustins, les Cypriens, & tant
" d'autres illustres Personnages, ont si
" courageusement défendue? Vous a-
" vez sans doute apperçu quelque Dif-
" ficulté qui avoit échapé à ces génies
" supérieurs. Montrez-nous donc que
" vous en savez plus qu'eux, ou sacri-
" fiez vos doutes à leurs décisions, si
" vous convenez qu'ils en savoient plus
" que vous ". „ Raisonnement frivo-
„ le. Les lumières des Ministres ne
„ sont point une preuve de la vérité
„ d'une Religion. Quel culte plus ab-
„ surde que celui des Egyptiens, &
„ quels Ministres plus éclairés? .....
„ Non, je ne peux adorer cet oignon.
„ Quel privilège a-t-il sur les autres lé-
„ gumes? Je serois bien fou de prosti-
„ tuer mon hommage à des Etres des-
„ tinés à ma nourriture! La plaisante
„ Divinité, qu'une Plante que j'arrose,
„ qui croît & meurt dans mon Pota-
„ ger! . . . . " " Tais-toi, Miséra-
" ble: Tes blasphêmes me font fre-
" mir. C'est bien à toi à raisonner!
" En sais-tu là-dessus plus que le Sa-

" cré

" cré Collège? Qui ès-tu pour attaquer les Dieux, & donner des leçons de Sageſſe à leurs Miniſtres? Es-tu plus éclairé que ces Oracles que l'Univers entier vient interroger? Quelle que ſoit ta réponſe, j'admirerai ton orgueil ou ta témérité ".

„ ..... Les Chrêtiens ne ſentiront-ils jamais toute leur force? Et n'abandonneront-ils point ces malheureux Sophismes à ceux dont ils ſont l'unique reſſource? *Omittamus iſta communia, quæ ex utraque parte dici poſſunt, quanquam verè ex utraque parte dici non poſſint.* S^t. Aug. L'Exemple, les Prodiges & l'Autorité, peuvent faire des Dupes ou des Hypocrites. La Raiſon ſeule fait de Croyans ".

La bonne compagnie fait toujours plus d'honneur que la mauvaiſe. Ainſi, proviſionnellement, & avant que d'avoir touché au fonds même de la queſtion, je me ferai un plus grand plaiſir

sir de marcher sur les traces des illustres Personnages que l'Auteur nomme, que de m'associer avec lui & ses semblables. Mais je n'en reconnois pas moins que la Vérité est indépendante des noms & des autorités, & que pour arriver à sa connoissance il n'y a d'autre voye que l'Examen & l'usage de la Raison. Aussi je ne crois pas que les Incrédules puissent produire un Ecrit de quelque poids, où on leur ait proposé *les lumières des Ministres comme une preuve de la Vérité de la Religion.* Voici uniquement ce qu'on a coutume de leur dire là-dessus. „ Avez-vous quelque „ sujet de vous croire plus éclairés & „ plus judicieux que tant de grands „ hommes qui dans tous les siècles ont „ professé la Religion, & en ont dé„ fendu la cause? Ces hommes, dont „ nous vous citons les noms & l'exem„ ple, avoient consacré toute leur vie „ à l'étude de la Religion, & ils a„ voient remporté de cette étude une „ pleine conviction. Et vous, sans „ examen, sans étude, sans réflexion, „ au milieu de la vie la plus dissipée,

„ l'es-

„ l'esprit continuellement rempli des
„ idées les plus étrangères à cette Sain-
„ te Doctrine que vous osez attaquer,
„ le coeur peut-être en proye à des
„ passions tumultueuses, vous prenez
„ la plume, & de cette même main
„ dont vous tracez de longues tirades
„ d'obscénités dans des Ouvrages qui
„ répugnent aux premiers principes des
„ bonnes Moeurs, vous faites des *Pen-*
„ *sées Philosophiques*, où il ne s'agit pas
„ moins que de déterminer les vrayes
„ notions de Dieu, de la Religion, &
„ de tout ce qu'il y a de plus impor-
„ tant. Etes-vous Juge bien compe-
„ tent de ces grandes causes? Avez-
„ vous ce fonds de jugement, de so-
„ lidité, de méditation, qu'ont fait pa-
„ roître tant de célébres Défenseurs de
„ la Doctrine révelée? Avez-vous pâli
„ sur ces Livres que vous voulez expli-
„ quer, refondre, ou pour mieux di-
„ re, anéantir? Et vous voulez après
„ cela que je ne donne pas un degré
„ supérieur de confiance à des Guides,
„ qui ont parcouru mille fois des rou-
„ tes, dont vous ne connoissez pas l'en-

„ trée "

„ trée ". Les Incrédules ne sentiront-ils jamais toute leur foiblesse? Et n'abandonneront-ils point ces malheureux Sophismes, dont ils font leur unique ressource? Nous ne sommes ni de Paul, ni d'Apollos, ni de Céphas, mais nous respectons plus Paul, Apollos, & Céphas, que D. ou L. M. ou tel autre Docteur de cette trempe, & je crois que nous avons raison de penser ainsi.

LVII.

„ On convient qu'il est de la der-
„ nière importance de n'employer à la
„ défense d'un Culte que des raisons
„ solides. Cependant on persécuteroit
„ volontiers ceux qui travaillent à dé-
„ crier les mauvaises. Quoi donc?
„ N'est-ce pas assez que l'on soit Chrê-
„ tien? Faut-il encore l'être par de
„ mauvaises raisons? Dévots, je vous
„ en avertis; je ne suis pas Chrêtien
„ parce que St. *Augustin* l'étoit: Mais
„ je le suis, parce qu'il est raisonna-
„ ble de l'être ".

Je me suis expliqué à l'*Art.* xv. sur le genre de tolérance que l'on doit aux Ennemis de la Religion. S'ils ne travailloient qu'à décrier les mauvaises raisons qu'un zèle inconsidéré a fait employer pour la défense de la Religion, ils seroient *ouvriers avec nous.* Le Théologien & le Philosophe ne doivent pas être moins attentifs à rectifier les preuves qui manquent d'exactitude, & à bannir entièrement celles qui sont destituées de toute solidité, qu'à développer & démontrer celles qui sont justes & concluantes. Mais est-ce là la tâche que se proposent les Incrédules ? Non; voici le plan dont ils ne s'écartent jamais. Ils allèguent des preuves d'une foiblesse visible en faveur de la Religion, preuves qui sont desavouées par tous les partisans sensés de cette Sainte Doctrine; ils les allèguent, dis-je, comme les seules qu'on puisse produire, ou font entendre du moins que toutes les autres ressemblent à celles-là; d'où ils tirent pour

pour conclusion, que la Religion est un édifice en l'air, un amas d'absurdités. Incrédules, je vous avertis que cette ruse est usée, & que vous n'aurez plus que des dupes volontaires. Tout homme qui cherche impartialement la Vérité, ne vous en croira pas sur votre Parole, & n'ira pas puiser l'idée de la Religion dans des Ecrits ouvertement destinés à la combattre.

LVIII.

„ Je connois les Dévots : Ils sont „ promts à prendre l'allarme. S'ils ju- „ gent une fois que cet Ecrit contient „ quelque chose de contraire à leurs i- „ dées, je m'attens à toutes les calom- „ nies qu'ils ont répandues sur le comp- „ te de mille gens qui valoient mieux „ que moi. Si je ne suis qu'un Déiste „ & qu'un Scélérat, j'en serai quitte à „ bon marché. Il y a long-tems qu'ils „ ont damné *Descartes*, *Montagne*, *Locke*, & *Bayle*, & j'espère qu'ils en dam- „ neront bien d'autres. Je leur décla- „ re cependant que je ne me pique d'ê-

„ tre ni plus honnête-homme, ni meil-
„ leur Chrêtien, que la plûpart de ces
„ Philoſophes. Je ſuis né dans l'Egliſe
„ Catholique, Apoſtolique & Romai-
„ ne, & je me ſoûmets de toute ma
„ force à ſes déciſions. Je veux mou-
„ rir dans la Religion de mes Pères,
„ & je la crois bonne, autant qu'il eſt
„ poſſible à quiconque n'a jamais eu
„ aucun commerce immédiat avec la
„ Divinité, & qui n'a jamais été té-
„ moin d'aucun Miracle. Voilà ma pro-
„ feſſion de Foi. Je ſuis presque ſûr
„ qu'ils en ſeront mécontens, bien
„ qu'il n'y en ait peut-être pas un en-
„ tr'eux, qui ſoit en état d'en faire u-
„ ne meilleure ".

Je crois que vous ne connoiſſez pas les vrais Dévots. Ils ne prendront l'allarme que pour vous; ils déploreront uniquement votre aveuglement & votre ſort; ils prieront ſincèrement Dieu de faire tomber les écailles de vos yeux. Après cela, vos efforts ne leur paroîtront

tront pas assez redoutables pour leur inspirer des craintes qui se rapportent à la Religion elle-même. Les *Pensées Philosophiques* ne détruiront pas une Religion, contre laquelle *les portes* même *de l'Enfer ne prévaudront jamais.* Les vrais Dévots encore ne damnent personne. Ils connoissent par la grace de Dieu quel est le chemin du salut, & quel est celui de la damnation; ils distinguent sans peine les pas que l'on fait dans l'une ou l'autre de ces deux routes; ils ne sauroient méconnoitre que de tous les égaremens il n'y en a point de plus dangereux que celui d'abuser non-seulement soi-meme du plus précieux don que Dieu ait jamais fait aux hommes, mais encore de vouloir porter, s'il étoit possible, tout le genre humain à ce malheureux abus. Mais voilà jusqu'où s'étendent leurs jugemens; celui de l'éternelle destinée des hommes appartient à Dieu seul & ils le lui laissent avec la profonde humilité qu'inspire naturellement cette redoutable idée. Il seroit donc fort superflu d'examiner si les noms de *Descartes* &

de *Montagne*, de *Locke* & de *Bayle*, sont fort judicieusement assortis, & si celui de l'Auteur promêt une célébrité, qui puisse un jour le faire aller de pair avec ces Coryphées de la Philosophie & de la Litterature. Il le seroit encore d'avantage de s'arrêter à cette Profession de Foi, également valable devant Dieu & devant les hommes, à laquelle en succèdera infailliblement une autre, mais peut-être tard. *Ils verront celui qu'ils ont percé.* Je ne saurois seulement m'empêcher de remarquer que l'Auteur a tout-à-fait raison de se piquer de n'être pas meilleur Chrêtien que *Bayle*. En se retranchant dans sa soumission prétenduë aux décisions de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, il ressemble tout-à-fait au Philosophe de Rotterdam, lorsqu'après avoir ébranlé tous les fondemens de la Religion, il se réfugioit sous les Canons du Concile de Dordrecht.

LIX.

„ J'ai lu quelquefois *Abbadie*, *Huët*, „ &

„ & les autres. Je connois suffisam-
„ ment les Preuves de ma Religion,
„ & je conviens qu'elles sont grandes.
„ Mais le seroient-elles cent fois d'a-
„ vantage, le Christianisme ne me se-
„ roit point encore démontré. Pour-
„ quoi donc exiger de moi que je croie
„ qu'il y a trois Personnes en DIEU,
„ aussi fermement que je crois que les
„ trois angles d'un Triangle sont égaux
„ à deux droits ? Toute Preuve doit
„ produire en moi une certitude pro-
„ portionnée à son dégré de force; &
„ l'action des Démonstrations Géomè-
„ triques, Morales & Physiques, sur
„ mon esprit, doit être différente, ou
„ cette distinction est frivole ".

C'EST une déclaration que l'Auteur ne se lasse point de répéter, que celle de sa persévérance à ne point croire, non-seulement non-obstant toutes les raisons actuelles qui pourroient l'y déterminer, mais encore à quelque supériorité de force qu'on les élévât. Il a

défié ailleurs * les miracles; ici il défie les raisons, qui fussent-elles cent fois plus grandes, n'opereroient pas sa conviction. Il me semble donc que cela veut dire en bon François; *Vous avez beau faire & beau dire, je suis résolu à ne point croire.* C'est-là la véritable Profession de Foi de l'Auteur, plus sincère que celle qu'il a mise dans l'Article précédent. Car la prétenduë différence entre la certitude qu'opèrent les divers genres de Démonstrations, est une chimère mille fois détruite. Ces Démonstrations diffèrent entr'elles; il y en a de Géomètriques, de Physiques, de Morales. Je consens encore qu'on dise que les certitudes diffèrent, entant qu'elles portent les noms des Démonstrations d'où elles derivent. Mais les forces de ces certitudes ne diffèrent pas pour cela. Une Vérité est aussi vraye qu'une autre Vérité; une certitude aussi grande qu'une autre certitude. Ce qui me rend certain d'une Proposition, c'est qu'el-

* Art. XLI. XLVI. L.

qu'elle a tout ce qu'on appelle *requisita ad veritatem.* Que ces *requisita* soient Géomètriques, Physiques, ou Moraux, il n'importe ; dès qu'ils existent tous, de quelque genre qu'ils soient, la cercertitude est égale. Que j'aye compris bien distinctement la démonstration qu'un Géomètre me propose, ou que j'aye vû bien distinctement un homme bruler la cervelle à un autre d'un coup de pistolet, je suis également convaincu de l'une & de l'autre de ces choses. La distinction entre les genres de Démonstration n'est point frivole ; mais celle de la diversité de leurs actions est une pure équivoque. Les Demonstrations agissent différemment, c'est-à-dire, qu'elles mènent notre esprit par des routes différentes, mais elles le mènent au même but, à la certitude, à un acquiescement parfait, dans lequel on ne sauroit distinguer de plus ou de moins.

LX.

„ Vous présentez à un Incrédule

„ un Volume d'Ecrits, dont vous pré-
„ tendez lui démontrer la Divinité.
„ Mais, avant que d'entrer dans l'exa-
„ men de vos preuves, il ne manque-
„ ra pas de vous questionner sur cette
„ Collection ". " A-t-elle toujours
" été la même? (Vous demandera-t-
" il). Pourquoi est-elle à présent
" moins ample qu'elle ne l'étoit, il y
" a quelques siècles? De quel droit
" en a-t-on banni tel & tel Ouvrage,
" qu'une autre Secte révère, & con-
" serve tel & tel autre, qu'elle a re-
" jetté? Sur quel fondement avez-vous
" donné la préférence à ce Manuscrit?
" Qui vous a dirigé dans le choix que
" vous avez fait entre tant de Copies
" différentes, qui sont des preuves é-
" videntes que ces Sacrés Auteurs ne
" vous ont pas été transmis dans leur
" pureté originale & première? Mais
" si l'ignorance des Copistes, ou la ma-
" lice des Hérétiques, les a corrom-
" pus, comme il faut que vous en con-
" veniez, vous voilà forcés de les re-
" stituer dans leur état naturel, avant
" que d'en prouver la Divinité: Car

" ce

" ce n'eſt pas ſur un Recueil d'Ecrits
" mutilés que tomberont vos preuves,
" & que j'établirai ma croyance. Or
" qui chargerez-vous de cette refor-
" me? L'Egliſe? Mais je ne peux con-
" venir de l'infaillibilité de l'Egliſe, que
" la Divinité des ECRITURES ne me
" ſoit prouvée. Me voilà donc dans
" un Scepticisme néceſſité ".

„ ON ne répond à cette difficulté,
„ qu'en avouant que les premiers fon-
„ demens de la Foi ſont purement hu-
„ mains; que le choix entre les Ma-
„ nuscrits, que la reſtitution des Paſ-
„ ſages, enfin que la collection s'eſt
„ faite par des Règles de Critique; &
„ je ne refuſe point d'ajouter à la Divi-
„ nité des LIVRES SACRÉS un dé-
„ gré de foi proportionné à la certi-
„ tude de ces Règles ".

L'AUTEUR nous reſervoit encore cette décharge, qui lui paroit apparement une des plus fortes, car ce ſont ordinairement les grands coups qu'on

frappe les derniers. Il s'y agit de deux choſes fort différentes, qu'il préſente ſuivant ſa coutume ſous un ſeul point de vuë. L'une c'eſt le nombre des Livres Apocryphes, d'entre lesquels il a fallu démêler ceux qui compoſent le Canon. L'autre, ce ſont ces diverſes leçons, ou *Variantes*, qu'on a recueillies de la collation des MSS. Diſtinguons ces deux Objections, & voyons ce que l'on peut inférer légitimement de chacune.

Dans le même tems, où les Auteurs Sacrés écrivirent les Ouvrages, pluſieurs perſonnes ſans autorité & ſans vocation, ou compoſèrent d'autres, qui rouloient à peu près ſur les mêmes ſujets, & où elles gliſſèrent par ignorance ou par erreur diverſes choſes fauſſes, ou du moins Suſpectes. Quelques uns même, s'écartant volontairement de la vérité des faits ou de la pureté de la Doctrine, cherchèrent à autoriſer leurs Héréſies par des Livres ſuppoſés, qu'ils attribuèrent aux Auteurs Sacrés, ou par des Evangiles qu'ils publièrent ſous leur propre Nom. Voilà l'o-

l'origine des Apocryphes. L'Auteur, ou son Incrédule (c'est à peu près la même chose), demande, *pourquoi notre Collection est moins ample qu'elle ne l'étoit, il y a quelques siècles.* Déjà ces derniers mots, *il y a quelques siècles*, sont frauduleux. Ils induisent à croire qu'il s'est passé une suite de siècles, pendant lesquels tous les Ecrits étoient pêle mêle, & également réverés. Personne n'ignore que les Apocryphes ont porté dès leur origine des caractères de réprobation qui les ont fait connoître pour tels. Si les circonstances ou se trouvoient les premiers Chrétiens n'ont pu leur permettre de fixer le Canon, aussitôt que les Livres Sacrés eurent été publiés, ils n'en furent pas moins mettre la distinction entre les Ouvrages dictés par le S. Esprit, & ceux du Père de Mensonge. Je ne pourrois rien ajouter ici aux excellentes Réflexions que feu Mr. *de Beausobre* a proposées dans le premier Volume de son *Histoire du Manichéïsme*, p. 438--465. Elles vont même jusqu'à rétorquer cette Objection, & à la faire rétomber à plomb sur

les

les Adversaires des Saintes Ecritures, en leur prouvant, que l'existence & le nombre des Livres Apocryphes ont donné occasion aux premiers Pères de l'Eglise de suivre des Règles de Critique, qu'ils n'auroient pas suivies peut-être sans cela, & qui servent d'appui solide à notre foi par rapport à l'Authenticité des Livres Canoniques.

VENONS aux prétendues altérations dans les MSS. Pour confondre tout d'un coup la déclamation frivole de l'Auteur, je le prie de prendre le Nouveau Testament de *Mill*, ou une autre Edition plus chargée encore de *Variantes*, s'il en trouve, & je lui donne plein pouvoir de faire un nouveau Système de faits & de Doctrine d'après ces *Variantes*, employées à son gré. Est-il possible qu'on avance sans pudeur des choses dont le moindre Etudiant peut découvrir la fausseté? Où sont ces altérations essentielles, que l'ignorance des Copistes, ou la malice des Hérétiques, ont produites, & qui autorisent à appeller la Bible un Recueil d'Ecrits mutilés? Sont-ce les transpo-

si-

sitions de points & d'accens, les omissions ou les insertions d'un καὶ, d'un δὲ, & telles autres étonnantes corruptions, qu'il faut restituer, avant que de prouver la Divinité de l'Ecriture Sainte? A' qui prétend-on en imposer, quand on infère un *Scepticisme nécessité* de pareilles minuties si violemment exagerées. Et afin qu'on ne nous accuse point de rien dissimuler, nous préterons des armes à l'Auteur, s'il le faut, & nous dirons que quand même l'Histoire de la femme Adultère, ou le passage fameux des Trois témoins, seroient révoqués en doute avec quelque fondement, l'Evangile n'en seroit pas moins vrai, ni la doctrine des trois Personnes de l'adorable Trinité moins clairement enseignée dans d'autres endroits, suffisans pour l'affermissement de notre Foi. Ces petites diversités de leçons dans les MSS. sont des conséquences naturelles de la manière dont nous avons expliqué l'Inspiration des Livres Sacrés. Comme Dieu n'a pas dicté les mots à leurs Auteurs, mais s'est contenté de les préserver d'erreur capitale; de même

me il n'a pas conduit la plume des Copiſtes dans les Lettres & les virgules, mais il a empêché par ſa Providence que les Saints Livres ne périſſent, ou qu'ils ne fuſſent eſſentiellement tronqués.

LXI.

„ C'est en cherchant des Preuves, „ que j'ai trouvé des Difficultés. Les „ Livres qui contiennent les motifs „ de ma croiance, m'offrent en mê- „ me tems les raiſons de l'Incrédulité. „ Ce ſont des arſenaux communs. Là „ j'ai vû le Déïſte s'armer contre l'A- „ thée; le Déïſte & l'Athée lutter „ contre le Juif; l'Athée, le Déïſte „ & le Juif ſe liguer contre le Chrê- „ tien, le Chrêtien, le Juif, le Déïſte „ & l'Athée, ſe mettre aux priſes a- „ vec le Muſulman; l'Athée, le Déïs- „ te, le Juif, le Muſulman, & la mul- „ titude des Sectes du Chriſtianisme, „ fondre ſur le Chrêtien, & le Sceptique ſeul contre tous. J'étois Juge „ des coups. Je tenois la balance en-

„ tre

„ tre les Combattans : Ses bras s'éle-
„ voient ou s'abbaiſſoient en raiſon
„ des poids dont ils étoient chargés.
„ Après de longues oſcillations elle
„ pencha du côté du Chrêtien, mais
„ avec le ſeul excès de ſa peſanteur
„ ſur la réſiſtance du côté oppoſé. Je
„ me ſuis témoin à moi-même de
„ mon équité. Il n'a pas tenu à moi
„ que cet excès ne m'ait paru fort
„ grand. J'atteſte DIEU de ma ſin-
„ cérité ".

Nous renvoyons toujours au Scrutateur des Coeurs l'examen & le jugement des intentions. C'eſt à cet Etre Suprême que l'Auteur rendra compte des redoutables proteſtations, qu'il lui adreſſe. Puiſſe-t-il n'être pas convaincu d'avoir cherché les difficultés, & de s'être volontairement aveuglé ſur les preuves! Car enfin, quelque obligation que la Charité nous impoſe de juger favorablement, eſt-il fort aiſé de regarder comme ſincère une déclara-

ration que l'Article ſuivant va démentir de la manière la plus formelle. Dans celui-ci l'Auteur nous aſſure qu'après avoir été Spectateur attentif & Juge impartial des combats que s'entre livrent les différentes Religions, qui couvrent la face de la Terre, il a vû la balance pencher en faveur du Chriſtianisme. Il eſt vrai qu'il modifie cette ſentence favorable, autant qu'il lui eſt poſſible, à la faveur d'expreſſions figurées, ou plutôt alambiquées; car cette Métaphore empruntée de la Phyſique eſt un *concetti* aſſez mal employé dans un ſujet où l'on ne ſauroit s'exprimer avec trop de clarté & de préciſion. Quoiqu'il en ſoit, ces expreſſions ne laiſſent pas d'attribuer un degré de ſupériorité au Chriſtianisme comparé non-ſeulement avec l'Athéïsme, le Judaïsme, & le Mahometisme, mais même avec le Déïsme. Et cependant nous allons voir une dernière & formelle Concluſion qui ajugera gain de cauſe au Naturalisme. Y a-t-il donc quelque différence entre le Naturalisme & le Déïsme? Et s'il n'y

n'y en a point, comment le Naturalisme peut-il être vaincu dans l'*Article* LXI. & vainqueur dans le LXII.

LXII.

„ CETTE diversité d'opinions a fait „ imaginer aux Déïstes un raisonne„ ment plus singulier peut-être que „ solide. *Cicéron* aiant à prouver que „ les Romains étoient les Peuples les „ plus belliqueux de la Terre, tire a„ droitement cet aveu de la bouche „ de leurs Rivaux. Gaulois, à qui le „ cèdez-vous en courage, si vous le „ cèdez à quelqu'un? Aux Romains. „ Parthes, après vous, quels sont les „ hommes les plus courageux? Les „ Romains. Africains, qui redoute„ riez-vous si vous aviez à redouter „ quelqu'un? Les Romains. Interro„ geons à son exemple le reste des „ Réligionnaires, vous disent les Déïs„ tes. Chinois, quelle Religion se„ roit la meilleure, si ce n'étoit la „ vôtre; La Religion Naturelle. Mu„ sulmans, quel culte embrasseriez-

„ vous, si vous abjuriez Mahomet ?
„ Le Naturalisme. Chrêtiens, quelle
„ est la vraie Religion, si ce n'est la
„ Chrêtienne? La Religion des Juifs.
„ Mais vous, Juifs, quelle est la vraie
„ Religion, si le Judaïsme est faux;
„ Le Naturalisme. Or ceux (*continue Cicéron*) à qui l'on accorde la se-
„ conde place d'un consentement un-
„ anime, & qui ne cèdent la premiè-
„ re à personne, méritent incontesta-
„ blement celle-ci ".

J'ai déjà fait sentir la contradiction de cet Article avec le précedent. C'est ainsi que l'Auteur se soutient jusqu'au bout, & que faisant une grande dépense d'esprit, il épargne à proportion sur le Jugement. Après avoir voltigé, comme nous l'avons vû, de sujet en sujet, après avoir épuisé les Lieux Communs des Comparaisons, des Exemples, & tous les moyens qui peuvent séduire l'Imagination & faire prendre le change aux Esprits superficiels, il cou-

ron-

ronne l'oeuvre *par un raisonnement plus singulier peut-être que solide*, (ce sont ces propres termes, tant la Vérité perd difficilement ses droits); & de cet étrange argument, dans lequel il suppose ce qui n'est encore rien moins que décidé, il tire un Conséquence qui ne résulteroit pas même de l'aveu de sa supposition. Car enfin voici à quoi se réduit cet ingénieux Sophisme. Chaque Religion convient, qu'au cas qu'elle ne fut pas la véritable, c'est au Naturalisme qu'il faudroit s'en tenir. Donc il n'y a point de Religion véritable, & il ne nous reste que le Naturalisme. Si cet Argument devoit être mis en forme, & rendu concluant, il faudroit dire; *Or il n'y a point de Religion véritable*, & le prouver, c'est-à-dire, recommencer l'examen de toutes les preuves de la Religion. Mais l'Auteur s'imagine sans doute que la chose est déjà faite, & que son Livre ayant mis en poudre tout l'Edifice de la Révélation, il est en droit de supposer comme évidente cette Proposition qu'il omet; *Il n'y a point de Religion véritable.*

ble. Pour n'être pas Juges dans notre propre cauſe, nous livrons ici le procès tout inſtruit à nos Lecteurs, & nous les conjurons au nom du Dieu de Vérité, & par l'intérêt éternel de leur Ame, de prononcer une ſentence, qu'ils puiſſent juſtifier dès à préſent au Tribunal de la Raiſon & de la Conſcience, & au dernier jour devant le Trone du Souverain Juge de l'Univers.

F I N.

E S.

ESSAI DE CRITIQUE

SUR LE

LIVRE

INTITULÉ,

LES MOEURS.

L'OUVRAGE, sur lequel je veux placer ici quelques Obſervations, a fait un grand fracas dès ſa naiſſance, & il a eu le ſort de toutes les choſes qui ſont l'objet des jugemens univerſels du Public; on a exageré ſon mérite & ſes défauts, on a outré les Critiques & les Eloges. Cependant le mérite réel de ce Livre a diſſipé les premières, & laiſſé ſubſiſter les autres. Le *Journaliſte univerſel*, après avoir

condamné *les Moeurs*, sur les premiers ouï-dire, a fait une retractation des plus obligeantes & des plus étenduës à la tête de son Mois d'Octobre 1748. J'ai vû aussi *les Moeurs appreciées*, & les réflexions qui se trouvent à la fin d'une petite brochure, intitulée, *Voyage au séjour des Ombres*. Ces dernières m'ont paru solides, & on y fait fort bien sentir des contradictions formelles, dans lesquelles l'Auteur des Moeurs est tombé.

Il est certain que ce ne sauroit être la doctrine de cet Ouvrage, qui a fait d'abord sévir contre lui. Il en paroit tous les jours de bien plus dangereux, auxquels on fait grace. Je laisse à ceux qui ont la clef des caractères & des portraits, répandus d'un bout à l'autre du Livre, à nous dire les vrayes raisons de la condamnation qu'il a subi. Pour moi, qui ai donné ma principale attention aux matières mêmes, j'avouë que j'ai été extrèmement satisfait de cette lecture, & que je mêts *les Moeurs* au rang de ces Ecrits du premier ordre, qui ne paroissent que de loin à

loin

loin dans la République des Lettres.

Deux choſes ſeulement m'y ont fait une véritable peine. La première, c'eſt une trop fréquente mention de l'Amour & de ſes plaiſirs. Ce ſont, quoiqu'en diſe l'Auteur, des images licentieuſes, quand on réfléchit ſur les objets graves & importans à côté desquels elles ſont placées. Je n'en allèguerai que le premier exemple, pag. 11. *On aime de même ſon Dieu & ſa Maitreſſe*, expreſſion cavalière & indecente.

L'autre article, encore plus capital, c'eſt que l'Auteur ait donné à connoître, de manière à ne laiſſer aucun doute, qu'il rejette toute Révélation, d'autant plus que rien ne l'y appelloit, & qu'il pouvoit ſe menager une approbation univerſelle, en ſuivant ſon plan Philoſophique, ſans faire aucune mention de la Religion. Faut-il qu'avec tant de lumières & de netteté d'esprit, on s'aveugle au point de croire qu'il y ait des vertus ſolides, & des moeurs véritablement pures, ſans la connoiſſance & ſans la pratique de la Religion!

A ces remarques générales, j'en vais joindre de particulières, ou je bornerai à faire un Essai de Critique sur les pièces qui servent d'avenuës au Livre même, afin de montrer à ceux qui pourroient lui avoir donné trop à la légère une approbation sans reserve, qu'il ne laisse pas de s'y trouver bien des inexactitudes de toute espèce. Je ne fais point d'excuses à l'Auteur, n'ayant assurément aucun dessein de l'offenser, & ne me proposant d'autre but, que celui que je suppose l'avoir déterminé à écrire, c'est l'instruction des hommes, & l'avancement de la Vérité.

Sur la Dédicace.

Je ne crois pas que ce soit être un Censeur trop sevère que de taxer de blasphême, ou peu s'en faut, le compliment que l'Auteur fait à sa Dame; *Que si la vertu prenoit une forme humaine, ce seroit la sienne*, puisqu'il venoit de dire; Que *si la vertu se rendoit visible, ce seroit Dieu que nous verrions.*

Tout

Tout au moins règne-t-il un profond galimatias dans cette tirade. Et en général tout le ſtyle de cette Epitre eſt des plus alambiqués.

Il y a auſſi quelque choſe de bien faſtueux dans ces paroles; *La Morale qui règne dans cet Ouvrage eſt exacte & hors de critique.* Eſt-ce d'ailleurs un tour François qu'*être hors de critique?*

Sur l'Avertiſſement.

Le tour par où l'Auteur débute, eſt pour le moins auſſi uſé, que le ſtratagème qu'il accuſe de l'être.

Il ne tarde pas à découvrir ſes vuës. C'eſt un Apôtre de la Vertu; il veut donner des Moeurs aux hommes, & il ſe hâte de les avertir que la Religion naturelle ſuffit pour cet effet. Cela eſt bien déciſif. On diroit que l'Expérience a démontré que les hommes peuvent avoir des moeurs ſans le ſécours de la Révélation, & c'eſt pourtant tout le contraire; car il ne s'agit pas de quelques particuliers, il s'agit des Na-

tions entières, dont personne n'ignore l'état corrompu avant le Christianisme. C'est un étrange artifice que celui dont les Déïstes se servent perpétuellement. Ils empruntent de la Révélatiou ce qu'elle a de plus beau, de plus pur, de plus lumineux, ils en font un Systême, & vous disent ensuite: Voilà la Nature, admirez-là, suivez-là, elle vous suffit, vous n'avez pas besoin de la Religion. Et d'où ont-ils tiré ces règles admirables, ces principes salutaires, si ce n'est de l'Evangile? Tout le plan de l'Ouvrage même dont il est question, n'est-il pas renfermé dans ce seul Verset de St. Paul, qui nous dit que *la grace salutaire enseigne à tous les hommes à vivre dans la tempérance, dans la Justice, & dans la Pieté?*

La prétenduë finesse de ces paroles; *J'ai répandu dans cet Ouvrage plus de sentiment que d'esprit*, est dans le faux. Ce n'est ni le sentiment, ni l'esprit, qui doivent faire l'essence d'un Ouvrage didactique tel que celui-ci, c'est la raison, ou le raisonnement. Ce n'étoit pas la peine de s'appuyer d'un mau-

mauvais mot de Mme. *Dacier*, qu'on rapporte d'ailleurs ironiquement, pour soutenir la chose du monde la plus insoutenable, c'est qu'il ne s'agit pas de convaincre les hommes, quand on veut leur donner des moeurs. Qu'est-ce qu'un pareil début annonce? Avec quoi ferez-vous aimer la Vertu, sans le secours des preuves tirées de la Raison? Vos Proselytes ne peuvent être que des stupides, ou des Enthousiastes.

Sur le Discours Préliminaire.

PAG. XIV. (Edit. de Holl.) *Laissons la qualité d'honnête homme à qui* &c. C'est sans doute le *titre* que l'Auteur veut dire, au lieu de la qualité; car on ne peut rien souhaiter au-de-là de celle-ci.

PAG. XV. . . . *tout ce qu'a fait Eglé* &c. Dans un sujet aussi grave, c'est courir bien vite après la bagatelle.

PAG. XVII. *Tous les honnêtes gens ensemble ne valent pas* &c. Il falloit dire,

dire, *tous ces honnêtes gens*, ou *tous les honnêtes gens de cet ordre*; car autrement l'opposition entre les *honnêtes gens* & *l'homme vertueux*, a quelque chose de choquant. Ce ne sont point des remarques qui procèdent d'une envie de vétiller. Un Ouvrage tel que celui-ci, est écrit à pure perte, si l'on y néglige la précision.

Pag. xix. Je serois curieux d'avoir un bon Commentaire de cette période; *On ne va jamais au grand par l'imitation, à moins que le modèle qu'on se propose, ne soit inimitable.* Voilà ce que c'est que de vouloir des chûtes Epigrammatiques; c'est ce qui fait déraisonner la plupart de nos Ecrivains. Le notre vient de dire des merveilles, pour prouver que la Vertu *empirique* n'est point suffisante, parce qu'il n'y a point de modèle qui ne soit défectueux. Et tout d'un coup, pour donner un nouveau tour, un tour brillant à cette pensée, il se jette dans le Phoebus, en disant qu'il n'y a point de modèle *imitable*, à moins qu'il ne soit *inimitable*. *Desinit in piscem.* . . . .

Les

Les Portraits qui suivent, sont fort bien tracés. Je ne me mêts point en peine, s'ils ont des originaux, ou non; &, si ce qui fait la fortune & la condamnation de ce Livre, c'est d'avoir été travaillé d'*après nature*, comme l'Auteur l'avouë lui-même, pag. xi. Je ne me propose qu'un examen impartial de sa doctrine.

Ainsi passons aux définitions de la *Vertu* & de la *Raison*, pag. xxiii. La Vertu est la *fidèlité constante* (on pourroit supprimer un de ces deux mots, sans alterer le sens, & dire *fidèlité*, ou *constance*), à *remplir les obligations que la Raison nous dicte*. Et la Raison est *une portion de la Sagesse Divine, dont le Créateur a orné nos ames, pour nous éclairer sur nos devoirs*. Des figures aussi fortes conviennent-elles à une définition, qui doit toujours être extrêmement simple, & exprimée en termes propres? *Une portion de la Sagesse Divine*. Est-ce réellement une emanation, une particule, quelque chose que l'Etre Suprême ait tiré de son Essence, pour en faire présent à l'Ame? *Dont le*

le Créateur a orné nos ames. Voilà qui confirme cette idée de la Raison, comme d'une pièce postiche, que Dieu peut donner & oter à nos ames. S'il y eut pourtant jamais une notion illusoire, c'est celle-là. La Raison est une faculté essentielle de l'Ame, qui dérive immédiatement & nécessairement de la force qu'elle a d'aquerir des Idées, & de les comparer. On ne sauroit en faire une espèce d'addition, ou d'être étranger qui survient à l'Ame, sans se perdre dans un véritable Labyrinthe. Et il est d'autant plus indispensable de poser quelque chose de fixe à cet égard, qu'on prétend faire de la Raison la base de tous nos devoirs, & qu'elle l'est effectivement.

CONTINUONS, & voyons d'où l'Auteur dérive ces devoirs. On diroit d'abord que c'est de la Raison, puisqu'il vient de dire formellement, que *c'est la raison qui nous les dicte.* Cependant il est si peu d'accord avec lui-même, sa Théorie est encore si imparfaite, qu'un moment après il ajoute, que *la Loi qui prescrit nos devoirs est la* VO-

LON-

LONTÉ IMMUABLE *de Dieu.* Alors ce n'eſt donc plus la raiſon qui dicte; l'Auteur le ſent bien auſſi; & il ſe hâte de lui donner une nouvelle fonction; c'eſt celle de nous avertir: *à quoi*, dit-il, *la droite raiſon nous avertit de nous conformer.* Que faut-il entendre par cet avertiſſement? La Raiſon voit-elle quelque part hors d'elle, (ſur-tout dans l'hypothèſe de l'Auteur, qui rejette la Révélation) voit-elle, dis-je, la volonté de Dieu, & vient-elle enſuite avertir l'homme de ſon devoir? Voilà l'effet que produiſent les notions confuſes. On croit ſaiſir quelque choſe, l'imagination travaille, elle ſe fait des fantômes, mais quand on veut s'aſſurer de la réalité, tout disparoit. Tâchons de dire quelque choſe de plus diſtinct. La raiſon eſt la règle de nos devoirs; c'eſt cette lumière naturelle de l'Ame, qui nous découvre nos obligations; & la conformité de nos actions avec la règle fait la Vertu. La Volonté de Dieu eſt le motif par lequel la Raiſon nous porte à la Vertu. Il eſt vrai que les devoirs même qu'elle

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0271
DFG

le nous prescrit peuvent être appellés *la Volonté de Dieu*, entant qu'ils ne sauroient jamais manquer d'être d'accord avec cette Volonté, Dieu, qui est le Créateur de l'Ame, étant l'Auteur de nos idées & de notre Raison. Mais si l'on ne distingue pas avec une extrême exactitude toutes ces notions, on ne pourra jamais arriver à des Conséquences solides & utiles; témoin la Proposition suivante.

La Vertu est aussi immuable dans son essence, que l'est le vouloir Divin qui lui donne l'être. Je prie le Lecteur de sentir la contradiction. Si le vouloir Divin donne l'être à la Vertu, elle n'a donc pas une immutabilité propre & d'essence. Elle dépend d'un principe antérieur, & il faudra prouver que le Vouloir Divin est immuable, pour s'assurer que la Vertu l'est. Or *quod potest fieri per pauciora, non debet fieri per plura.* Ce n'est pas le Vouloir Divin qui fait la Vertu; il ne fait que l'approuver, parce qu'elle est essentiellement & immuablement bonne, & que la Volonté de Dieu se porte essentiellement

&

& immuablement vers le bon, vers le *meilleur*.

Pag. xxvi. xxvii. La fiction de l'Iſle environnée des flots eſt ingénieuſe, mais pour la ramener au Vrai, il ne faut pas diſtinguer l'*Inſcription* & le *Génie*. C'eſt une ſeule & même choſe. Les Loix naturelles ne ſont pas des Maximes originairement gravées dans l'Ame, qu'elle vient enſuite à appercevoir & à lire; cela n'eſt ſusceptible d'aucun ſens raiſonnable, quand on le prend à la lettre, mais ces loix, quand on les obſerve, ſont des déterminations qui découlent actuellement de l'Eſſence de mon Ame. Lorsque je donne du ſécours à un malheureux, lorsque je reconnois un bien-fait, lorsque j'évite quelque excès d'intempérance, ce ne ſont point des Loix diſtinctes de mon Ame, auxquelles elle ſe ſoumette; c'eſt mon Ame elle-même qui ſe porte à agir ainſi, parce qu'il lui eſt eſſentiel de le faire, & qu'elle le feroit toujours, ſi les obſtacles des préjugés & des paſſions ne l'en empêchoient le plus ſouvent, tout comme

le Corps en mouvement suit la ligne droite, à moins qu'il n'en soit détourné par des causes externes. Concevoir la chose autrement, c'est séparer nos idées de notre Ame, à peu près comme Platon les séparoit de l'Intelligence Divine. Rien n'est plus éblouïssant, plus propre à induire en erreur, que les Comparaisons, les Allegories; c'est pourquoi on ne sauroit les examiner trop soigneusement, dès qu'elles se rapportent à des objets intéressans, & qu'elles peuvent donner lieu à des conséquences.

Pag. xxix. On ne sauroit contester à l'Auteur que les notions essentielles de la Vertu subsistent dans tous les hommes, même dans les plus méchans; mais il ne s'ensuit point de là qu'ils soient en état de les réduire en pratique à l'aide des seules forces naturelles. Connoître & faire, sont deux choses toutes différentes. La seconde suppose bien la première; mais cela n'est pas réciproque. D'ailleurs cette connoissance dans l'état naturel étoit tellement obscurcie & alterée, qu'elle

ne

ne suffisoit pas pour règler la conduite de l'homme.

Pag. xxxii. L'Opposition de la Loi Naturelle avec ce qu'on nomme *les Religions plus modernes*, est d'une inexactitude palpable. La Loi Naturelle & la vraye Religion sont deux soeurs jumelles ; il n'y a entr'elles, ni aînée, ni cadette. La vraye Religion, c'est-à-dire, le Christianisme, est venuë rétablir sa soeur, tombée dans une maladie qui l'avoit totalement défigurée ; elle est venuë rappeller ces anciens traits de beauté que la corruption avoit effacés; ou, pour parler sans fire, elle propose aux hommes la même doctrine que la Loi Naturelle, il n'y a de différence que dans les motifs. La Loi Naturelle les puisoit uniquement dans la raison, dans l'obligation essentielle; la Religion confirme ces motifs par la volonté de Dieu connuë & révelée, par l'idée des peines & des récompenses, attachées à la violation ou à l'observation de nos devoirs. C'est une affectation bien odieuse que de confondre ainsi toutes les Religions, &

de les préſenter ſous l'idée commune de doctrines, qui ſe trouvent, ou qui du moins peuvent ſe trouver en concurrence avec la Loi Naturelle. Après avoir fait la diſtinction eſſentielle entre la Saine Religion, & les fauſſes doctrines, l'Auteur auroit pu placer toutes ſes Remarques contre la Superſtition & ſes dangereux effets; Remarques, qui d'ailleurs ſont vrayes & bien exprimées.

Pag. xxxix. Il eſt très vrai qu'en nous tirant de l'ignorance actuelle de nos devoirs, & en faiſant ceſſer, ou du moins en ſuſpendant la dépravation de nos moeurs, la voix de la Raiſon ſe fera entendre. Mais c'eſt de là même que je conclus, qu'il faut quelque choſe de Supérieur à la Raiſon, une voix Divine, pour nous diſpoſer à écouter la Raiſon, depuis l'exiſtence & les progrès du péché. Une ſimple Morale Philoſophique ne ſuffira jamais pour la réformation complette des hommes. Je me borne à ce petit nombre de Remarques; elles peuvent faire juger de celles qu'un Examen ſuivi de tout l'Ouvrage fourniroit.

F I N.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0276
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0280
DFG

contrac... ...possibilité, qui en détruisit... ...e. Et encore dans ce cas ... ...u'on n'auroit pas apporté ... ...ion à l'examen des preuv... ...u'on s'en seroit laissé impo... ...t point de fait contradicto... ...i puisse avoir les vrais ca... ...évidence morale. Mais ... ...avori des Incrédules est c... ...ogiciens appellent μεταβά... ...ς.

„ Qu'est-ce ... ...question
„ qu'on fait aux ... ...laquelle
„ les Philosophes ... ...peine
„ à répondre.
„ On sait à quel ... ...doit
„ apprendre à lire, ...dan-
„ ser, le Latin, la ... ...Ce
„ n'est qu'en matière d... ...on
„ ne consulte point sa... ...i-
„ ne entend-il qu'on ...
„ Qu'est-ce que Dieu ...
„ même instant, c'est de ...
„ che, qu'il apprend qu'il ...

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1856803155/phys_0281
DFG